HAL open science

# L'animal & l'architect(ur)e

Mathias Rollot

**To cite this version:**

Mathias Rollot. L'animal & l'architect(ur)e : Une introduction. Architecture, aménagement de l'espace. Université Bordeaux Montaigne, 2023. tel-04102384

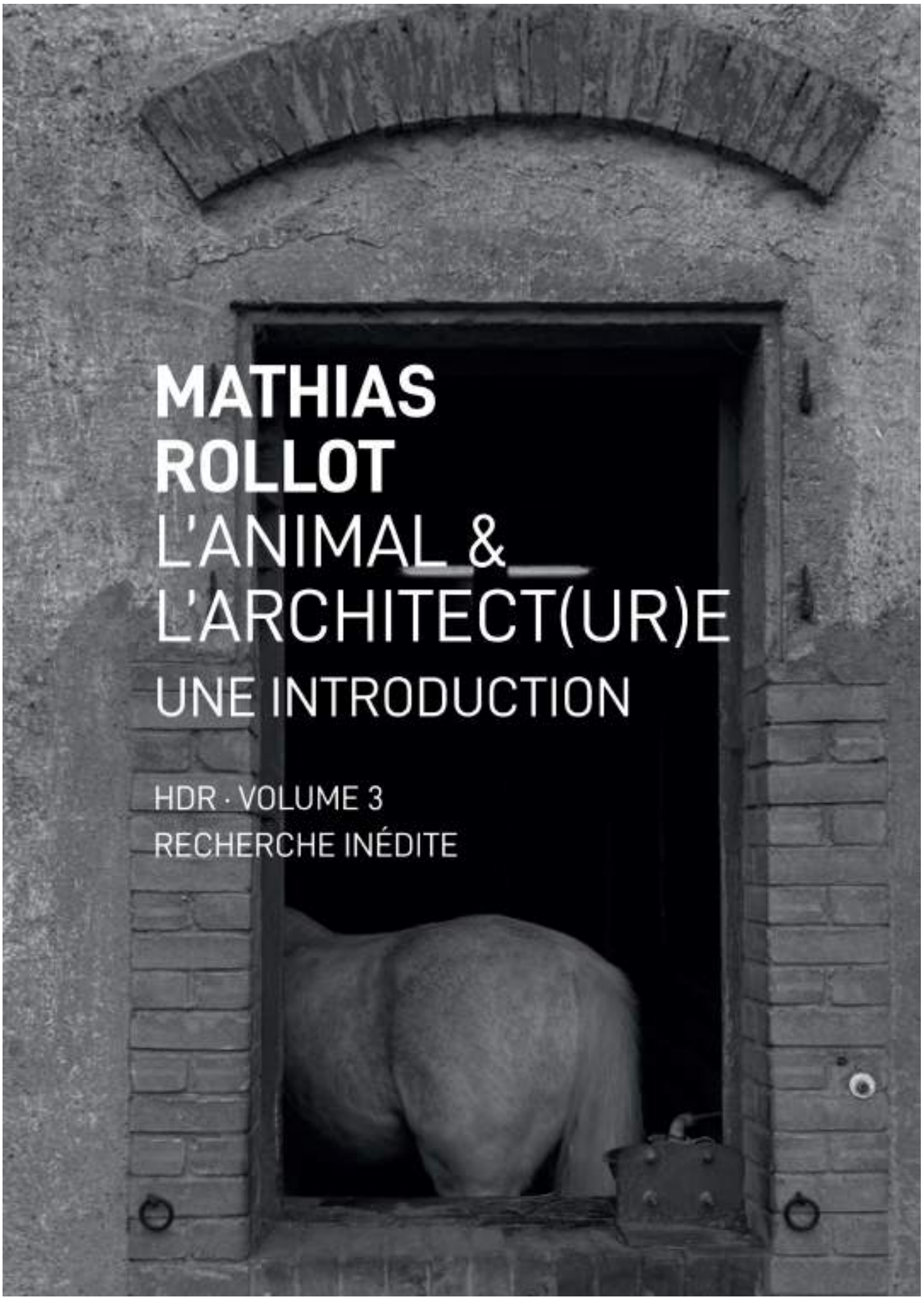
**HAL Id: tel-04102384**

**https://hal.science/tel-04102384**

Submitted on 22 May 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# MATHIAS ROLLOT

# L'ANIMAL & L'ARCHITECT(UR)E

## UNE INTRODUCTION

HDR · VOLUME 3

RECHERCHE INÉDITE

*photographie de couverture : Mathias Rollot, Nancy, 2021*

*L'animal & l'architect(ur)e.*
*Une introduction*

MATHIAS ROLLOT

# L'ANIMAL & L'ARCHITECT(UR)E

## UNE INTRODUCTION

Volume 3. Recherche inédite

Habilitation à diriger des recherches
à l'Université Bordeaux Montaigne · école doctorale Montaigne Humanités

Soutenue publiquement le 4 mai 2023 devant un jury composé de

Garant · Xavier Guillot
Architecte DPLG, Professeur en Villes et Territoires à l'École Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Bordeaux, Docteur et habilité à diriger des recherches en *Aménagement de l'espace – Urbanisme*, chercheur membre de l'UMR CNRS PASSAGES.

Rapportrice · Catherine Deschamps
Socio-anthropologue, Professeure en Sciences humaines et sociales pour l'architecture à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Nancy, Docteure et habilitée à diriger des recherches en Anthropologie, co-responsable du laboratoire LHAC.

Rapporteur · Nicolas Tixier
Architecte DPLG, Docteur en Sciences pour l'ingénieur, Professeur en Théories et pratiques de la conception architecturale et urbaine à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble, Habilité à diriger des recherches en *Sciences humaines – Architecture*, directeur de l'équipe de recherche CRESSON (UMR CNRS AAU).

Examinateur · J. Kent Fitzsimons
B. Arch (McGill University) et Docteur en architecture (Rice University), Maître de conférences en Théories et pratiques de la conception architecturale et urbaine à l'École Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Bordeaux, chercheur membre du laboratoire PAVE.

Examinateur · Nathanaël Wallenhorst
Docteur en science politique, sciences de l'environnement et sciences de l'éducation, Professeur à l'Université Catholique de l'Ouest, Habilité à diriger des recherches en Sciences de l'éducation et Philosophie, membre de l'équipe de recherche LIRFE.

Examinatrice · Chris Younès
Psychosociologue, Docteure et Habilitée à diriger des recherches en Philosophie, Professeure à l'École Spéciale d'Architecture, fondatrice et membre du laboratoire GERPHAU et du Réseau Scientifique Thématique PhilAU.

En appui sur de premières interventions et articles de recherche publiés par le passé sur le sujet, ce mémoire de recherche inédit vise à présenter et consolider un nouveau champ de travail dans mon parcours. Fondé sur l'hypothèse d'une possible réconciliation entre architecture, éthiques animales et éthiques environnementales, ce travail de recherche entend proposer la figure de l'animal à la fois comme réponse à la crise biodiversitaire actuelle et comme catalyseur métamorphique pour la discipline architecturale, ses codes et ses normes, ses imaginaires et ses finalités, ses méthodes et ses éthiques. Pour ce faire, la recherche convoque des savoirs issus de la philosophie, de l'anthropologie, de l'éthologie et de l'écologie urbaine pour relire à nouveaux frais les concepts de *zoöpolis*, d'établissements humains ou encore d'architecture animaliste et leurs possibles conséquences sur l'architecture comme art de transformer la biosphère à destination de l'ensemble des êtres vivants y cohabitant. La recherche prend au sérieux la mise en difficulté supplémentaire que ces nouvelles orientations éthiques constituent pour la discipline architecturale – déjà largement obsolescence et perturbée par des sociétés *modernes-liquides* largement contradictoires avec ses principes ancestraux. La conclusion du travail est double, oscillant entre improbabilité de voir advenir un réel « désanthropocentrisme » des principes architecturaux d'une part, et opportunité stimulante de considérer une pluralité de disciplines architecturales pour favoriser les diversités (sociales et biologiques) d'autre part. En cela, la recherche tend à constituer un socle de réflexions et précautions, méthodes et ouvertures introductives à un sujet qui n'émerge que difficilement dans les milieux architecturaux.

*SOMMAIRE*

## 11 · Introduction

*à propos de prise de conscience écologique — à propos de défaunation — à propos de biorégionalisme — à propos d'architecture — à propos d'impératif moral — à propos d'objectifs — déroulement de l'argumentation*

## 43 · Chapitre 1 · Réconcilier éthiques animales et environnementales ?

*de la biodiversité à l'animal — recherches contemporaines sur l'architect(ur)e et l'animal — sur l'imparfait concept d'animal — vers une réconciliation entre éthiques environnementales et animales*

## 63 · Chapitre 2 · Intenable rareté de « l'animal » en l'architecture

*réflexions sur la rareté du sujet — sur les approches possibles en matière d'enseignement-recherche — sur l'injonction morale faite à l'architecture*

## 77 · Chapitre 3 · Des politiques végétalistes à l'animal agent terraformateur

*contreproductivité du végétalisme urbain — l'animal configurateur de paysages — continuistes et exceptionnalistes à la fois — l'animal architecte*

## 95 · Chapitre 4 · Zoöpolis et zoopolis. Réflexions sur l'inhumanité des établissements humains

*immémorielle coévolution — paradoxale inhumanité des établissements (uniquement) humains — de la zoöpolis à la zoopolis — études de cas — réserves et précautions*

## 123 · Chapitre 5 · L'architecture animaliste : plus que juste de la biodiversité

*l'architecture peut-elle, doit-elle prendre en compte l'animal ? — architect(ur)es animalistes : cas d'études — vers une morale non dualiste de l'architecture animaliste*

## 147 · Chapitre 6 · L'animal, une mise en incapacité supplémentaire pour l'architecture ?

*l'architecture, plus obsolète que jamais — la tentation du repli autonomiste — premier scénario : abandon et ruine de l'architecture — deuxième scénario : métamorphose de l'architecture vers une adéquation — troisième scénario : transformation vers une inadaptation radicale — inventer librement ce que pourrait être l'architect(ur)e*

## 171 · Chapitre 7 · Diversités et libérations (sociales, biologiques et disciplinaires)

*vers une pluralité vivifiante de disciplines architecturales — du plurivers à la biorégion (et vice-versa) — convergences de luttes et de libérations (sociétales, animales, architecturales) — construire « pour » ou « avec » l'animal ? — aucune libération n'est à l'œuvre dans l'éthique « welfariste »*

## 195 · Conclusion · L'utopie radicale ou la mort

*retours sur les origines et raisons de l'enquête — retours sur les résultats de l'enquête — l'enseignement-recherche par-delà l'espoir*

## 205 · Bibliographie des ouvrages cités

# *Introduction*

*« Que l'on remette enfin les valeurs humaines gentiment dans leur coin... Nombre d'espèces animales ont déjà disparu ; à supposer que l'homme disparaisse à son tour, rien ne manquerait au monde. Il faut être assez philosophe pour admirer aussi ce néant-là »*

*Friedrich Nietzsche, 1888*

*« 75% est le taux d'espèces animales vouées à disparaître durant les siècles à venir. Même si l'humain arrivait à survivre, est-ce vraiment le monde dans lequel nous voulons-vivre ? »*

*Elisabeth Kolbert, 2015*

## *à propos de prise de conscience écologique*

On pourrait penser que cela fait quasiment un siècle maintenant qu'écologie savante et écologisme militant alertent largement sur le devenir de notre biosphère et ses écosystèmes, et bon nombre de ces travaux sont devenus d'une telle notoriété qu'ils ont dépassés, dès le milieu du 20e siècle, le cercle des initiés à la question (Vogt, 1948 ; Osborn, 1948 ; Odum, 1953 ; Carson, 1962 ; Bookchin, 1962 ; Meadows, 1972 ; Goldsmith, 1972 ; etc.). C'est en ce sens que le récent *Dictionnaire critique de l'anthropocène* nous rappelle fort utilement l'existence de deux grands ouvrages à succès, précurseurs de la littérature écologiste internationale quoiqu'un peu oubliés aujourd'hui :

« En 1948, deux ouvrages retentissants, *Our Plundered Planet* (1948) de Henry Fairfield Osborn Jr. et *Road to survival* (1948) de William Vogt, prophétisent une catastrophe mondiale à venir. Ils fonctionnent comme une alerte, annonçant une menace sur la survie de l'humanité toute entière. (…) Les publications catastrophistes sont massivement diffusées, au-delà des cercles habituels, bien plus loin que ce dont peuvent rêver les textes savants. Le livre d'Osborn est réimprimé huit fois et traduit en treize langues (…). Celui de Vogt est traduit en neuf langues. C'est (…) le best-seller environnemental de tous les temps avec près de trente millions d'exemplaires vendus mondialement. » (Cynorhodon, 2020 : 151-152)

*Christoph Morlinghaus*

On pourrait aussi affirmer à raison que cela fait plusieurs décennies déjà que ces discussions sont passées dans les domaines politiques (la première candidature écologistes à la présidentielle en France date de 1974 avec le candidat René Dumont) et que les journalistes s'en font largement l'écho auprès du grand public de la plupart des pays occidentaux (il ne suffirait qu'à penser aux carrières télévisuelles du commandant Cousteau ou de Nicolas Hulot pour s'en convaincre) – on consultera à ce sujet les quelques ouvrages sur la naissance de l'écologie politique en France (Vrignon, 2017 ; Nazaret, 2019). Suite à quoi il est désormais devenu tout à fait banal d'entendre débattre « d'écologie » – quoi que cela puisse signifier dans l'esprit de chacun. Après tout, un biologiste, directeur de la Division des sciences écologiques de l'UNESCO, pouvait déjà écrire en 1982 : « au cours des dix dernières années, l'écologie est devenue un mot à la mode : chacun a souvent entendu à la radio ou employé dans la conversation courante ce mot dont tout le monde croit savoir ce qu'il signifie » (di Castri, 1982 : 67). C'était il y a quarante ans. De quoi déjà largement remettre en question d'une part l'idée erronée qu'on assisterait aujourd'hui à une « prise de conscience » aussi massive que récente, et d'autre part l'idée subséquente qu'existerait une « génération climat » composée par ces nouveaux militants verts. En réalité, la sociologie actuelle est particulièrement claire à ce sujet : « sur les questions environnementales, les moins de 30 ans ne sont pas significativement plus mobilisés que l'ensemble des moins de 60 ans […]. Il n'y a pas aujourd'hui – statistiquement – de génération climat » (Peugny, 2022 : 60).

Mais voilà, ce récit ne suffirait pas encore à rejoindre la réalité historique telle que peuvent la décrire les historiens reconnus de l'environnement Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz dénonçant le mythe de « l'éveil à la conscience environnementale » qui serait survenu au cours du 20e siècle : « D'importants philosophes participent à ce sublime concert de contrition : avant, on méconnaissait la dimension globale de la nature, on la séparait de la société, on la réduisait à un décor extérieur de l'agir humain. […] Le problème de tous ces grands récits d'éveil, de révélation ou de prise de conscience est qu'ils sont historiquement faux. » (Bonneuil, Fressoz, 2013 : 93, 95). Montrant au contraire comment tout au long de l'histoire on trouve tant des preuves de consciences très aiguë des relations natures-cultures que de la fragilité des milieux, tant des critiques et des luttes contre les pollutions industrielles que des appels à la sensibilité écologiques, Bonneuil et Fressoz nous renvoient froidement à la réalité : « nous » savions, « nous » avons toujours su, « nous » avons provoqué délibérément la situation actuelle. En témoigne la récente biographie du militant écologiste japonais Tanaka Shozo (1841-1913) parue chez Wildproject (Strong, 2015). Ou encore ce discours de 1908, attribué à Theodor Roosevelt, alors Président des Etats-Unis :

*Christoph Morlinghaus*

« Le moment est venu d'examiner sérieusement ce qui se passera lorsque nos forêts disparaîtront, lorsque le charbon, le fer, le pétrole et le gaz seront épuisés, lorsque les sols s'appauvriront encore davantage et se déverseront dans les cours d'eau, polluant les rivières, dénudant les champs et perturbant la navigation [...] nous transformons nos rivières et nos ruisseaux en égouts et en décharges, nous polluons l'air, nous détruisons les forêts et exterminons les poissons, les oiseaux et les mammifères - sans parler de la vulgarisation de paysages charmants avec des annonces hideuses. Mais finalement, il semble que notre peuple se réveille. ».

On voit bien, *rétrospectivement*, en quoi cette idée que le peuple américain aurait pu être en « réveil » écologique en 1908 a quelque chose de naïf, d'une pure incantation politique sans réalité sociale. Pourquoi alors une telle fable continuelle de l'ignorance passée et de la révélation présente vers un salut futur ? Pour Bonneuil et Fressoz, cette fable « met en scène un « front de modernisation », quittant un passé aveugle, vers un avenir où nos savoirs seraient devenus globaux et solides, nous contraignant enfin à les prendre en compte en politique (mais différemment d'avant : sans « grand partage », sans Nature autoritaire, ni aveugles certitudes). La téléologie du devenir écologique de nos sociétés remplace celle du progrès. On est en présence d'une fable modernisatrice annonçant la fin de la modernisation… » (Bonneuil, Fressoz, 2013 : 97). Autrement dit, cette fable serait donc le meilleur moyen trouvé par notre cosmologie pour rester justement dans le modernisme progressiste le plus profond par delà les problématiques environnementales surgissant : c'est d'une forme de « business as usual cognitif » dont il s'agirait. Voilà donc résumée déjà en quelques lignes ce fait certain que « l'écologie » – tant politique que scientifique –, « ne date pas d'hier ». Voire, affirme même Fressoz, qu'elle est peut-être même en déclin :

« En travaillant sur le risque et la pollution au 18e et 19e siècles, je me suis rendu compte, petit à petit que l'environnement – même si ce mot n'était pas utilisé – était plus important à la fin du 18e siècle que pour nous. Nos aïeux du 18e siècle étaient très angoissés par l'altération des airs, par les émanations, les gaz et donc la pollution. Et il faut voir à quel point la police parisienne prenait ça au sérieux. […] il s'agit donc d'analyser comment on est passé outre les craintes et les oppositions » (Fressoz, 2019 : 55).

Suite à quoi il est probablement plus terriblement marquant encore de constater à quel point tous ces siècles de vulgarisation, de débats, de candidatures et de diffusion à grande échelle des concepts et des problématiques, des chiffres et des mesures à prendre n'ont absolument rien changé à la situation : l'habitabilité de la planète s'amenuise tout bonnement un peu plus chaque année. Et les

*David Ellisen, Obsolete Delete*

centaines d'années de mesure et de rapports, de chiffres et d'enquêtes menées n'ont visiblement pas été assez clairs, pour influer sur le réel – si du moins on se rappelle qu'au cours des cinquante dernières années, notre empreinte écologique a augmenté d'environ 190 % (WWF, 2018 : 10) ou qu'on s'en réfère à l'avis du directeur de la Haute Autorité Environnementale déclarant que « la transition écologique n'est pas amorcée en France » (Valo, 2022). Chaque année, la situation empire ; chaque mois l'empreinte carbone globale de l'humanité augmente ; chaque semaine de nouvelles inventions, technologies et autres gadgets plus ou moins inutiles et surtout plus polluants émergent des usines et s'étalent un peu plus sur les rayons de supermarchés toujours plus démesurés ; chaque jour les nouvelles concernant l'état de santé de la Terre et des terrestres est plus alarmant. Une étude récente annonce que seulement 3% de la surface terrestre est écologiquement et « faunalement » intact, avec des populations en bonne santé d'espèces animales endémique et peu ou pas d'empreinte écologique humaine (Plumptre, Baisero et al., 2021). Au sein de ce contexte général, parmi une infinité d'autres sujets préoccupants, mon enquête partira plus précisément de la situation que connaît aujourd'hui la faune à l'échelle planétaire – situation ayant poussé certains scientifiques à parler de « défaunation » globale de la biosphère.

## *à propos de défaunation*

*« L'extinction de masse est un « Matter of fact » qui ne réussit pas à devenir un « Matter of concern ». Nous savons ces faits, et ces faits n'arrivent pas à nous concerner. Ils ne nous affectent en apparence pas, ils ne nous engagent pas. Ces nombres et statistiques, de toute évidence et en tout cas pour la plupart d'entre nous, comme on l'exprime familièrement, ne nous disent rien »*

*Vinciane Despret (2021a : 12).*

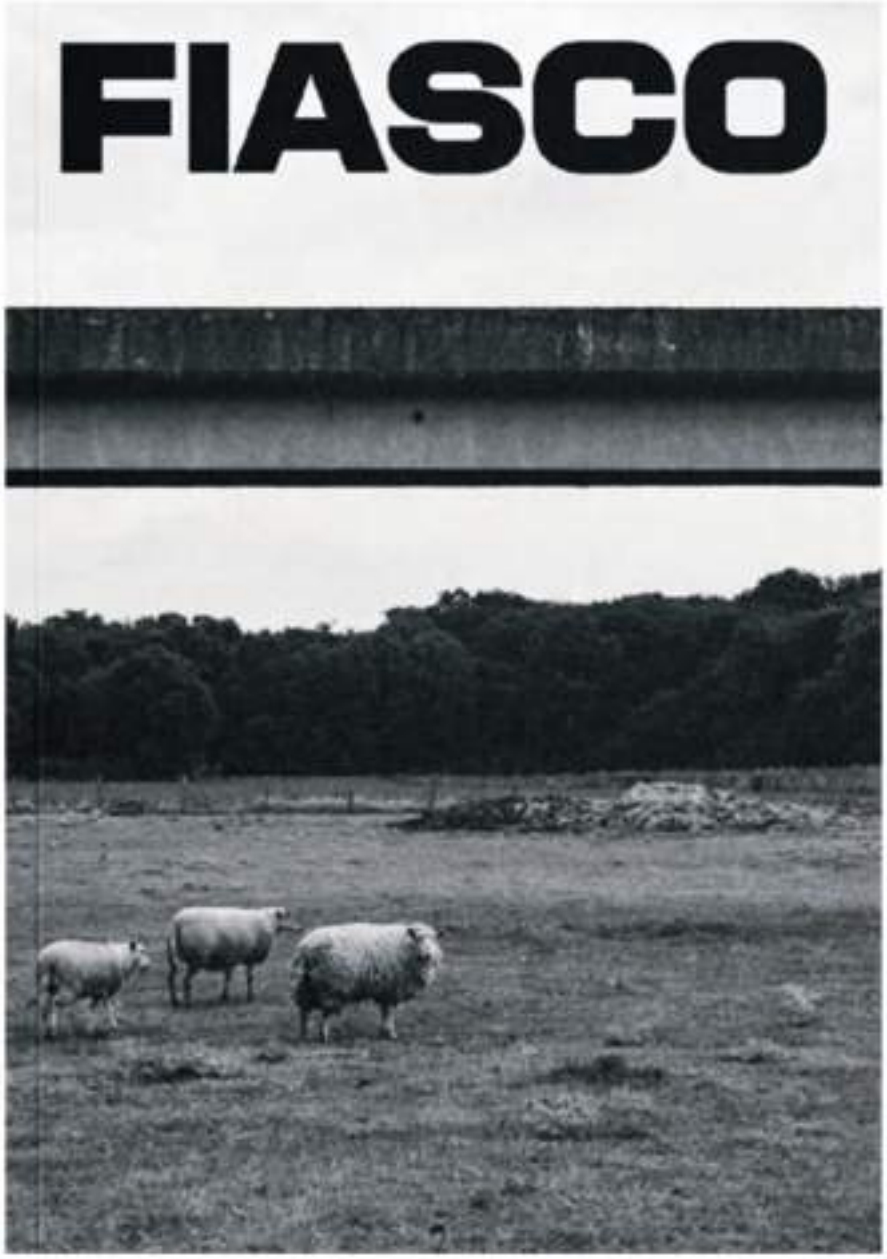
Un système de mesure de l'état de la biosphère à trois entrées peut-être utilisé pour établir un bref bilan de la situation actuelle à ce sujet : premièrement, par espèce ; deuxièmement, par population ; troisièmement, par individu. Si on mesure tout d'abord le vivant en terme de nombre et de vitalité d'espèces, on s'aperçoit qu'« une espèce d'oiseau connue sur huit est considérée comme menacée d'extinction à l'échelle mondiale, alors que dans certaines familles taxinomiques, le chiffre est beaucoup plus élevé (Birdlife International, 2008 : 5), par exemple, 82% de toutes les espèces d'albatros sont menacées » (Van Dooren, 2021 : 33). Un tiers des espèces d'insectes serait aujourd'hui menacé d'extinction (Hallmann et al., 2017), ainsi qu'un tiers des amphibiens (Stuart et al., 2004 : 1783, 2008). Ailleurs encore, on peut lire que « 40% des reptiles

*"Pigs buried alive", South Korea, kyeongin.com, 2011*

sont menacés d'extinction, tout comme un quart des mammifères, 13% des oiseaux, un tiers des espèces coralliennes et une espèces de plante sur cinq » (Maris, 2018 : 25). Malgré des efforts au niveau international, « la tendance est toujours négative, et même en accélération » (Tittensor et al, 2014), de sorte qu'en synthèse, quelques soient les études consultées, les tendances prospectives sont extrêmement pessimistes : on parle d'une trajectoire menaçant entre un tiers et deux tiers de toutes les espèces actuellement vivantes (Myers et Knoll, 2001), d'un million d'espèces animales ou végétales potentiellement en danger d'extinction – soit une sur huit – menacée d'extinction (IPBES, 2019) et de rien de moins que « 75% le taux d'espèces animales vouées à disparaître durant les siècles à venir » (Kolbert, 2015). Dans tous les cas, d'un taux actuel d'extinction « probablement 100 à 1000 fois plus élevé que celui auquel on pourrait s'attendre en raison d'une « extinction de fond » normale » » (Primack, 1993 ; Van Dooren, 2021 : 32). Cependant le nombre d'espèces n'explique pas tout. Le président du Muséum national d'histoire naturelle Bruno David est particulièrement clair à ce sujet :

« Par exemple, le déclin des oiseaux communs : 420 millions d'oiseaux ont disparu en Europe. Pourtant, aucune espèce ne s'est éteinte, ce n'est donc pas une affaire d'extinction mais de déclin des effectifs, de diminution d'abondance. Je m'explique : de génération en génération, il y a de moins en moins d'œufs pondus, de moins en moins d'œufs couvés de manière correcte, moins d'oisillons qui naissent, donc moins de succès à l'envol et, pour finir de moins en moins d'oiseaux d'une génération à l'autre. Voilà comment une crise fonctionne » (David, 2021 : 12-13).

Si alors on mesure la santé du vivant par le biais des populations animales elles-mêmes, on tombe sur des évaluations allant de 25 à 60% de diminution des populations mondiales de vertébrés en quarante ans (Dirzo et al., 2014 ; WWF, 2016, 2018) ; sur des études affirmant que l'Europe a perdu plus de 75 % de ses populations d'insectes au cours des trois dernières décennies, que la population de plus de 40 % des espèces d'insectes est en déclin et que qu'il a été observé une perte de 75% de la biomasse d'insectes en vingt-sept ans dans les aires protégées allemandes (Hallman et al., 2017). On trouve aussi des démonstrations prouvant qu'à l'entrée dans le 21e siècle, il ne restait déjà plus que 10% de gros poissons dans les océans par rapport à l'ère préindustrielle (Myers, Worm, 2003). On découvre une recherche menée en 2017 portant sur 177 espèces de mammifères, qui auraient perdues 80 % de leur population chacune (Ceballos, Ehrlich, Dirzo, 2017). On découvre ce fait établi qu'un tiers des populations d'oiseaux a disparu des campagnes françaises en quinze ans (CNRS-MNHN, 2018) ou encore ce fait que le taux de mortalité des insectes est huit fois plus rapide que celui des mammifères, oiseaux et reptiles,




*couverture de l'ouvrage Fiasco #1 (Charbonnier et al., 2022)*

et qu'ils pourraient donc disparaître de la planète d'ici un siècle si rien ne change (Carrington, 2019).

Si enfin on se propose de mesurer plutôt l'actualité à l'aune des individus eux-mêmes, alors on s'aperçoit qu'en poids, les humains et leurs bétails représentent 96 % du total des mammifères terrestres (Bar-On, Phillips, Milo, 2018) ; que, concernant les sardines de Méditerranée, « leur taille est passée de 15 à 11 cm en moyenne, leur poids de 30 gr à 10 gr, et les sardines de plus de deux ans ont disparu » (Ifremer, 2021) ou encore qu'« à ce rythme, on prédit que d'ici deux cents ans le plus gros mammifère terrestre pourrait être la vache » (Smith et al., 2018). Globalement, la quantité de plastique dans les océans est telle que 90 % des oiseaux marins auraient déjà ingéré du plastique (Wilcox, 2015) et qu'il y aura bientôt plus de plastique de poissons (en poids total) dans les océans terrestres (Ellen MacArthur Foundation, 2016). Dans certaines parties du Pacifique, on retrouverait d'ores et déjà quarante-huit fois plus de plastique que de plancton (Leber, 2008). Effondrement des espèces, des populations et de la vitalité des individus eux-mêmes : ce sont tous ces phénomènes croisés qui expliquent qu'aujourd'hui « il faut donc dépenser 17 fois plus d'énergie pour ramener le même kilogramme de poissons » (David, 2021 : 167).

Chaque rapport « Planète Vivante », est l'occasion pour la structure internationale WWF de publier une mise à jour de son « Indice Planète Vivante » (IPV). En 2019, cet indice suivait « l'abondance » de près de 21 000 populations de mammifères, oiseaux, poissons, reptiles et amphibiens dans le monde. « Depuis vingt ans, il utilise les variations connues pour mesurer les changements dans la biodiversité. L'indicateur se base sur des données recueillies auprès de 4 000 sources concernant les populations d'animaux sauvages […]. Des milliers de courbes démographiques sont rassemblées dans l'IPV afin d'obtenir depuis 1970 un indice égal à la moyenne des pourcentages de variation des populations. Ce pourcentage ne représente pas le nombre de spécimens disparus, mais correspond à la valeur moyenne des effectifs des populations animales suivies sur 46 ans. » (WWF, 2020). L'évolution de cet « indice » depuis vingt ans est, sans grande surprise aux regards des indications précédentes, catastrophique. Si en 2000, cet indice global parlait d'une perte de 33 % entre les années 1970 et 1999 (WWF, 2000), en 2020, « l'Indice Planète Vivante 2020 mondial continue de décliner. Il montre une baisse moyenne de 68 % de la taille des populations de mammifères, d'oiseaux, d'amphibiens, de reptiles et de poissons suivies entre 1970 et 2016. La baisse de 94 % de l'IPV pour les sous-régions tropicales des Amériques est le déclin le plus important jamais observé dans une région. » (WWF, 2020). Formidable époque que celle nous permettant de suivre « en direct » l'extinction du vivant en son sein, décennie après décennie.

*Carlos Spottorno (The Pigs, 2013 : 113)*

## *à propos de biorégionalisme*

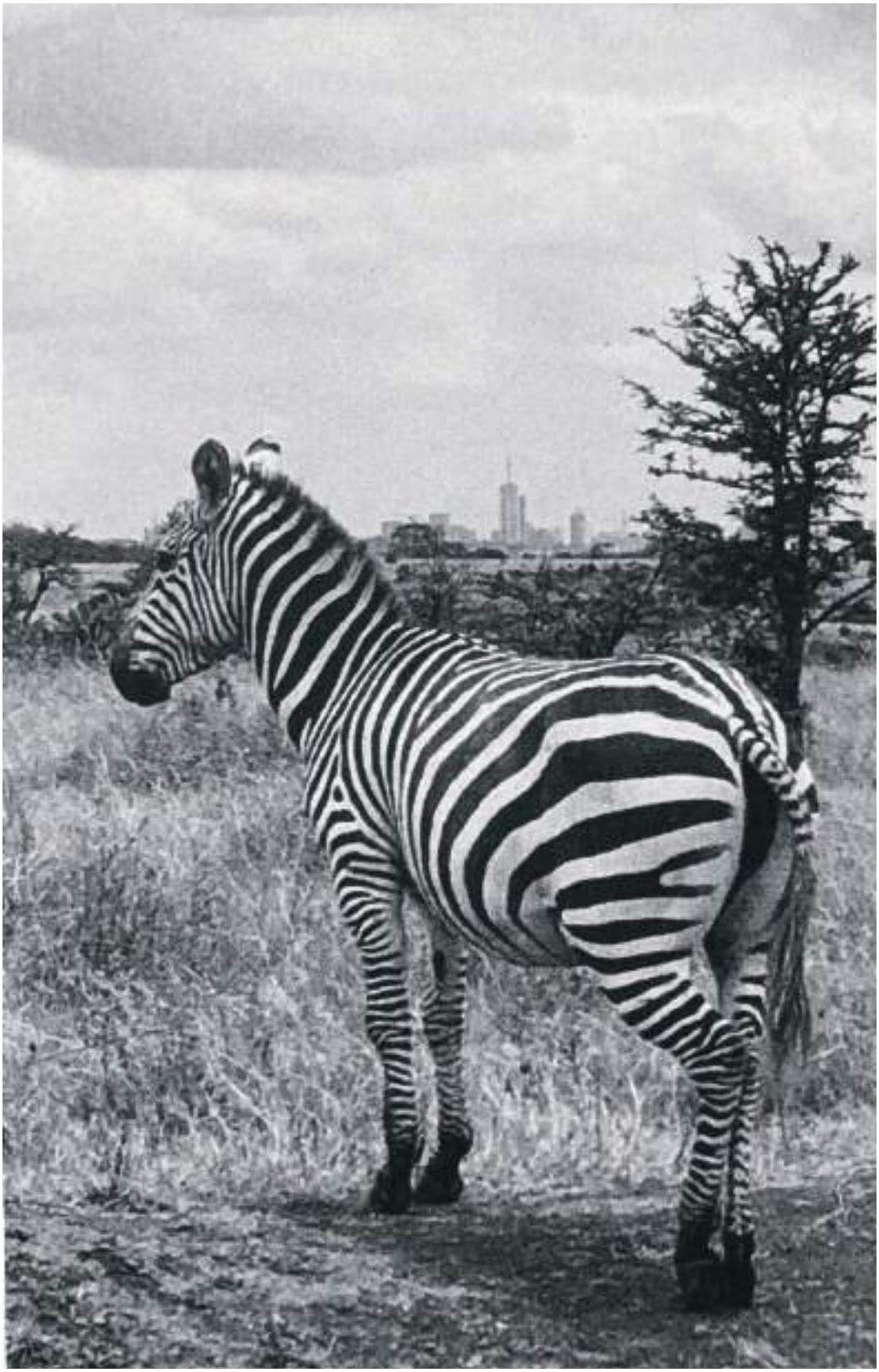
*« La première étape, celle qui décide quelqu'un à changer sa vie,*
*est marquée par une expérience douloureuse,*
*une révélation qui frappe de stupeur.*
*Il n'y a pas de réveil sans cette blessure. »*

*Corine Pelluchon (2016 : 17)*

Dans ce contexte inédit, comme beaucoup d'autres, j'ai consacré une grande partie de mon énergie à travailler sur cette situation catastrophique et ses conséquences sur ma discipline, ses théories et pratiques. Mais quelle banalité ! Comment faire autrement vu le contexte ? Peut-on vraiment faire autrement, peut-on encore faire comme si de rien n'était, sans tomber dans une certaine forme d'*immoralité* (Rollot, 2022a) ? La nécessité qui s'imposerait à nous serait celle de « redescendre sur Terre » ; ou, plus justement, nous rappeler que nous n'avons jamais décollé nulle part, que nos actions ont toujours eu un impact sur la biosphère, les sols, l'atmosphère et les cultures humaines elles-mêmes. Se rappeler du devoir moral que nous avons à l'égard des (mi)lieux, c'est se souvenir de ce que Peter Berg formulait en ces termes :

« La question n'est pas de savoir combien de temps vous allez rester là où vous êtes, ou si vous vous apprêtez à en partir – tout au long de votre vie ce sera la même histoire: le lieu dans lequel vous vivez est vivant, et vous faites partie de sa vie. Quelles sont alors vos obligations à son sujet, quelle est votre responsabilité vis-à-vis du fait que ce lieu vous accueille et vous nourrit ? Qu'est-ce que vous allez faire concrètement pour lui rendre la pareille ? » (citation de 1986, extraite de Rollot, Schaffner, 2021 : 31).

Il faudrait alors apprendre à connaître et à prendre soin des écosystèmes dans lesquels nous sommes pris ; retrouver des relations symbiotiques durables avec les mondes végétaux, animaux, fongiques, bactériologiques ; trouver ou retrouver des systèmes sociaux géographiques cohérents et surtout équitables à échelle locale autant que globale. Pour cela, jamais notre besoin de visions, de propositions, d'éthiques et de modèles sociétaux écologiques n'aura été si grand. Or, si à de nombreux égards il semble plus évident d'envisager ces réinventions écologistes dans les ruralités et campagnes de tous les continents, selon le Département des affaires économiques et sociales de l'ONU (DESA), plus de la moitié de l'humanité est aujourd'hui dite « urbaine » et cette part continuera à croître jusqu'à atteindre les deux tiers des dix milliards d'habitants que notre Planète devrait héberger – malgré elle – en 2050. Un contexte qui rappelle l'importance de développer des formes théoriques et pratiques,



*AMO – Rem Koolhaas et al., CountrySide, A Report (2020 : 352)*

expertes et populaires à la fois, d'*écologie urbaine* (Muratet, Chiron, 2019) – ou, en un sens plus extensif encore, de formes d'écologies sachant travailler non pas uniquement *sur* mais aussi *avec* les établissements humains, l'artificiel et l'imperméable, l'architecture et l'urbanisme, bref par une écologie ancrée dans des humanités environnementales qui veillent à cesser d'opposer nature et culture. Or, de quelle façon nos formes urbaines, avec tous leurs fatras de constructions industrielles, leurs sols pollués et leurs activités polluantes, leurs infrastructures démesurées et leurs mosaïques de bitumes, bétons, asphaltes et revêtements plastiques en tout genre peuvent-elles *vraiment* être transformées pour devenir des systèmes écologiquement viables ? Vaste questionnement auquel on ne peut se confronter que progressivement, modestement et collectivement.

Les prises de positions et expérimentations issues des champs de l'architecture, de l'urbanisme et du paysage ne sont pas en reste en matière d'écologie (scientifique et politique). Au contraire, en témoignent magistralement de très nombreux travaux de recherches récents : nos domaines sont depuis bien longtemps engagés sur ces questions, et on produit une somme considérables de modèles et de concepts, d'expérimentations théoriques et pratiques dont certaines se sont d'ailleurs diffusées dans la culture populaire (Banham, 1969 ; Mc Harg, 1969 ; Wright, 1979 ; Coates, 1981 ; Steel, 2005 ; Canizaro, 2007 ; Lopez, 2014 ; Maniaque, 2014 ; Ghyoot et al. 2020 ; Bouet 2022 ; etc.). C'est à la suite de cette lignée presque immémoriale que j'ai pu modestement tenter d'apporter quelques éléments à mon tour, en tant qu'architecte et que chercheur en architecture, notamment par le biais de l'hypothèse « biorégionale » (Berg, Dasmann, 1978 ; Sale, 2020). Engagé dans une synthèse de la pensée biorégionaliste, l'ouvrage *Les territoires du vivant* proposait ainsi en 2018 les lignes suivantes :

« Le biorégionalisme offre de reconsidérer largement la discipline architecturale, en l'enrichissant d'un nouveau corpus de références intellectuelles (…). L'espoir, par-là, serait de développer une nouvelle forme d'architecture capable de prendre davantage en compte milieux, échelles et systèmes du vivant par-delà l'humain. Comment faire cela ? En envisageant la possibilité de penser une architecture qui ne soit pas qu'anthropocentrée – c'est-à-dire qui n'entrevoit pas le non-humain comme un ensemble de moyens au service de fins humaines de valeurs supérieures. Ces dernières années ont certes été propices à l'émergence de tout un ensemble de propos bienveillants sur les raisons d'être humanistes de l'architecture (j'y ai moi-même pleinement contribué, pensant bien faire). À bien y réfléchir, toutefois : quelle évidence que ces écrits ! L'architecture n'a jamais été pensée que pour l'humain. Fut-elle architecture des milieux, architecture bioclimatique, architecture du recyclage ou de la transformation, peu importe, elle n'a jamais été pensée que depuis un point de vue culturel,

*Carlos Spottorno (The Pigs, 2013 : 6-7)*

artificiel, historique, bref : pleinement anthropique. La vraie révolution consisterait plutôt à entrevoir ce que pourrait signifier une architecture éco-centrée, bio-centrée, zoo-centrée ou méso-centrée. (…) L'éthique biorégionale porte à abandonner l'idée d'un art du construire par l'humain et pour l'humain au profit d'une architecture définie comme la reconfiguration d'une biorégion particulière à destination de l'ensemble des espèces l'habitant » (Rollot, 2018a : 174-176).

Si tout cela n'est pas faux, alors une architecture biorégionaliste devrait donc être du côté de « l'antispécisme » – quoique cette assimilation de l'un à l'autre n'ait pas fait l'unanimité chez les commentateurs de l'ouvrage (Stuppia, 2021). Qu'est-ce à dire ? Dans le cadre biorégionaliste, il n'est pas tout à fait question de véganisme (encore que c'est justement ce sujet qui a fait exploser en deux groupes distincts les biorégionalistes italiens de la Plaine du Pô (Moretti, 2017 : 20), mais ce n'est pas le sujet de ce travail que de revenir sur ces histoires). Dans la théorie biorégionaliste n'est pas tant question non plus « d'abolitionnisme » – ce que défendent certains militants affirmant que l'entièreté de nos rapports aux animaux sont aujourd'hui fondés sur l'exploitation et qu'il convient tout bonnement d'en finir avec tous ces mécanismes de domination (Regan, 2013). Parce que les biorégionalistes cherchaient – en lien avec leurs origines *Diggers* (Gaillard, 2014) – les moyens concrets, les plus directs possibles, d'inventer une société radicalement *autre*, de mettre en place une contre-culture aussi puissamment différente qu'elle serait immédiatement disponible et efficace à la fois, ils ne se sont pas non plus investi dans l'approche dite des « droits de base » envers les animaux. Il ne s'agirait pas non plus chez eux de « welfarisme » – même si, certes, le biorégionalisme a prôné un rapport tout de même un peu plus équilibré et équitable, un peu plus sain et mutualiste avec l'animal. Non, ce dont il s'agissait surtout, c'était d'une pensée « holistique », c'est-à-dire d'un mouvement surtout préoccupé par la santé générale des écosystèmes et leurs habitant·es, de quelques espèces que ce soit (pour des introductions efficaces à ces différentes familles de l'éthique animale, voir notamment Jeangène Vilmer, 2011 ; Donalson, Kymlicka, 2016). Autrement dit, le biorégionalisme ne milite pas tant pour le bien-être individuel de l'animal que pour une cohabitation symbiotique durable entre humains et non-humains, en considérant pleinement ce fait que notre survie même est liée à celle des milieux, des biorégions au sein desquelles nous sommes pris. C'est-à-dire donc que s'il défend quelque chose, c'est avant tout la vitalité des milieux habités par humains et non-humains. En d'autres termes encore, le mouvement biorégionaliste a été plus proche de « l'éthique environnementale » que de « l'éthique animale » (nous y reviendrons).

*" Dans le quartier jeune et étudiant de Shapingba, un éleveur promène des chèvres dans le peu de verdure qui subsiste autour d'un chantier de construction"*
*Tim Franco (Metamorpolis, 2015 : 47)*

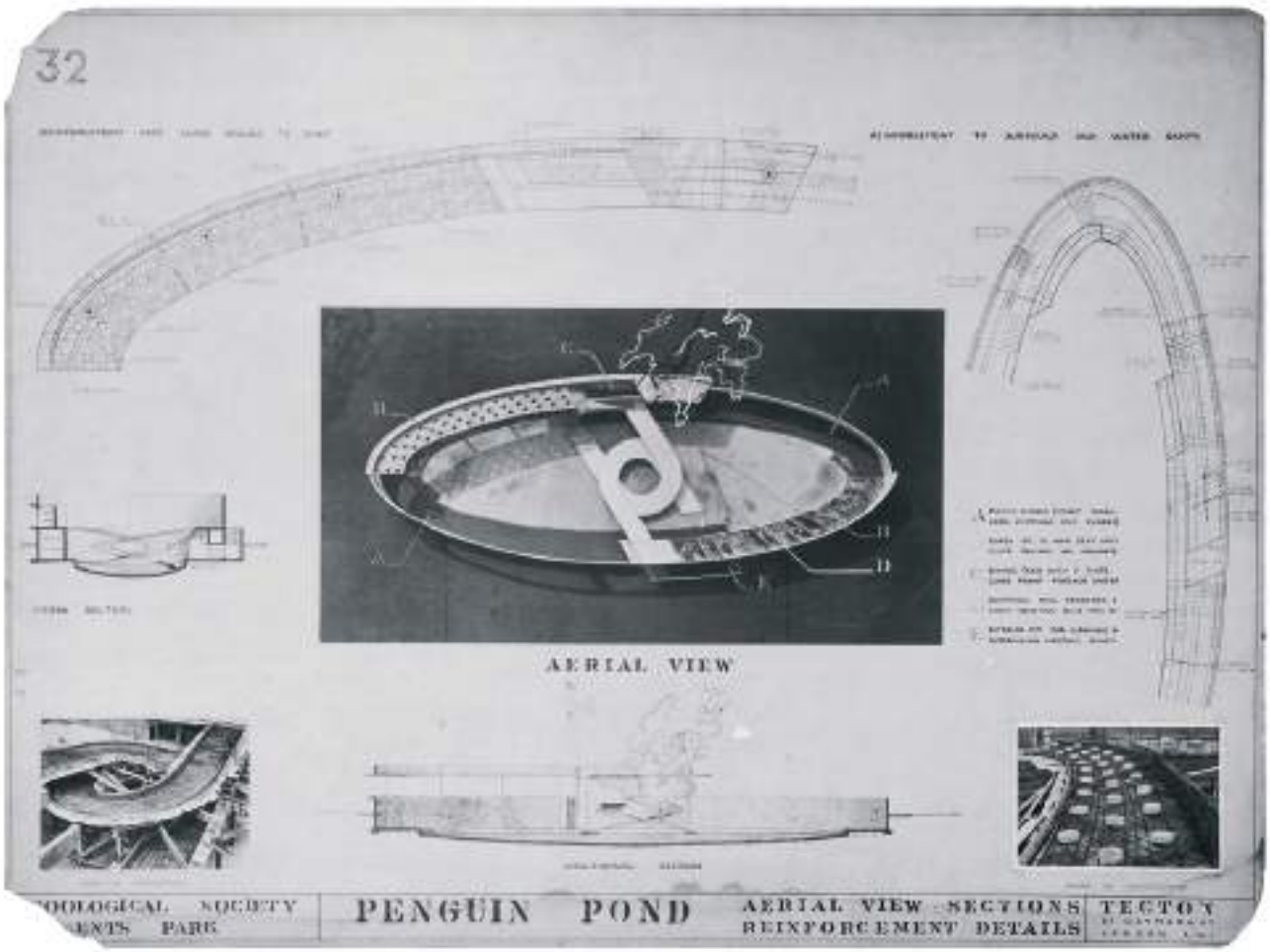
## *à propos d'architect(ur)e*

*« La biologie évolutive a fourni la preuve d'une continuité entre non-humains et humains, l'écologie démontre la dépendance des humains à l'égard du monde naturel et le caractère essentiel des interactions entre les individus au sein des communautés. Mais tout s'est passé comme si cette parenté et ces dépendances mutuelles n'avaient pas eu d'effet sur les cadres moraux dominants, comme s'ils ne remettaient pas radicalement en cause la supériorité et la légitime domination des humains sur la nature »*

*Virginie Maris (2018 : 208).*

Ainsi ai-je pu m'engager sur la piste, pour le moins sinueuse, de l'architecture biorégionaliste – ou ce que cela *pourrait* signifier tout du moins ; ainsi ai-je pu communiquer et publier largement sur la question ces dernières années. Mais voilà : comment parler sereinement de biorégionalisme, d'antispécisme, de sortie du paradigme anthropocentré en tant qu'architecte ? En définitive, une « architecture non-anthropocentrée », est-ce encore de l'architecture ? Voilà la question qui m'a été posée il y a quelques années, alors que j'enseignais à l'Ecole de la Ville & des territoires de Marne-la-Vallée. Lors d'un jury, je m'étais engagé dans un grand discours animaliste improvisé à l'occasion de la soutenance d'une de mes étudiantes qui présentait son mémoire. Lorsque j'eu fini, un de mes collègues a pris la parole a son tour, et a pris la salle a parti : « Mais alors est-ce qu'on parle encore d'architecture quand on parle d'héberger l'animal ? Est-ce que ce n'est pas un oxymore, que de parler d'architecture animaliste ? Est-ce que faire de l'architecture non-anthropocentrée, c'est encore faire de l'architecture ? ». Je crois me souvenir que, sur le moment, je suis resté un peu interloqué, presque choqué. Comment pouvait-il sous-entendre que les architectes n'ont pas à s'inquiéter de l'animal ? Comment les architectes pourraient-ils être absous de cette responsabilité collective à réagir à l'effondrement massif, global, ahurissant du vivant sur cette planète ? Mais en fait, il avait parfaitement raison : c'était bien là toute la question. L'architecture peut-elle vraiment être autre chose qu'anthropocentrée, et rien d'autre qu'anthropocentrée ?

Conséquence logique d'une société hyperculturelle : bien qu'ayant détruit et continuant de détruire largement, jour après jour, cette planète, nous pensons toujours pouvoir ne nous occuper que de nos seules affaires humaines. De sorte que même l'extinction de masse du vivant sur cette Planète elle-même ne semble pas fragiliser réellement




*1933-1934 Bertold Lubetkin / Tecton, Penguin Pool, Londres*

la certitude du quotidien, l'ancrage des habitudes et la solidité des systèmes de valeurs modernes. Quoique nous en soyons directement responsables, parce qu'elle est totalement hors d'échelle, qu'elle est « supraliminaire », dirait Günther Anders (2002), elle ne nous atteint qu'à peine.

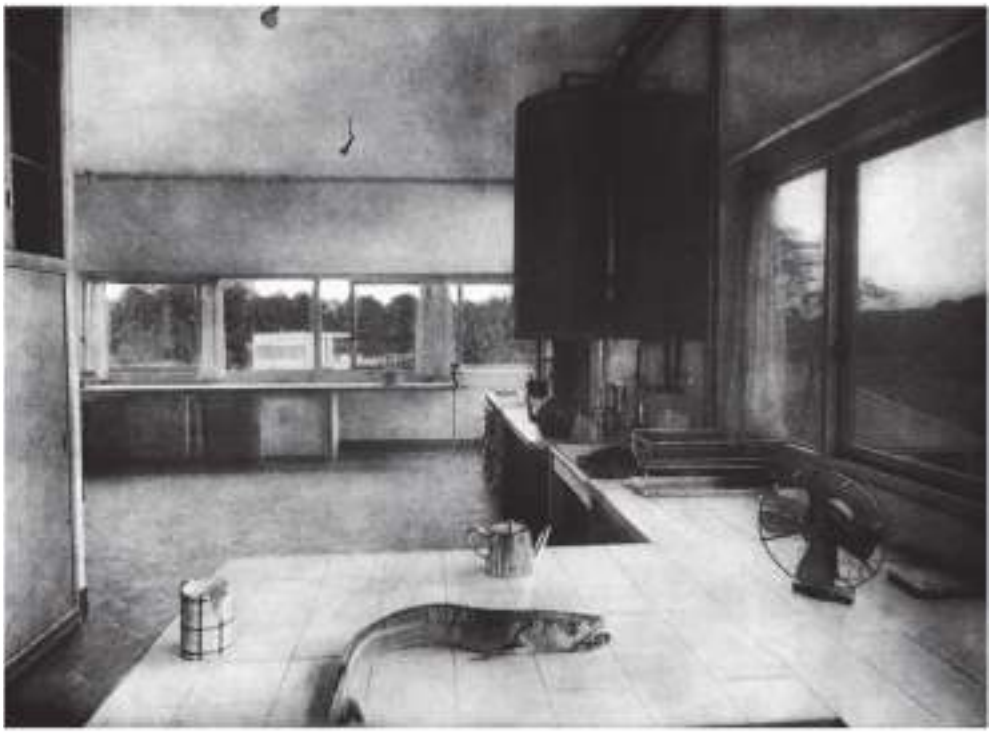
Ainsi des architectes et enseignants-chercheurs en architecture que j'ai pu rencontrer et à qui ce sujet à été évoqués : la plupart ont soit évoqué leur amusement (*Plaisant sujet que voilà ! C'est beau d'être chercheur et d'avoir le loisir de s'intéresser à des choses aussi mignonnes que les animaux… et après on s'étonne qu'il n'y ait plus de théoricien de l'architecture de qualité dans ce pays…*), soit témoigné de leur agacement (*Ah les animaux, c'est vraiment l'enfer sur le chantier ; encore l'autre jour, les écolos ont trouvé des pipistrelles dans les combles, et voilà que tout est arrêté pour des mois, je n'en peux plus !*). Ce n'est pas la lecture que je fais de ce sujet, qui ne me semble ni bien amusant, ni détaché de l'architecture, ni bien impactant pour elle pour l'instant. A l'inverse de ces réactions, ouvrir le sujet de « l'animal » en tant qu'enseignant-chercheur TPCAU revient pour moi assez nécessairement à confronter en quelque sorte les problématiques les plus graves et les plus urgentes de notre époque à la discipline qui m'occupe. Il ne me semble pas moralement possible de travailler sur le sujet de l'animal *par-delà* la situation actuelle. Non pas que ce serait cette unique situation écologique contemporaine qui donnerait au sujet de « l'animal » son intérêt ; mais plutôt qu'il n'y a pas d'autre monde que celui dans lequel nous vivons, et que, dans cette réalité, travailler sur l'animal est indissociablement travailler sur un sujet brûlant, urgent, grave.

Tout porte à croire que je sois très sensible aux questions morales, et peut-être pour cette raison avais-je déjà fait porter ma thèse sur le sujet de l'éthique en architecture (Rollot, 2016). Voilà en synthèse ce qui a toujours importé à mes yeux : non pas « que peut-on bâtir? » – comme forme excitante, comme structure innovante, comme concept inédit –, mais « que doit-on bâtir ? » – en lien avec une société donnée, ses problématiques spécifiques et ses devenirs probables. Ainsi m'est-il difficile à accepter, dans ce contexte, que soient totalement dissociés le sujet de l'animal de toute forme de relation à l'actualité sur la biodiversité, comme le revendique par exemple Dominique Rouillard (Rouillard, 2022). Cette posture, parmi tant d'autres, est pour moi l'illustration même de l'idée que « chacun fait ce qu'il veut dans ses recherches » – une probable illustration du repli confortable derrière la sacro-sainte « liberté du chercheur » et le Savoir comme fin en soi. Mais, outre que j'ai pu tenter de déconstruire cet « argument d'évitement » par le passé (Rollot, 2022a), je proposerai aussi la réponse d'Aurélien Barrau, astrophysicien, philosophe et militant écologiste, sur le sujet :

*Snowdon Aviary, London Zoo by Lord Snowden, Cedric Price et Frank Newby (1965).*
*Source : Architectural Press Archive / RIBA Collections*

« L'échappatoire courant consiste à évoquer le statu quo : « chacun fait ce qu'il veut ! Les végétariens et autres végans ont bien le droit de ne pas consommer de viande, mais qu'ils ne nous disent pas ce que nous devons faire. » Or, précisément, ce n'est pas si simple. Ce n'est pas si simple parce que le choix n'est pas qu'un choix individuel. Il entraîne la souffrance et la mort d'autres vivants sensibles ; tout est là. C'est bien la raison pour laquelle nous ne décrétons pas « torturer ou non ses enfants, chacun fait ce qu'il veut ». Et nous ne le décrétons pas parce que les parents ne sont évidemment pas les seuls concernés par ce choix. Cette remarque est évidente, presque triviale! Mais, curieusement, cette évidence est oubliée dès lors qu'il s'agit des animaux. C'est peut-être ici qu'il faut en effet politiser la question : jusqu'où notre société peut-elle considérer que ce qui entraîne l'agonie d'autrui est un pur choix individuel ? » (Barrau, 2018 : 28-29).

C'est de façon très analogue qu'il me semble tout à fait immoral d'entendre parler des relations entre animal et architecture par-delà l'énormité de la situation actuelle, comme si de rien n'était et en occultant même volontairement tout rapport avec le réel : ça me semble affreux, en matière de mépris de la souffrance d'autrui a minima, affreux en matière de mépris de la recherche elle-même, dans ses capacités niées à contribuer à l'avènement d'un monde meilleur ; affreux encore dans le repli architectural que cela signifie : repli dans cet univers « raréfié et réifié » que critique très justement un théoricien de l'architecture tel que Jeremy Till (Till, 2009). Comment alors l'architect(ur)e pourrait-elle se tourner vers le monde extérieur qu'elle transforme et ses enjeux actuels particuliers ? C'est dans ce contexte qu'on s'amusera de constater que les domaines scientifiques et universitaires sont largement critiqués par les milieux de l'architect(ur)e pour incarner le repli dans la théorie abstraite face à des postures d'architectes prétendument plus concrètes, incarnées, ancrées dans les sujets réels de leur époque (SFA, 2020 ; Leray, 2022) – alors même que, tout au contraire, l'université et la science ont largement opéré, et depuis bien longtemps, leur mue vers une forme bien plus entrelacée avec le contemporain, ses nœuds, ses demandes et ses enjeux – bien plus en tout cas que l'architecture, sortie tout récemment seulement des Beaux-Arts (Violeau, 2005) et encore largement sous le joug de pensées autonomistes a-moralistes (Rollot, 2022d). En fait, hors de la discipline architecturale, les choses sont en place depuis bien longtemps, il y a déjà bien longtemps que le saut quantique entre « recherche scientifique » et « militance contemporaine » a été franchi. Enchaînés par une somme considérable d'énergies conservatrices, nous voilà, nous communautés de l'architecture, bien à la traîne, bien en décalage avec les enjeux de notre époque et les moyens déjà mis en œuvre un peu partout pour y faire face.

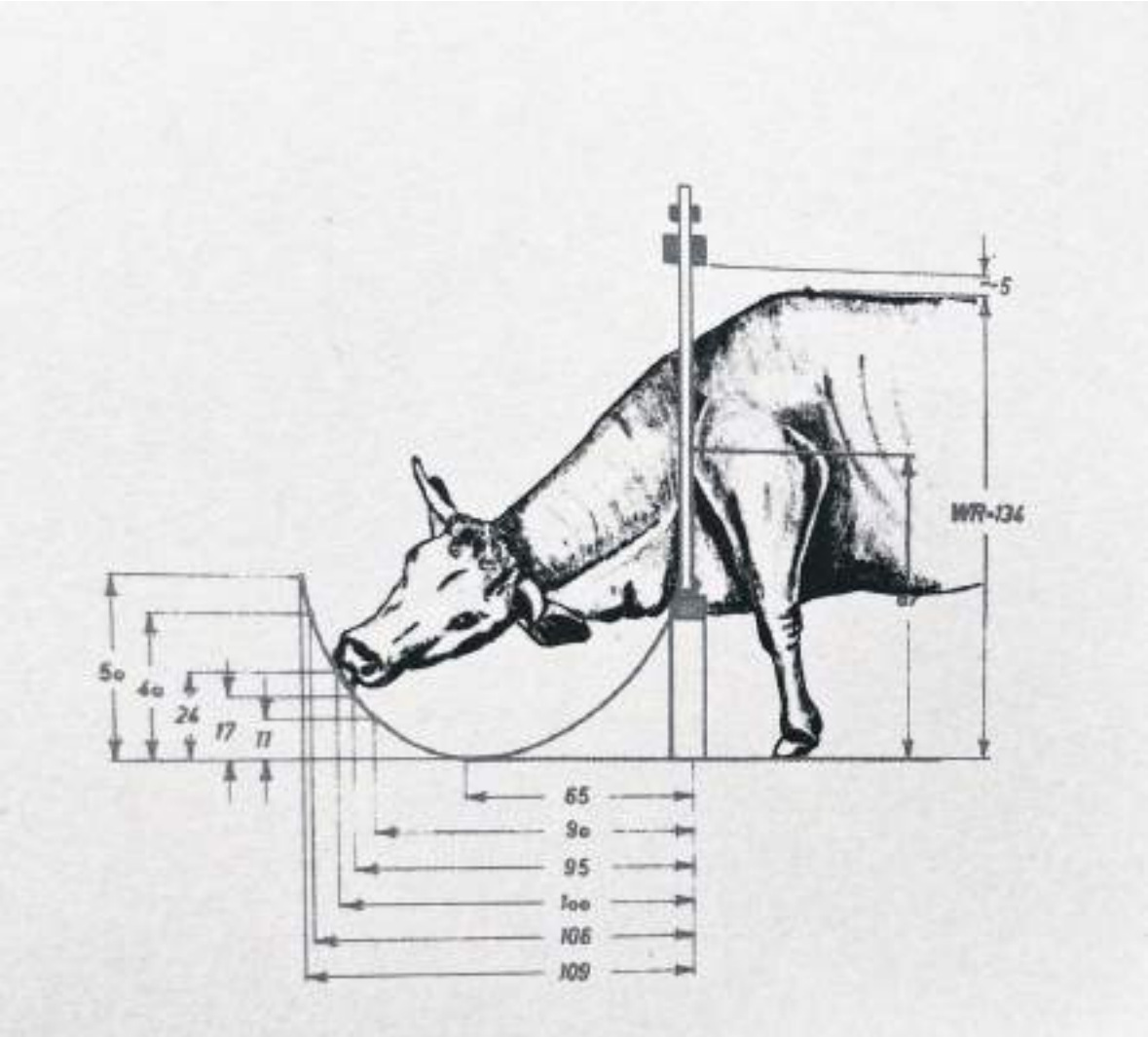


*"Interior with fish on table, Villa Savoye, Poissy, 1928. Le Corbusier : FLC/ADAGP, Paris et DACS, Londres, 2007.", dans Jeremy Till, Architecture Depends (2009 : 78).*

Les spécialistes sont pourtant clairs : « nous assistons à une crise de la biodiversité dont l'intensité est comparable aux grands épisodes d'extinctions qui ponctuèrent l'histoire de la vie sur Terre, et dont le précédent remonte à la crise Cétacé-Tertiaire, il y a 65 millions d'années » (Roche et al. 2016 : 13). La question de la réaction architecturale à cette situation historique se pose donc. C'est une question totale, qui mérite toute notre attention, notre imagination, notre exigence et nos compétences de chercheurs. Car il est certain qu'on ne peut pas sérieusement penser répondre à une « crise » d'une telle ampleur par la mise en place de quelques indicateurs, quelques normes et quelques technologies doublées d'une littérature bienpensante faisant l'éloge du vivant dans les librairies des beaux quartiers.

### *à propos d'objectifs*

Si la présente recherche me semble tout à fait capable de revêtir le statut de « recherche en Théories et Pratiques de la Conception Architecturale et Urbaine », elle ne saurait donc aboutir en un texte agréable à lire, avec photos d'édifices et plans à l'appui, tel un nouveau catalogue de l'architecture écologique qu'il s'agirait maintenant de produire dans les ENSA, dans les agences, dans les procédures de concours et dans les mentalités et compétences des équipes de maîtrises d'ouvrages et des bureaux d'études. Ni « théoriques » ni « pratiques », ni « utopiques » ni « appliquées », les interrogations de cette recherche proviennent avant tout d'un besoin existentiel de réaction face au constat de cette crise structurante à l'échelle de la vie sur Terre. En cela, c'est une réaction humaine, éthique et saine, à une catastrophe en cours dont il est avant tout question question ; plus qu'un dossier de valorisation carriériste pour obtenir une habilitation prestigieuse ou d'un pur travail d'application d'un fonctionnaire occupé à faire tourner la machine étatique des ENSA, leurs laboratoires de recherches et leurs bilans HCERES pluri-annuels. Cela a été dit suffisamment dans les *Histoires de contaminations* qui accompagnent cette recherche inédite : ma posture de chercheur autant que ma méthode de recherche sont toutes deux inquiétées par la situation écologique actuelle ; c'est cette dernière qui leur donne leur raison d'être et qui me donne l'énergie de les porter. Cette réaction personnelle est largement provoquée par les lectures de textes scientifiques que je peux faire. De fait, elle entraîne donc assez logiquement un besoin probablement compréhensible de proposer à mon tour de nouvelles lectures scientifiques sur le sujet. J'y vois un désir : 1. de contribuer à une meilleure compréhension collective de ce qui se joue actuellement, 2. de nourrir l'analyse des causes et des racines historiques de cet événement géologique, 3. de bâtir quelques relations théoriques et conséquences éthiques avec la discipline architecturale. Et enfin, peut-être, si possible, 4. de proposer

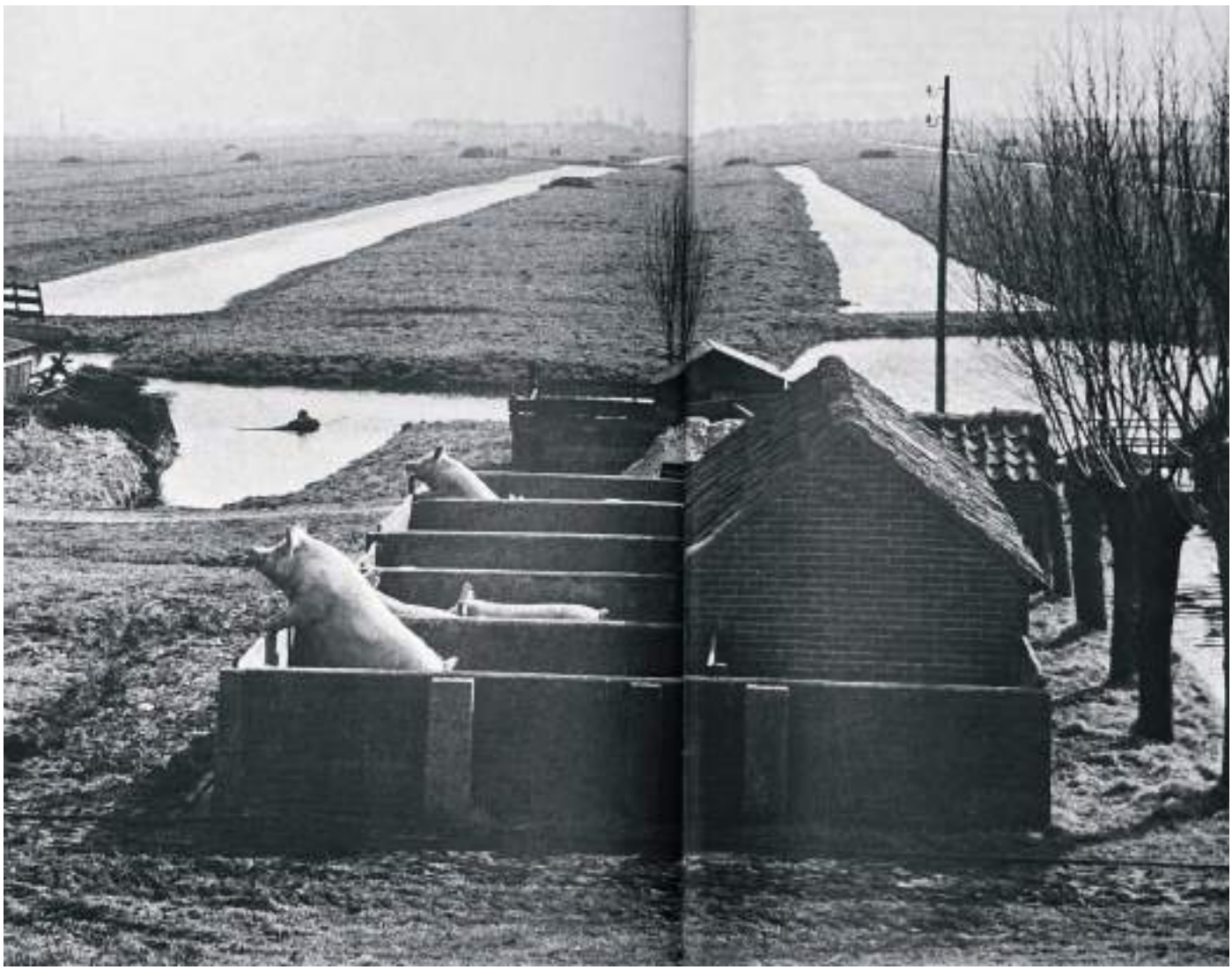



*"Zoometric drawings (from: Shalom Scherer, Zoometry, 1976)"*
*Gottesman et al., Land. Milk. Honey (2021 : 164)*

éventuellement quelques ouvertures larges à destinations de la multiplicité de terrains opérationnels au sein desquels pourraient intervenir les architectes de demain. Si cependant cette recherche n'est pas principalement engagée dans l'objectif direct de servir immédiatement à la pratique architecturale, aux agences et aux professionnels, aux « praticiens » et aux décideurs politiques aux prises avec la réalité factuelle d'aujourd'hui, ce n'est nullement par refus du réel ou par plaisir de m'enfermer dans le confort d'une tour d'ivoire intellectuelle ou institutionnelle – loin de là. Je commencerai par rappeler brièvement, pour faire entendre cette réserve personnelle, l'existence de « l'échelle TRL » (pour *technology readiness level*) ou « NMT » (pour *niveaux de maturité de la technologie*). Ou, comme le rappelait déjà *La recherche architecturale* :

« Cet outil de mesure du degré d'applicabilité d'une recherche est très utilisé à l'international pour qualifier le développement des recherches au niveau opérationnel et fut reconnu comme un critère important pour les évaluations des recherches au sein du programme de financement Horizon 2020 de la Commission européenne. L'échelle permet de catégoriser l'avancement d'une procédure selon une norme internationale du plus bas niveau de maturité (étude papiers, propositions purement théoriques) aux niveaux intermédiaires (validation des modèles, test dans un environnement simulé, prototype représentatif) et jusqu'aux plus hauts niveaux accréditant que le système réel aura prouvé sa viabilité en condition réelle. » (Rollot, 2019 : 232).

Ce système de graduation, bien connu des milieux de l'ingénierie, est échelonnée sur neuf niveaux ; chacun de ces niveaux étant indispensables aux autres, dans une logique d'échange (non seulement de passage et d'avancement successifs vers un plus grand niveau de « maturité » technologique, mais aussi parfois dans une logique descendante, les prototypes validant ou invalidant l'échelon précédent). Pourquoi en revenir ici à ce modèle utilisé dans les milieux de la R&D ? C'est que cet outil me semble tout à fait utile pour déconstruire l'idée reçue, encore très présente dans les milieux de l'architecture, qu'on trouverait d'une part des « théoriciens » (cette case fourre-tout permettant de ranger approximativement toute personne produisant des textes et des conférences plus que des PC et des DCE et s'approchant plus souvent d'un laboratoire de recherche ou des archives municipales que d'un chantier ; *a priori* occupée nuit et jour à résoudre des questions philosophiques, historiques ou abstraites, et n'ayant visiblement jamais l'envie de se confronter au réel), et d'autre part des « praticiens » (cette case fourre-tout permettant de ranger approximativement toute personne investie dans une agence d'architecture, relevant de près ou de loin de l'Ordre des architectes ; *a priori* occupée nuit et jour à résoudre des questions pratiques, techniques et concrètes, et n'ayant jamais le loisir de vaquer à des occupations plus lointaines). Deux boîtes caricaturales,



*"'To me photography is the recognition, in a fraction of a second, of the significance of an event...' Henri Cartier-Bresson"*
*David Hancocks, Animals and architecture (1971 : 56-67)*

aussi hermétiques et stéréotypées dans les esprits que leurs contenus sont paradoxalement immenses et hétérogènes dans la réalité, mais que les milieux de l'architecture continuent pourtant d'utiliser largement pour les besoins de leurs argumentations (au sein des ENSA, ainsi : plus ou moins de raisons de recruter *untel*, plus ou moins de légitimités à enseigner le projet ou à obtenir des décharges de recherche, etc.). Or, les niveaux TRL le rappellent à l'inverse à qui veut bien l'entendre : toute pratique opérationnelle est fondée sur un niveau un peu moins opérationnel, lui-même étant établi sur un niveau expérimental, sur un niveau conceptuel, sur un principe fondamental, etc. Et tous les niveaux étant enchâssés les uns dans les autres, nécessaires aux autres, il n'y a pas lieu, dans ce modèle, de rejeter l'appliqué au profit du fondamental, la théorie au profit de la pratique et *vice versa*. Se concentrer sur l'un de ces niveaux (ou, disons, éventuellement deux niveaux) et penser en faire progresser la connaissance est déjà ambitieux (on retrouve là le principe même de la méthode scientifique, qui se concentre sur son objet pour maîtriser le discours qu'elle pourrait porter à son sujet). Ainsi en va-t-il de la présente recherche, qui ne s'investit pas dans la recherche fondamentale par refus d'opérationnalité mais pas réalisme. Cela, d'autant plus qu'il me semble assez déraisonnable de vouloir prétendre tenir soi-même tous les niveaux TRL sur un même sujet : dire à la fois ce qu'est la théorie et ce qu'on peut en faire ; énoncer des généralités théoriques et prétendre en donner, sans enfermer ou réduire, toutes leurs applications possibles… Ce point déjà avait alerté mon attention à l'heure de travailler à ma thèse de doctorat, dans un contexte national de défiance grandissante à l'égard de la théorie et de la philosophie de l'architecture, et au sein duquel l'appel à la concrétude, à l'opérationnalité (voire au corporatisme) était déjà immense. Depuis lors, ma position à ce sujet n'a fait que se renforcer : plus que jamais, il ne me semble pas qu'il soit nécessaire d'être dans l'appliqué, l'opérationnel, l'hyperconcrétude ou un pragmatisme trop systématique pour produire des connaissances profondément transformatrices pour le réel. Qui plus est à l'égard des enjeux colossaux précédemment évoqués et du caractère « supraliminaire » de la situation à laquelle nous devons réagir, tout porte à croire que la stratégie à mener doit autant être de l'ordre du concret immédiat que de la cosmopoétique » (Touam Bona, 2021) et de la « révolution politique, poétique et philosophique » (Barrau, 2021b). « Ce paradigme auquel nous sommes habitués n'est pas le seul possible », nous rappelle a juste titre l'anthropologue (Stépanoff, 2021: 377). D'où l'un des enjeux de l'enquête : réouvrir l'imaginaire, voire le décoloniser (Latouche, 2003).

*Vincent Munier, Lièvre Arctique, Banks Island, Canada.*

### *déroulement de l'argumentation*

L'enquête proposée commence par évoquer les causes et conséquences de ce choix de travailler sur « l'animal » pour l'architecture en réaction à la situation écologique constatée, portant à mettre en lumière quelques-uns des rapports fondamentaux de l'enquête avec la dissenssion historique entre *éthique animale* et *éthique environnementale*. La discussion cherche à positionner ce travail dans le sens d'une réconciliation entre ces éthiques par le biais de l'architecture elle-même (chapitre 1). Dans un second temps, est évoquée la rareté du sujet « animal » dans la discipline architecturale, le caractère intenable de cette quasi-absence et quelques-unes des conclusions auxquelles que cette rareté peut mener (chapitre 2). Puis est mise en discussion l'efficacité des « politiques végétalistes » urbaines, portant à s'interroger sur le caractère contreproductif de ces actions s'il s'agit d'ouvrir la voie à une reconnaissance de l'animal en tant qu'agent territorial, autant paysagiste, qu'urbaniste ou encore architecte à part entière (chapitre 3). La mise en lumière des deux différents concepts de « zoöpolis » et de « zoopolis » ainsi qu'un point sur les connaissances mises à jour par les études animales porte à formuler en suivant le constat d'une paradoxale « inhumanité » des établissements humains contemporains (chapitre 4). La recherche s'interroge alors sur les manières dont la pleine reconnaissance de l'animal en tant que potentiel sujet, usager, inspiration et destination de l'architecture amènerait d'ores et déjà plusieurs architectes à concevoir et construction des réalisations qu'il est possible de qualifier d'« animalistes ». Plus largement, l'étude prend aussi le temps de discuter des relations entre « architecture » et « animal » sur la base de différentes réalités contemporaines dans ce champ (chapitre 5). Elle se poursuite ensuite sur les difficultés que ce sujet pourrait poser à une discipline architecturale déjà copieusement empêtrée dans l'obsolescence (chapitre 6). Enfin, dans un dernier chapitre, l'argumentation tente de montrer l'enchevêtrement des « libérations » animales, sociétales et architecturales, en tissant d'une part des liens avec les propositions « pluriversalistes » et biorégionalistes, et en discutant d'autre part des limites de l'approche « welfariste » en matière de (triple) libération. C'est dans ce cadre que la réflexion tend à dessiner encore quelques pistes prospectives supplémentaires pour les devenirs potentiellement pluriels des architect(ur)es (chapitre 7). En conclusion, l'analyse des résultat de l'enquête est proposée en synergie avec des réflexions sur les concepts de « l'objectivité encorporée » et la posture « inespérante » à l'origine de cette recherche, pour donner à en lire de possibles sens et horizons dans le monde « troublé » (Haraway, 2020) qu'il nous faut habiter malgré nous.

# *Chapitre 1*
# *Réconcilier éthiques animales et environnementales ?*

*« Notre conviction est que cette expansion de la communauté aux non-humains ne doit pas d'abord ou pas seulement être juridique, avec l'attribution de droits à des êtres autres qu'humains : cette expansion ne serait en effet pas réelle sans un certain changement qualitatif du régime de participation affective, entendu comme travail de composition transindividuelle des Umwelten. Ces compositions produisent un espace et un temps partagés au sein de communautés hybrides, communautés durables parce que l'on fait effort pour y rester fidèle – à l'image des compositions réussies entre éthologues et animaux. Ne pas réduire l'écologie à une simple « protection de l'environnement », c'est chercher à faire coïncider celle-ci avec des pratiques d'exploration de la continuité de notre être avec le vivant et les milieux de vie. »*

*Antoine Chopot (2015)*

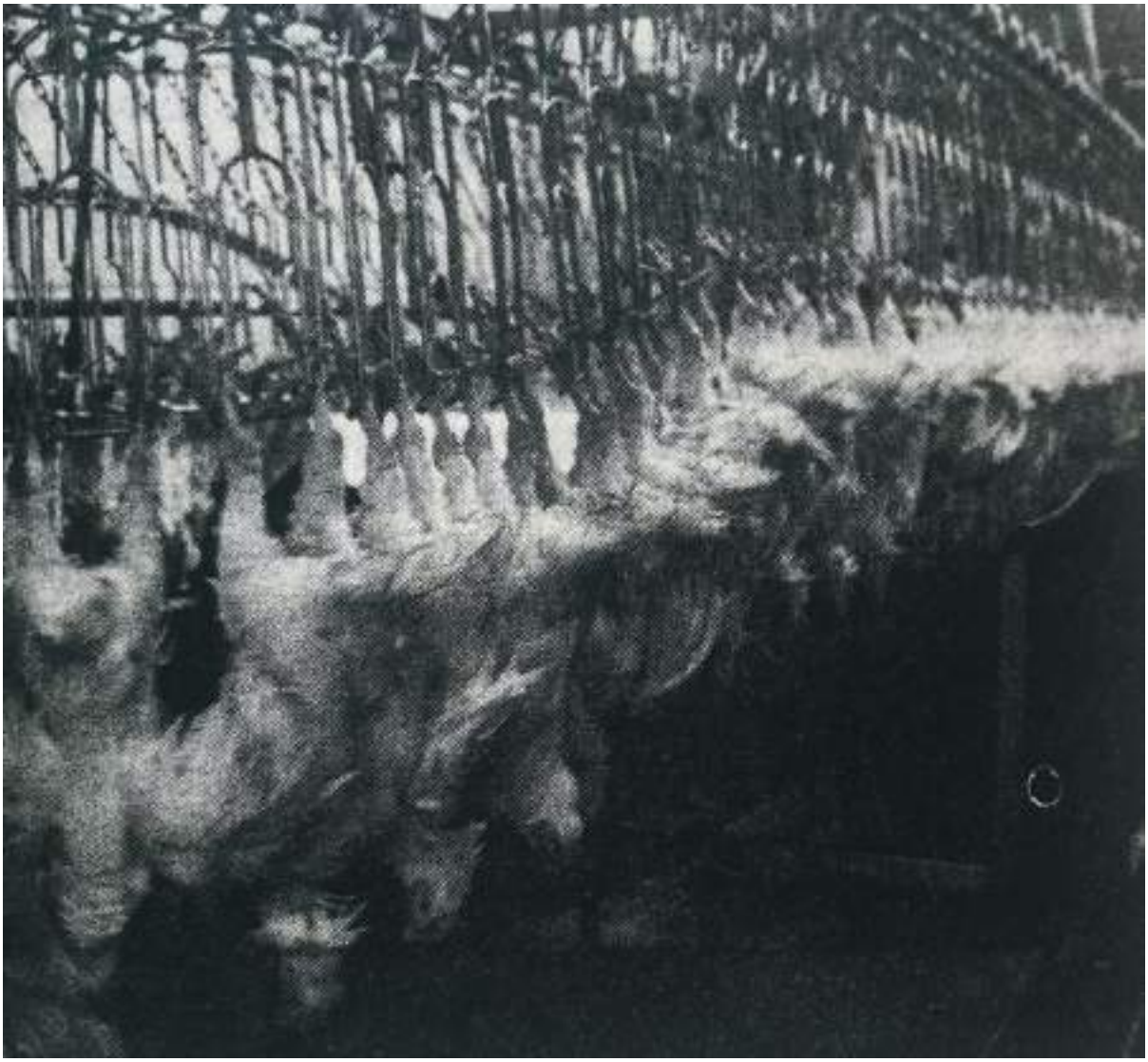
## *de la biodiversité à l'animal*

La présente recherche aurait pu choisir de s'attarder, en lien avec la situation écologique générale préalablement décrite, sur la question de la « biodiversité » et ses devenirs. Mais voilà : ladite « biodiversité » est une entrée particulièrement complexe d'un point de vue scientifique et philosophiques que ses applications dans la législation et les techniques de gestion de la nature contemporaine. Directement issu des travaux du co-fondateur de l'idée de « biorégion » Raymond Dasmann (Dasmann, 1968 ; Berg, Dasmann, 1978), le concept de biodiversité est né en 1986 et diffusé en 1988 sous la direction d'E. Wilson. Il a connu une histoire de diffusion aussi fulgurante que mouvementée (Blandin, 2009, 2010) et suscité même de nombreuses controverses (Pavé, 2019 ; Larrère, Larrère, 2015 : 83-107) et difficultés de mises en œuvres pratiques (Collectif, 2014 ; David, 2021). Vincent Devictor et son équipe notamment, montre bien en quoi les biodiversités « spécifiques », « fonctionnelles » et « phylogénétiques » ne se superposent pas nécessairement à l'échelle du territoire français (Devictor, 2015), de sorte que « plusieurs approches coexistent de façon complémentaire, selon que l'on concentre les objectifs de la conservation sur les espèces, les écosystèmes et les paysages, ou encore sur les fonctions et les processus. Selon les différentes cibles visées, les gestionnaires disposent d'une boîte à outils dans laquelle ils peuvent puiser, en fonction de leurs objectifs, les moyens disponibles, mais aussi les normes sur lesquelles fonder leur action » (Maris, 2018 : 123). Tant et si bien qu'on pourrait « se demander ce qui justifie de ranger ces biodiversités sous la même rubrique : la biodiversité » (Larrère, 2014 : 22). En d'autres termes, « La biodiversité fait partie de ces termes à la mode, incontournables et scientifiquement corrects, dont le flou est la caractéristique dominante, ce qui semble d'ailleurs arranger tout le monde » (Pelletier, 2020 : 108). « Au bout du compte », note le biométricien Alain Pavé, le terme de « biodiversité reste flou », tant et si bien que « peut-être [faudrait-il] aller jusqu'à une refondation du concept » (Pavé, 2019: 18).

On se tournera en définitive vers la très bonne entrée « Biodiversité » (Clavel, Pelletier, 2020) du récent *Dictionnaire critique de l'Anthropocène* (Cynorhodon, 2020) pour une synthèse à la fois historique, technique et critique de ce concept. Notons pour l'heure que, dans ses nombreux travaux sur la question, la chercheure Nathalie Blanc rejoint largement ces constats. La philosophe insiste sur le fait que « la biodiversité est rarement détaillée. Le terme est utilisé de façon générique, gommant toute la diversité des espèces existantes. Cela peut générer deux biais. Le premier écueil se rapporte aux représentations. […] Le deuxième écueil concerne l'effet simplificateur induit par cette généralisation. ». Mais surtout, elle tire de cette situation une conclusion rejoignant pleinement le présent travail de recherche, en écrivant notamment que « le constat est que l'animal, et tout « animot », se voit réduit par le terme de biodiversité » (Blanc, 2016 : 106-107). Avant de revenir plus largement

sur cette question, remarquons que ces difficultés conceptuelles et techniques n'ont pas empêché les milieux de l'architecture, de l'urbanisme et du paysage de développer la recherche à ce sujet depuis au moins le début des années 2000 (sur l'entrée de la question biodiversitaire dans l'architecture, voir notamment Mosconi, 2021). On ne peut passer outre le précurseur *Les animaux et la ville* de la susmentionnée Nathalie Blanc et la richesse de ses enquêtes sur les imaginaires communs, les discours et les pratiques urbaines avec l'animal désiré ou considéré « indésirable » (Blanc, 2000). Depuis cet ouvrage, les pistes ouvertes sont nombreuses, à la fois côté théorie et côté pratique. Des manifestes pour un urbanisme biodiversitaire de Philippe Clergeau (2015) aux enquêtes plus récentes de Delphine Lewandowski sur la possibilité d'accueillir l'insecte en façade (2022) ou de Julie Cardi sur les réponses architecturales au développement du moustique tigre (2022) ; des rencontres entre urbanités et biodiversités organisées par le réseau ERPS (Bradel, 2014) aux développements concrets des trames vertes et bleues dans les politiques publics et les compétences des services techniques (Clergeau, Blanc, 2013) ; du développement massif du végétal urbain comme réponse à la ville néolibérale (Ernwein, 2019) et bien d'autres encore : c'est peu de dire que nos milieux ont finalement décidé de s'emparer du sujet ! Parallèlement à ces propositions, « depuis 2007, en France, à l'issue du Grenelle 2 de l'environnement, les trames vertes et bleues, outils d'aménagement créés dans l'optique de préserver la biodiversité […] ont connu un succès foudroyant » (Blanc, 2016 : 87). Et tout cela, certes, pour le meilleur ! On ne peut que s'en réjouir. Si toutefois l'enquête ici proposée s'appuie plutôt sur l'entrée conceptuelle de « l'animal » pour adresser à l'architecture l'urgence de la sixième extinction de masse des espèces, c'est en écho direct à l'invitation de Nathalie Blanc de ne pas « réduire » l'animal à l'entrée biodiversitaire. En jeu dans ce déplacement : l'idée que la « crise » écologique actuelle a quelque chose à faire avec une forme de « crise de la sensibilité » ; ce que sans doute Baptiste Morizot et Estelle Zhong Mengual formulait pour leur part en ces termes :

« Par crise de la sensibilité, nous entendons un appauvrissement de ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre, et tisser comme relations à l'égard du vivant. Une réduction de la gamme d'affects, de percepts, et de concepts nous reliant à lui. Nous avons une multitude de mots, de types de relations, de types d'affects pour qualifier les relations entre humains, avec les artefacts ou avec les œuvres d'art, mais bien moins pour nos relations au vivant. Cet appauvrissement de l'empan de sensibilité envers le vivant, c'est-à-dire des formes d'attention et des qualités de disponibilité, se manifeste de manière cruciale dans les réflexions portant sur l'appréciation esthétique de la nature. C'est dans cette mesure que l'esthétique environnementale s'impose comme un lieu-clé pour penser et retisser de nouvelles relations au vivant dans le contexte qui est le nôtre. » (Zhong, Morizot, 2018).



*"Ces poulets vivants sont portés vers la salle d'abattage d'une installation de conditionnement. (Photo Jim Mason et J. A. Keller)."*
*Peter Singer, La libération animale, 1975 (2015 : 221)*

A l'évidence, le caractère mortifère de notre société, largement responsable de la catastrophe en cours, tient aussi dans les relations sensibles, concrètes, que cette société orchestre et planifie pour ses citoyens en matière de rencontre avec le non-humain. Autrement dit encore, comment penser pouvoir se comporter de façon écologique quand on n'est jamais qu'au contact de la culture humaine, cette société du spectacle (Debord, 1967) ses produits standardisés, ses actualités numériques, ses artefacts industrialisés et ses injonctions règlementaires ? S'il n'y a pas à douter du fait qu'une telle société puisse produire des *hommes unidirectionnels* (Marcuse, 1968), tout porte en revanche à s'interroger sur les manières dont elle pourrait bien muer en quelque chose « d'écologique » ou répondre par elle-même à la sixième extinction de masse qu'elle a elle-même engendré. Les travaux actuels sur la biodiversité sont-ils à même de contribuer à un renversement efficace du paradigme sociétal actuel ? Si la question mérite d'être posée, la réponse est loin d'être évidente. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

### *recherches contemporaines sur l'architecture et l'animal*

Si, nous l'avons dit, les études sur les relations entre « biodiversité » et architecture sont d'ores et déjà assez nombreux, anciens et opérationnels sur le terrain pour certains, côté architecture, en revanche, très peu seulement travaillent sur « l'animal » en tant que tel. On ne peut à cet égard que commencer par mentionner les travaux de recherche, assez précurseurs en France, de l'historienne de l'architecture Dominique Rouillard (Rouillard, 2011) autant que le séminaire qu'elle co-anime sur le sujet aux côtés notamment de Bérénice Gaussuin entre 2015 et 2021 à l'ENSA de Paris-Malaquais (Rouillard, 2022). Côté pédagogie, depuis quelques années, c'est aussi l'architecte Nicolas Gilsoul qui anime des ateliers de projets et interventions sur la question dans le même établissement et publie sur la question (Gilsoul, 2019).

Evoquons ensuite les travaux de Léa Mosconi. Architecte Hmonp, docteure en architecture et Maîtresse de Conférences TPCAU à l'ENSA de Nantes, Léa Mosconi fut commissaire de plusieurs événements sur le sujet depuis quelques années, dont une rencontre au CIVA-Kanal à Bruxelles en 2019, une journée d'étude à Nantes à l'automne 2021 et une vaste exposition intitulée *Paris Animal* au Pavillon de l'Arsenal, au printemps 2023 (Mosconi, Bony, 2023). Dans les conférences et articles qu'elle a pu donner sur le sujet, Léa Mosconi s'est notamment intéressé à la manière dont l'animal interroge le rapport aux corps et à la norme architecturale (Mosconi, 2022), à la façon dont les politiques urbaines parisiennes accompagnent les présences animales urbaines (Mosconi, Bony, 2020) ou encore sur la façon dont les confinements, par temps de pandémie, nous ont paradoxalement remis à l'occasion aux contacts d'animaux liminaires soudain visibilités (Mosconi, 2021). C'est dans une direction tout

à fait analogue à ces travaux que s'envisage la présente enquête. Comme Léa Mosconi, mon propos sur la question est en effet celui de « donner voix à ceux qui n'en ont pas » (Mosconi, 2017 : 8), tout en observant en parallèle en quoi cette action peut avoir des effets rétroactifs sur nos façons de regarder, analyser, critiquer et pratiquer notre discipline. C'est aussi en ce sens que ce sujet de l'animal est un excellent moyen de construire une pensée et un discours, une posture et des arguments *intersectionnels*. J'entends par là, comme l'a d'ailleurs très bien démontré Aurélien Barrau dans son ouvrage *Sur son visage sombre, un air d'enfant en pleurs*, que l'entrée animaliste est sans doute le nœud parfait s'il s'agit d'articuler les luttes féministes, écologistes, décoloniales et anticapitalistes à la fois (Barrau, 2018). Ou comme l'affirme aussi Corine Pelluchon, qu'« en se battant pour libérer les animaux, les militants nourrissent aussi l'espoir qu'un autre monde est possible » (Pelluchon, 2016 : 27) – nous aurons l'occasion de revenir plus longuement sur ce point dans le chapitre 7. En matière de posture de recherche, cet espoir et cet engagement sont signifiants. Ils témoignent de ma conviction qu'existent des formes pertinentes de recherches militantes qui savent allier rigueur intellectuelle, argumentation exigeante et référencement de la pensée, sans rien perdre des enjeux éthiques, politiques et sociaux de la thématique de recherche et sans occulter non plus la situation personnelle du ou de la chercheure – son point de vue et son animalité, même. A savoir donc probablement : la possibilité et l'intérêt de développer le paradigme des *humanités environnementales* telles qu'elles ont été définies par Deborah Bird Rose dès 2004 (Rose, 2019).

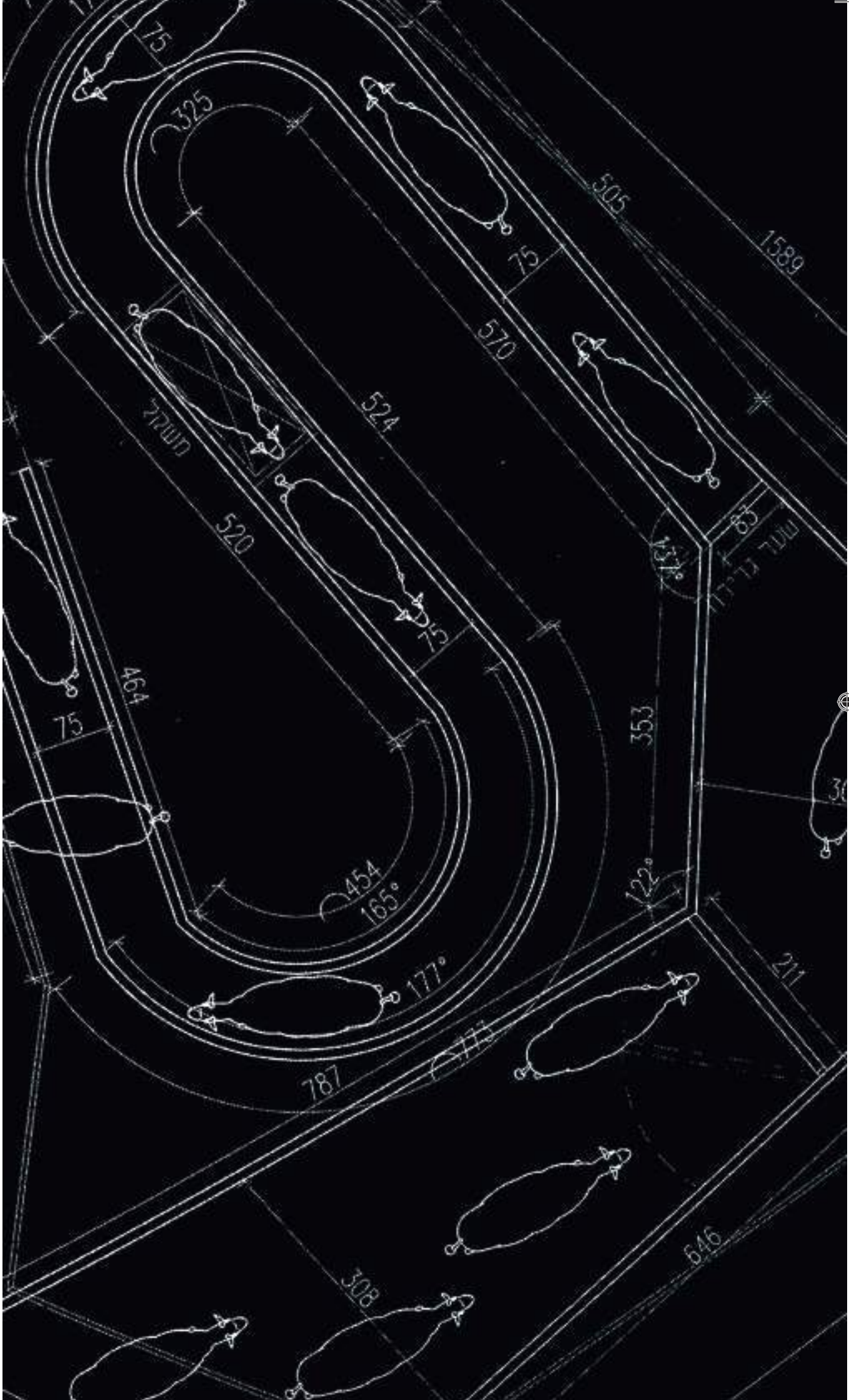
Engagé sur les relations entre architecture et animal depuis plusieurs années aussi : Manuel Bello-Marcano, enseignant-chercheur à l'ENSA de St-Etienne. Mobilisé depuis de nombreuses années dans de multiples travaux d'éditions scientifiques au travers de revues reconnues telles que les *Cahiers européens de l'imaginaire* ou les *Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère*, Manuel Bello-Marcano fut notamment à l'origine du dossier « L'architecture à l'épreuve de l'animal » (Bello-Marcano, Celka, Rollot, 2022). Dans un article récemment paru, il proposa notamment une théorie en faveur d'une « architecture commensaliste », à savoir une architecture engagée dans « une relation anthropozoologique, voire synathropique (avec l'humain), aussi archaïque que cyclique, où la fin de l'animal est le début de l'homme et vice-versa » (Bello-Marcano, 2020 : 253). L'enjeu :

« réparer le pacte humain-animal et pouvoir en réécrire l'architecture », dans l'idée notamment de rendre à l'architecture sa capacité à s'opposer aux « processus systématiques de domestication et de familiarisation généralisées du monde » pour s'engager au contraire « avec ces altérités plurielles que sont les animaux » par le biais d'une discipline entendue comme « lieu constitutif de communication avec l'animal » (id : 252, 248, 257).

Dans les travaux de l'une comme l'autre, on le voit bien, la contribution de la recherche ne vise pas à maximiser l'accueil quantitatif de « diversités » biologiques sans aucunes réalités charnelles, mais tout au contraire à questionner la réalité émotionnelle, la puissance cosmologique, la capacité politique de « l'animal » en tant que corps et qu'esprit indépendant, qu'altérité radicale, qu'individualité dont l'existence s'impose à nos éthiques (dès lors qu'elles acceptent de sortir de l'anthropocentrisme dont elles sont encore largement prisonnières).

A l'international, de telles recherches ont été ouvertes, il y a plus de quinze ans déjà par un ouvrage tel qu'*Architecture, Animal, Human : The Asymetrical condition*, de l'enseignante en architecture Catherine Ingraham (Pratt Institute) (Ingraham, 2006) et se poursuivent jusqu'à aujourd'hui via quelques travaux comme le récent *Land. Milk. Honey. Animal Stories in Imagined Landscapes* livré par le Pavillon Israélien pour la 17e Biennale d'Architecture de Venise (Gottesman et al., 2021). En revenant, par le biais d'études historiques aussi fournies qu'illustrées, sur la manière dont l'industrie laitière a été promue comme « base pour la colonisation de la Palestine » par la Société Economique Palestinienne de Tel Aviv dès 1928 (id : 125), l'ouvrage démontre bien la manière dont bon nombre d'établissements humains israéliens, de l'échelle de l'aménagement territorial jusqu'à l'échelle architecturale, ont pu être consciemment dessinés et bâtis sur la base d'une relation productiviste à l'animal – et plus particulièrement pour ce livre, à la vache, à l'abeille et au mouton. Si l'animal s'avère alors « configurateur de paysage » dans ce contexte, c'est au sens bien développé aussi par des travaux des territorialistes florentins insistant sur la manière dont les systèmes agroalimentaires locaux sont constructeurs de territoires et de « biorégions urbaines » (Poli, 2019 : 95-111), dont ils forment des « patrimoines » paysagers témoins de la médiance entre l'humain et ses milieux (Poli, 2020 ; 2018) – bref, dont, comme Magnaghi l'énonce depuis plusieurs décennies, de la manière dont « l'action humaine produit sur la surface terrestre des « néo-écosystèmes » » plus ou moins singuliers auxquels il est ensuite possible d'attribuer des valeurs identitaires ou patrimoniales (Magnaghi, 2003 : 49). A la différence de ces travaux territorialistes, qui esquivent assez largement tant la question architecturale que les sujets de l'animal (et de la biodiversité) pour en rester à des considérations sur les modes de vie paysans, l'agriculture locale, les paysages humains ou les identités locales, la recherche menée par l'équipe israélienne insiste en revanche très bien sur les relations directes entre propositions zootechniques et dimensionnements architecturaux, entre modalités de productions *interspécifiques* et inventivité constructive (dans le cas du miel et des ruchers notamment), ou encore entre enjeux géo-politiques, problématiques spatiales et pratiques d'élevages. En composant un ouvrage et une exposition largement composés d'études et d'illustrations présentant des constructions humaines destinées à orchestrer la relation entre individus humain et animaux, *Land. Milk. Honey* s'écarte

*Page ci-contre : "curved route designed for reducing bovine stress en-route to the milking parlor (design : Dr. Sivan Lacker, architect: David Lacker)" Gottesman et al., Land. Milk. Honey (2021 : 115)*


75
325
505
1589
75
570
524
520
75
464
75
353
454
165°
122°
177°
787
211
308
646

radicalement du type habituel de proposition rencontrées dans une Biennale d'Architecture, pour se rapprocher d'une compréhension plus novatrice (car plus décentrée) de la discipline architecturale.

## *sur l'imparfait concept d'animal*

C'est en tout cela que l'entrée par l'animal semble bien a même de déconstruire l'anthropocentrisme toujours très prégnant dans les milieux de l'architecture – bien plus en tout cas qu'une notion de « biodiversité » évoquant des images et imaginaires assez différents. Non pas que « l'animal » doive nécessairement renvoyer à quelque mammifère ou animal-emblème du type de la baleine et de l'éléphant : la lecture de l'impressionnant *Insectopédie* d'Hugh Raffles suffit à démontrer le contraire en illustrant largement les relations profondes qu'ont pu entretenir de multiples individus et communautés avec des insectes de tous types (Raffles, 2016). Mais plutôt que la biodiversité, de part la façon dont elle est convoquée dans les discours et les illustrations contemporaines, semble bien plus affiliée aux propos portant sur les jardins et les trames vertes, les parcs et les hôtels à insectes, éventuellement l'agriculture et l'élevage. En témoigne parfaitement le remarquable travail publié par le réseau ERPS sur les relations entre *Urbanités et biodiversité* : en près de 350 pages et près d'une centaine d'images, tout juste trouve t-on un schéma sur spéculant l'arrivée d'oiseaux, insectes et hérissons dans un projet urbain (90), un rucher avec quelques abeilles (104), un troupeau de mouton pour illustrer le chapitre portant sur « le monde rural » (160) et une vache pour trente visiteurs lors d'une visite du domaine de Villarceaux (294) (Bradel, 2014). Au regard du nombre incalculable d'illustrations témoignants des aménagements paysagers, des allées et des noues paysagères, des jardins ouvriers et des schémas directeurs en tout genre, la direction donnée est claire : la biodiversité sera paysagère et territoriale, végétale et participative plutôt qu'animale ! Ce qui encore serait tout à fait intéressant si l'idée de biodiversité, du reste, ne semblait pas toujours largement compatible avec l'idéologie de *l'exceptionnalisme humain* (Rouget, 2019 ; Van Dooren, 2021) – tant elle peut être manipulée sans gêne par des discours laissant l'humain sur un piédestal différenciant au milieu d'une foule bariolée d'espèces mineures et presque trop nombreuses pour être comptées, qu'il lui faudrait encore administrer au mieux de son génie de berger du monde. D'où, sans doute, le succès « fulgurant » de cette notion au sein d'un monde plus anthropocentré et plus extractiviste que jamais !

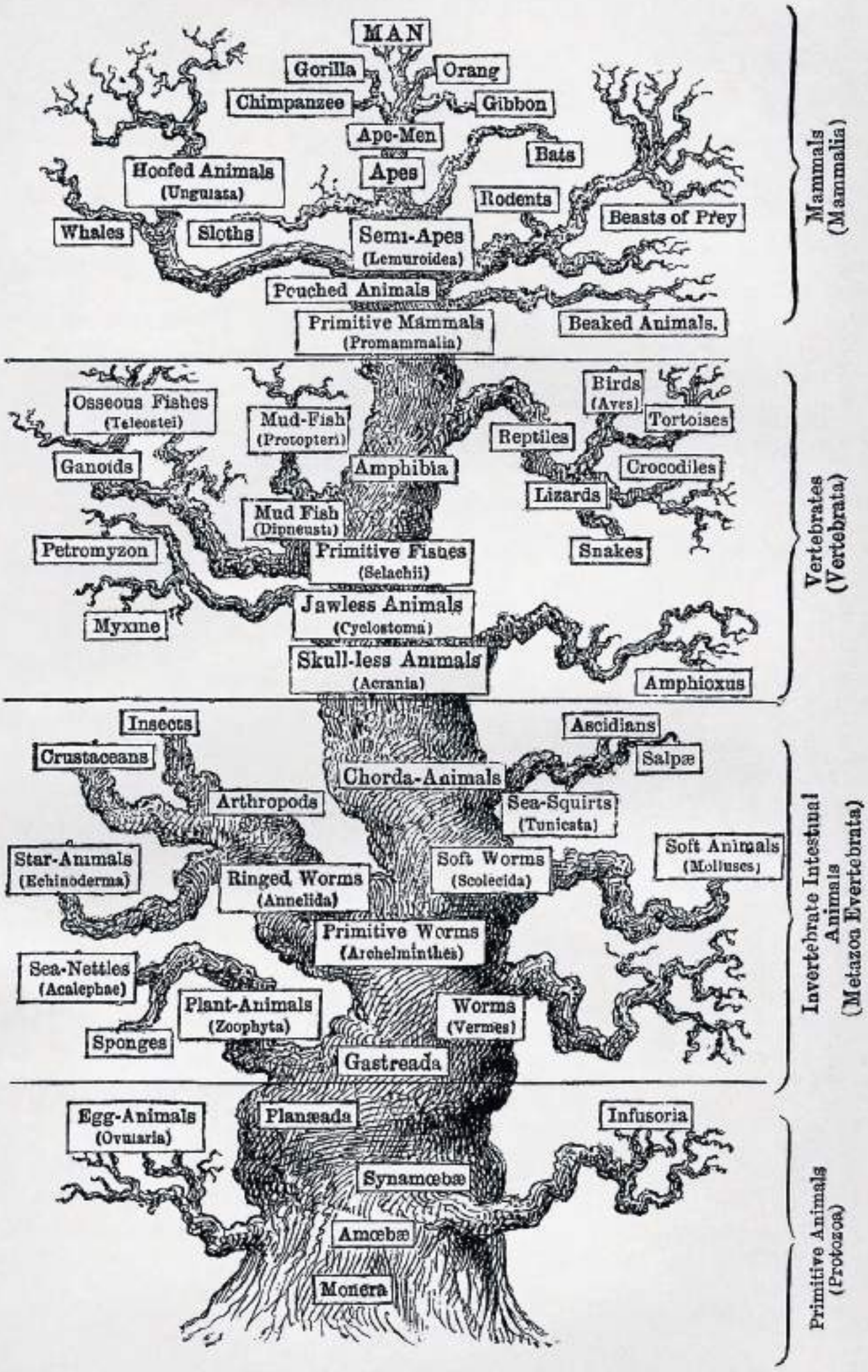
Certes, le concept d'« animal » pose, lui aussi, un certain nombre de problèmes. Le premier de ses défauts est sans doute de suggérer la possibilité d'une réduction d'une diversité terrrestre si incommensurable qu'on à de la peine à se la représenter mentalement. Après tout y'a-t-il un quelconque point commun, une quelconque identité ou destinée commune entre un insecte, un éléphant, un virus, un champignon et une poule d'élevage? Florence Burgat

a raison d'insister, à cet égard, sur le caractère très imparfait de ce terme : « cette appellation – l'animal – résulte de la scission humaniste et de son l'égocentrisme qui, pour mieux couper l'homme du reste des vivants animés, range une incroyable diversité de formes de vie, d'apparences expressives, de conduites, de dispositions, d'attributs et de compétences dans un groupe prétendument homogène » (Burgat, 2016 : 185). L'historienne Violette Pouillard abonde aussi en ce sens en précisant à son tour : « Nous savons que le terme « animal » ne veut rien dire et ce qu'il porte de dédain puisque nous sommes des animaux et qu'il y a, entre une huître et un gibbon, un abîme qui transforme en rien l'abîme entre le lecteur et le gibbon ; mais le vocable a le mérite de dire que le gibbon n'est pas tout à fait le lecteur et inversement. Je l'utiliserai faute de mieux » (Pouillard, 2019 : 21). C'est aussi en ce sens que ce travail manipulera cette notion : « faute de mieux ».

Depuis Darwin au moins, notre propre humanité devrait être inclue dans le règne du vivant et la catégorie des mammifères terrestres, s'il est vrai en tout cas que, comme l'affirmait le naturaliste, « la différence entre l'esprit de l'homme et celui des animaux supérieurs, aussi grande soit-elle, est certainement une différence de degré et non de nature » (Darwin, 2013: 270). Grâce aux apports croisés des « études animales » (Dardenne, 2020), de l'anthropologie, de l'éthologie, de la biologie, de la géographie ou encore en provenance de toute une partie de la philosophie, il est désormais bien connu que, d'un côté, nous autres êtres humains faisons pleinement partie de la « *nature* », du « vivant », des « animaux » et de la « biodiversité » ; tout autant que, de l'autre côté, il y a bien des « *cultures* », des « identités », des « subjectivités » et des « existences » animales. L'antique division occidentale entre *nature* et *culture* n'a plus cours, ou plutôt, ne *devrait* plus avoir cours. Hélas, seconde difficulté : aujourd'hui encore il semble que par « animal » la *doxa* choisisse surtout d'entendre un monde animal extérieur à l'humanité, reconduisant par là l'immémorielle distinction entre nature et culture propre au paradigme «naturaliste » occidental (Descola, 2005). Nous aurons l'occasion de revenir plus largement sur les modalités de cet « exceptionnalisme » dans le chapitre 3. Pour l'heure, disons à quel point il est clair que nous sommes collectivement en peine face à l'impératif de trouver autre chose que l'expression « d'animal non-humain » pour nous exprimer précisément et équitablement – *en peine*, car n'est-elle pas terrible, en l'état, cette définition par la négative (au moins autant que si on comme si on parlait de « blancs » et de « non-blancs », ou d'« hétéro » et de « non-hétéro ») ? De « l'animal » flou à « l'animal non-humain » navrant : voilà bien une double difficulté lexicale supplémentaire.

*Page suivante de gauche : Haeckel, Evolution of man, 1879. Source : Science History Images*
*Page suivante de droite : Ramsès et Sacha, Nancy, 2022. Photo personnelle.*

# PEDIGREE OF MAN.



Troisièmement, enfin, il faudrait encore prendre le temps de revenir plus longuement sur la distinction tout aussi par le concept « d'animal » avec le monde végétal. Un chantier colossal s'est ouvert, dans la philosophie contemporaine, sur ce sujet – chantier dont le présent travail n'a ni la prétention ni le loisir de faire la synthèse analytique. Simplement peut-on renvoyer principalement à l'excellent et controversé *Qu'est-ce qu'une plante ?* (Burgat, 2020), ouvrage rédigé en réponse aux nombreux travaux sur *La vie des plantes* (Coccia, 2016) ou aux affirmations voulant que « la posture végane [n'ait] de sens que si les végétaux sont dépourvus de sensibilité et d'intérêts, ce qui s'avère de moins en moins soutenable » (Lestel, 2017). De même, à lire les travaux de Lynn Margulis, on pourrait affirmer que la division entre « animaux » d'un côté et « végétaux » de l'autre est une vision très propre à l'esprit humain, qui ne reflète pas tant la réalité biologique de la Planète : « En fait, les bactéries et leur évolution ont une telle signification que la division fondamentale entre les formes de vie sur Terre ne réside pas entre les plantes et les animaux, comme on le croit communément, mais entre les procaryotes – les organismes composés de cellules sans noyau, c'est-à-dire les bactéries – et les eucaryotes – toutes les autres autres formes vivantes. » (Margulis, Sagan, 2002 : 19). Cependant, ce n'est toutefois pas sur les procaryotes que porte la crise actuelle mais sur les eucaryotes, et plus spécifiquement encore sur la faune elle-même…

Nous, humains, partageons tout de même avec « l'animal » – *modulo* les réserves précédemment formulées – la condition d'existence de la vie individuée, composée de deux ruptures à la naissance et à la mort, qui, en cela au moins, nous différencient assez radicalement de l'infinie croissance végétale. Ainsi « nul ne peut se mettre à la place d'une plante », pour autant que « cette opération empathique nécessite en effet, comme l'a montré Husserl, une communauté morphologique et comportementale minimale » (Burgat, 2020 : 18). Avec Florence Burgat sera donc retenu ici la nécessité d'un « travail de différenciation entre la vie végétale et la vie animale » (id.), ce qui ne refuse rien aux études sur la sensibilité et l'intelligence végétale. Quel concept, du reste, pourrait être absous de toute critique ? Des intellectuel·les de premier plan, à l'image de la philosophe belge Isabelle Stengers se justifiant en ces termes d'utiliser encore le concept de « nature », nous aident à utiliser en confiance des termes qu'on pourrait aussi apprendre à cesser de juger à l'aune de leur histoire : « C'est comme on veut. Je ne perds pas mon temps à critiquer les mots pour le plaisir. Ils sont tous chargés d'histoire, et si on les juge à cause de cette histoire, on n'aura bientôt plus de mots. D'autres peuples ont d'autres mots. Donc pourquoi les nôtres devraient-ils être sans cesse remis en question ? Ce contre quoi on peut lutter en revanche, c'est certainement l'idée d'une nature régie par des lois alors que nous, nous serions des êtres de culture. Et on peut dire aussi que rêver d'une nature qui serait régie par les humains, c'est rêver sa destruction » (Stengers, 2019 : 36). Ainsi de la vie et de la mort

des mots et des idées auxquels ils renvoient, et de la liberté que nous avons encore de nous positionner, en connaissance de cause, par leur usage au travers du langage articulé en pensée complexe…

### *vers une réconciliation entre éthiques environnementales et animales*

Pour beaucoup, le déplacement proposé (de la biodiversité à l'animal) ne semblera pas anodin – voire audacieux – au regard, aussi, de ce qui s'est historiquement tenu entre les tenants des *éthiques environnementale* et *animale*. De quoi s'agit-il ? D'un côté, d'une pensée écologique « holistique », affirmant avec Aldo Leopold qu'« une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique » (Leopold, 1995 : 283). De l'autre, de philosophies animalistes insistant sur l'importance de maximiser le bien-être de tout individu sensible. Corine Pelluchon en donne la définition suivante : « on peut appeler animalisme le mouvement philosophique, social, culturel et politique caractérisant et rassemblant des personnes qui s'engagent par leur mode de vie et leur action collective à défendre les intérêts des animaux. » (Pelluchon, 2016 : 62-63). Au fil des décennies, les relations ces deux approches distinctes ont largement évolués. Comme le notent Catherine et Raphaël Larrère, « entre la protection de la nature et celle des animaux, il y a une indéniable convergence » originelle (Larrère, Larrère, 2011). Tout d'abord, cette convergence fut temporelle et contextuelle, puisque ces deux éthiques apparaissent simultanément au début des années 1970 (voir Routley, 1973 ; Naess, 1973 ; Singer, 1975), immédiatement après la parution du rapport Meadows (Meadows, 1972) et la première conférence des Nations Unions sur le Climat de Stockholm. Cette convergence fut aussi structurelle, tant ces éthiques constituent une remise en cause fondamentale des éthiques traditionnelles, jugées anthropocentristes. Enfin, à l'évidence ces deux voies éthiques ont été fondées en opposition aux mêmes adversaires : « tous ceux qui, s'en tenant fermement à la seule dignité de la personne humaine, posent que les animaux, les plantes, ou la nature en général, ne sont que des choses à la disposition des hommes et ne sauraient avoir qu'une valeur instrumentale. » (Larrère, Larrère, 2011). Relevons que c'est aussi dans ce contexte que naît aussi le concept de « biorégion », dans cette exacte même triple convergence mais avec une dimension appliquée, située et militante relativement différente des précédentes (Rollot, Schaffner, 2021). Mais voilà, dès 1980, l'heureux mariage tourne court :

« Dans ce concert à peu près unanime, une voix discordante s'est cependant fait entendre. En 1980, J. Baird Callicott, publie un article intitulé « Libération animale : une affaire triangulaire ». Il y remet en cause, avec une certaine virulence, l'accord supposé entre éthique environnementale et éthique animale. Rejetant l'idée que l'on aurait, d'un côté, des éthiques animales ou environnementales, non anthropocentristes et, de l'autre, les défenseurs de conceptions traditionnelles pour lesquelles il n'est de morale que par (et pour) les hommes, Callicott affirme que la distance qui sépare éthique

environnementale et éthique animale est au moins aussi grande que celle qui éloigne chacune d'entre elles des éthiques traditionnelles (d'où l'image du triangle) » (Larrère, Larrère, 2011).
Par la suite, ce sont dès lors les figures américaines de John Baird Callicott (Callicott, 1980) et de Tom Regan (Regan, 1983) qui s'opposeront principalement, durant plusieurs décennies, sur ces questions qui ne sont pas que des prétextes à débats philosophiques, mais aussi de vrais dissensus posés par des questions très concrètes issues de l'idéologie « gestionnaire ». Dans son ouvrage récemment paru *En plein vol*, le philosophe Thom Van Dooren donne un exemple parlant de ces dissensions possibles :

« Sur l'île de San Clemente […], environ 14 000 chèvres ont été abattues afin de préserver trois espèces végétales menacées. Cette action était justifiée, selon H. Rolston, parce que les chèvres ne sont pas en danger et sont donc « remplaçables » – et qu'elles ne sont pas « indigènes » à l'île. […] Mais comme celle de nombreux autres écologistes et philosophes de l'environnement, la position de Rolston […] est, je pense, profondément problématique. Quelles sont les limites de cette capacité des espèces menacées à « l'emporter » sur d'autres ? Combien de chèvres peut-on tuer pour sauver une espèce végétale, et de quelles manières peut-on les tuer ? Jusqu'à quel point peut-on leur demander de souffrir ? » (Van Dooren, 2021: 197).

On le voit bien : tandis que l'éthique animal voudra mettre en avant l'inacceptable sort des 14 000 chèvres, l'éthique environnementale pourrait mettre en avant le destin tout aussi inacceptable des espèces végétales menées d'extinction. De tels cas concrets sont aussi inextricables en matière de philosophie éthique qu'ils sont fréquents à l'âge de l'anthropocène. Comme l'ont toutefois relevés plusieurs analystes, le contexte contemporain pourrait bien ouvrir la voie à de « nouvelles convergences » entre l'un et l'autre. Parce que « la réduction drastique de la consommation de produits d'origine animale » permet notamment d'atténuer très fortement ses effets, « le changement climatique représente un terrain sur lequel les défenseurs de l'éthique animale et de l'éthique environnementale peuvent faire cause commune en dépassant leurs désaccords historiques », tous deux s'accordant potentiellement sur la nécessité d'une « éthique climatique non anthropocentriste » (Bourban, Broussois, 2020). Une réconciliation qu'après tout, John B. Callicott lui-même appelait de ses vœux dès 1988 dans un article intitulé « libération animale et éthique environnementale: de nouveaux ensemble » (Callicott, 1988).

Cette convergence retrouvée, nous la retrouvons aujourd'hui dans les travaux et postures portées par des universitaires tels que Donna Haraway, Vinciane Despret, Deborah Bird Rose, Thom Van Dooren, Val Plumwood ou encore Anna Tsing – « groupe » international plus habitué à travailler avec l'enchevêtrement des espèces, des disciplines et des cultures, avec la complexité interspécifique

et la métamophose identitaire, avec l'incertitude épistémologique et la décolonialisation des mentalités – bref, avec un cadre de construction du savoir au sein duquel éclatent les débats historiques entre « camps » philosophiques bien établis et verrouillés. De sorte que si ces tenants des humanités écologiques portent avec eux une réconciliation entre animalisme et environnementalisme, c'est avant tout en ce qu'elles et ils offrent un échappatoire au débat ; ouvrent de nouveaux terrains et de nouveaux débats au sein desquels cette opposition n'a plus lieu d'être. Ainsi, une fois de plus, de l'ouvrage *En plein vol* de Van Dooren, qui propose à la fois de travailler sur les processus d'extinctions en train d'advenir en cinq endroits du globe comme autant d'« histoires de devenirs enchevêtrés (et sans avoir recours à des idéaux simplistes tels que « le sauvage », « le naturel » ou « l'équilibre écosystémique ») », de sorte qu'« il est finalement impossible de parvenir à des prescriptions simples et binaires sur ce que « devraient être » les écologies » (Van Dooren, 2021 : 112-113). Au sein des questions éminemment biodiversitaires abordées par l'enquête de Van Dooren, « il y a bien plus que la « biodiversité » », tant y sont convoqués comme des enjeux, des clés de lecture et des acteurs en présences à la fois « les modes de vie humains et plus qu'humains, les langues, les modes de deuil et les manières d'être avec les autres, [et] même les moyens de subsistance et les divers mondes culturels et religieux » (id. : 35).

L'optique ici décrite par le philosophe australien a tout à voir avec l'éthique biorégionaliste telle qu'elle a pu être formulée dès ses origines par Peter Berg et Judy Goldhaft, dans la façon dont l'un et l'autre ont pu défendre la nécessité de considérer les intrications *natureculturelles* (Haraway, 2011) systémiques, dont notamment les savoirs populaires sur les milieux écologiques et leurs modalités d'apparition, de préservation et de transmission au sein d'un monde globalisé et technicisé largement oublieux de leur existence voire attaché à leur destruction totale (Berg, 1978, 2020, 2021 ; Sale, 2020 ; Giard, 2020). Probablement parce qu'il n'a pas tellement pris part au débat entre éthiques environnementales et éthiques animales – les biorégionalistes étant tout sauf des « universitaires de salon » (Rollot, 2018a, 2020 ; Berg, 2023) –, le mouvement biorégionaliste international a fourni lui aussi une ouverture de réconciliation entre l'un et l'autre courant, de part les actions concrètes auxquelles il a pu œuvrer depuis plus d'une cinquantaine d'années, en Amérique du Sud notamment.

Et comment est-ce que l'architecte et la recherche en architecture pourraient finalement envisager aujourd'hui autrement les choses à ce sujet ? Bien sûr, les milieux de l'architecture ne sont pas tant concernés par les débats philosophiques, dont les méthodes, cultures et finalités concernent surtout, la discipline philosophique elle-même. Mais surtout, force est de constater

*Double page suivante : Carlos Spottorno (The Pigs, 2013 : 100-101)*

que rien ne porte à opposer les deux approches en tant qu'architect(ur)e. On peut très bien accueillir biodiversité en façade et en toiture, tout en travaillant à ouvrir l'espace sur les animaux humains et non-humains qui l'habitent tous à leur manière. On voit assez simplement comment accompagner ces corps plurispécifiques, incarnés et intérieurs à la fois qui tous « tissent un sens à partir de leurs expériences » de sorte à habiter un monde narratif sans fin (Van Dooren, Rose, 2012) ; mais à l'évidence, rien ne s'oppose à ce que, parallèlement, on s'attache à réduire au maximum le bilan carbone de l'édifice, son emprise destructrice sur les sols fertiles, son coût écologique de fonctionnement et sa potentielle cyclicité post-mortem dans une logique « métaboliste » (D'Arienzo, 2017). En un certain sens, alors, on pourrait aussi bien dire les facilités de l'architect(ur)e à associer l'une et l'autre éthiques en son sein. D'autant qu'au regard tant des relations avec les commanditaires que des démarches internes de conception, il s'agit de tenir à la fois des formes assez élevées d'argumentation et des niveaux de discours cohérents et en même temps un niveau conséquence de souplesse et d'articulation (éthique et politique, théorique et pratique) pour que le processus puisse aboutir… Bref, on y est à la fois tenu à être aussi cohérent que contradictoire avec soi-même, aussi irréprochable que jamais parfait, aussi légitime que jamais indépendant : de vrais équilibristes, de vrais *acrobates* disait déjà Le Corbusier ! (Le Corbusier, 2015 : 197).

En synthèse : qu'on considère l'âge anthropocénique et ses impératifs climatiques inédits ; qu'on pense aux humanités écologiques et à leurs épistémologiques nouvelles ; qu'on se souvienne de l'entrée biorégionaliste et son éthique de terrain déconnectée des débats universitaires considérés comme « stériles » ou encore qu'on considère que l'architect(ur)e pourrait aussi être un excellent moyen de réconciliation entre « biodiversité » et « animal » : tout porte à considérer viable une hypothèse de travail basée sur le dépassement entre éthique environnementale d'une part et éthique animale d'autre part. C'est dans le sens d'un tel dépassement que la présente réflexion a choisi de travailler, dans une direction très similaire à celle évoquée par Nathalie Blanc relevant elle aussi cette double séparation entre biodiversité / éthique environnementaliste d'une part, et animal / éthique animaliste d'autre part (Blanc, 2016 : 87-111). Il faudra garder à l'esprit ces difficultés et choix pour la suite de la lecture, notamment au sujet du concept « d'animal » ayant été choisi – plutôt que biodiversité – pour s'attarder sur les potentialités architecturales face à « l'époque d'extinctions » (Rose, Van Dooren, 2011) – l'une des caractéristiques majeures de notre époque si la sixième extinction de masse des espèces, considérée engagée pour certains (Barnosky et al., 2011) et déjà actée pour d'autres (Kingsford et al., 2009), s'avérait bien réelle – que nous vivons.

# *Chapitre 2*
# *Intenable rareté de « l'animal » en l'architecture*

*« La conception moderniste de l'espace nous empêche de comprendre la véritable nature des relations entre les humains et les animaux »*

*Sue Donaldson & Will Kymlicka*
*(2016 : 103)*

*« Il serait difficile de dresser une histoire de l'architecture « à l'épreuve de l'animalité », tant l'architecte se définit lui-même au-delà de l'animalité – le «modèle arrogant» et ethnocentrique, répliqué dans l'ensemble des traités »*

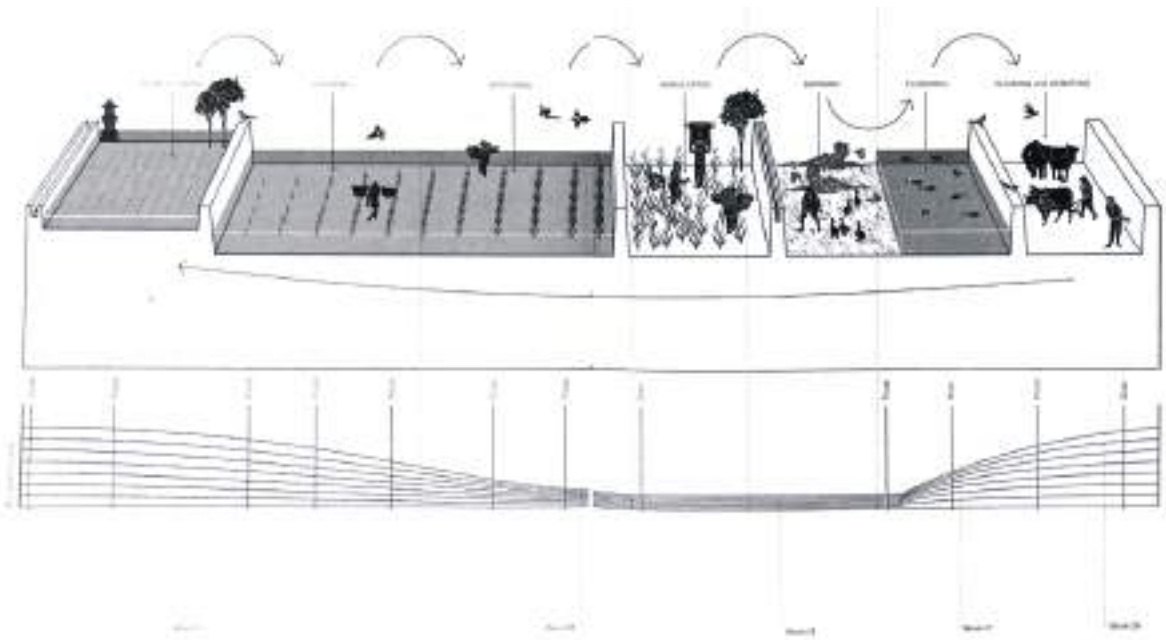
*Dominique Rouillard*
*(2011 : 107)*

## *réflexions sur la rareté du sujet*

Se plonger donc aujourd'hui dans la question animale en tant que théoricien de l'architecture, c'est pour moi avant tout ne plus en finir de m'étonner d'une absence sur la question (Bello-Marcano, Celka, Rollot, 2022) ; une absence généralisée qu'on peut constater à chaque ligne de l'immense bibliothèque de la théorie de l'architecture, consacrée de bout en bout à l'humain, ses idées, corps, cultures et singularités. Même les immenses ouvrages sur l'architecture vernaculaire du type d'*Habiter la Planète* (Piesik, 2017) n'inclut aucune donnée ou presque au sujet des animaux cohabitants au sein des territoires évoqués au cours de ses 600 pages A3 pourtant largement fournies et illustrées – tout juste ici et là aperçoit-on un chien errant devant un édifice ou deux, ou quelques chevaux dans l'espace public sur des photos d'archives. C'est de la même manière qu'apparaissent, de façon tout à fait illustrative et un peu fortuite, un troupeau de chameau et deux maigres vaches isolées dans le célèbre *Genius loci* (Norberg-Schultz, 1981 : 44, 142) dont on pourrait pourtant suspecter qu'il sache considérer le vivant non-humain comme un élément constitutif du « génie des lieux ». Mais aussi, et c'est encore plus surprenant, dans l'immense majorité de la littérature intelligente produite depuis plusieurs décennies sur les sujets de la « nature en ville » (bien généralement réduite à la thématique du végétal, et, éventuellement, des sols et des eaux dans de plus rares cas contemporains), du « vivant » (qui reste souvent utilisé comme un descriptif un peu vague, bien utile pour ne s'arrêter sur rien en particulier) ou encore de « l'écologie » elle-même : de la critique de la métropolisation aux métabolismes urbains en passant par le jardinage urbain ou la construction bioclimatique, « l'animal » reste le grand absent. Même les dernières études sur la campagne de Rem Koolhaas (Koolhaas, AMO, 2020) ou sur les rapports entre agriculture et architecture (Marot, 2022) éludent largement la question de l'animal – quoique ces entrées semblent pourtant assez efficaces pour qui voudrait entrevoir les relations entre trames territoriale, modèles agricoles et modalités de transports (dimensionnées par une agriculture à énergie animale jusqu'au 20e siècle en Europe et encore aujourd'hui dans bon nombre de cas à l'international), pour interroger les typologies bâties tant des édifices agricoles qu'habitationnels (habitants humains et animaux ayant partagés l'habitat pour des raisons économique et écologiques à la fois depuis l'époque préhistorisque (Ghesquière, Marcigny, 2021)), ou encore pour envisager la construction, la matière et la technique architecturale elles-mêmes (l'approvisionnement en matériaux de construction ayant été *a minima* réalisé avec l'aide d'animaux, quand bien même ce ne serait pas la mise en œuvre elle-même qui pourrait avoir été accomplie avec l'aide de la traction animale). Même constat pour les ouvrages publiés suite à la nomination des agences TER en 2018 et l'AUC en 2021 : quoi que portant les titres *L'urbanisme des milieux vivants* (Masboungi, 2018) et *La ville, matière vivante* (Masboungi, 2021), ces synthèses de travaux

d'agences sincèrement préoccupées par les questions écologiques et sociales n'en manquent pas moins d'oublier totalement le sujet animal, recouvert sous des approches ne considérant les écosystèmes que comme des sommes à la fois humaines, végétales, climatiques, hydrologiques et terrestres (sols). Rien non plus dans la bible de la conception écologique d'Ian Mc Harg *Design with Nature* (Mc Harg, 1969)...

C'est dans ce contexte général qu'éventuellement on pourra féliciter la performance de Julia Watson signant l'impeccable *LO-TEK. Design by Radical Indigenism*, fourmillant de systèmes architecturaux et paysagers interspécifiques, et démontrant encore, si besoin était, l'ingéniosité développée au fil des millénaires par diverses populations pour bâtir des relations symbiotiques mutualistes avec les mammifères, les poissons, les oiseaux avec qui ils cohabitent (Watson, 2020). *LO-TEK* est probablement l'exception qui confirme la règle ; et prouve du même ton le caractère extrêmement stimulant du travail qui *pourrait* être fait sur le sujet.



*Julia Watson, 30 Week Rice Cultivation Cycle, Subak Rice Terraces, Bali.*
*dans Lo-TEK Design by Radical Indigenism (2020 : 100-101)*

Un vide se tient visiblement là, comme un impensé de nos disciplines pourtant impactées et impactantes sur la vitalité de la faune à l'échelle locale et globale. Si « l'animal » est un sujet rare en architecture c'est donc en ce double sens qu'il est rare de tomber sur des architectes et des architectures qui le considèrent effectivement comme un sujet (moral, politique, digne de considération), et en ce sens aussi que peu d'entre eux prennent donc la peine de le considérer comme un sujet (de travail, de recherche, d'expérimentation). Bien sûr, je ne peux que regretter avec Philippe Clergeau que « les architectes, les urbanistes et même les paysagistes ont peu de formation à l'écologie » (Clergeau, 2015 : 41). Je l'ai défendu par le passé, en guise de conclusion à l'ouvrage *La recherche architecturale* :

« Le problème est que les disciplines écologiques, nous l'avons vu, ne sont pas représentées dans les champs disciplinaires des ENSA. ATR, HCA, SHSA, STA, TPCAU, VT : ces catégories sont incapables d'inviter à des enseignements pointus sur les relations entre architecture et humanités environnementales, sur le fonctionnement des écosystèmes urbains et architecturaux, sur la sociologie et la géographie des bassins-versants, sur l'interaction entre énergie grise et nature des sols, techniques constructives et origine des matières constructives, sur les concepts de niches écologiques, de milieux ou d'écotone, sur la phytoremédiation, sur la biodiversité urbaine et ses enjeux éthiques, sanitaires et symboliques, sur les courants animalistes et les philosophies écocentriques, sur la pensée socioéconomique des filières convoquées par la bioclimatique architecturale, sur la socio-histoire de l'écologie architecturale ou encore sur la théorie de la conception architecturale à l'ère anthropocène – et les manières dont toutes ces problématiques (parmi d'autres) bouleversent radicalement ce qu'il faut entendre par une « bonne » architecture ou un « bon » urbanisme, dans la théorie comme dans la pratique. (…) Dire que les disciplines écologiques devraient être inclues dans les autres disciplines déjà existantes (comme c'est le cas aujourd'hui) revient avant tout à les évacuer concrètement des grilles pédagogiques autant que des recrutements. C'est au contraire quand ce groupe disciplinaire – appelons-le Théories et pratiques écologiques pour l'architecture (TPEA) – pourra être représenté dans les Écoles qu'une force d'influence sur les autres disciplines pourra s'exercer » (Rollot, 2019 : 271-272).

Il faut toutefois reconnaître que l'animal n'est pas rare que dans les milieux de l'architecture : force est aussi de constater l'étendu de l'inculture populaire sur la question. Après tout, ils sont légions les concepts assez indispensables à toute discussion sérieuse sur le sujet de l'animal, et nous ne les connaissons pas. Pensons un instant aux idées de « spécisme », de « commensalisme », de « symbiose », de « mutualisme », mais aussi plus largement à « l'anthropocentrisme », au « naturalisme », aux concepts « d'enchevêtrement » et de « féralité » ou aux idées, beaucoup plus complexes qu'il n'y paraît, « d'écosystème » ou de

« biorégion » ; ou encore à ce que nous y connaissons vraiment aux divers courants « animalistes », « véganistes » ou « antispécistes »… On ne peut que difficilement faire l'impasse sur tout cela quand on prétend prendre une position informée, sur la question animale. Et pourtant, ces concepts ne sont ni évidents à comprendre, ni rapide à intégrer en matière de trajectoire sociale et intellectuelle, de débats historiques ouverts, dans des disciplines scientifiques multiples autant que dans des sociétés et des époques variées – bref, ça prend du temps de réussir à sortir (un peu) de l'« ultracrépidarianiste », à savoir, sous les termes d'Etienne Klein :

« On est tous pour ou contre le nucléaire, pour ou contre les nanosciences, pour ou contre les OGM. Mais qui d'entre nous est capable de dire ce qu'on met vraiment dans un réacteur nucléaire ? Ce qu'est une réaction de fission ? Comment ça fonctionne ? Qu'implique $E = mc^2$ ? Qu'est-ce que c'est qu'une cellule souche, un OGM ? Personne. L'ultracrépidarianisme, c'est un mot savant pour dire que, souvent, on parle avec assurance de choses que nous ne connaissons pas, et c'est dérivé d'une locution latine, qui est : "sutor, ne supra crepidam", qui veut dire en gros que le cordonnier ne doit pas parler au-delà de la chaussure. » (Klein, 2020).

Longue est la route jusqu'au point où on pourrait se croire à raison capable de *cesser* d'être dans une position de pure reproduction d'arguments, préalablement énoncés par d'autres et plus ou moins faux – des automatismes syntaxiques du type du « cri de la carotte » (Burgat, 2020 : 13-14) – sur la question animale et sur les multiplicités de positions éthiques et politiques qui peuvent en découler. Et j'ai bien conscience de la multiplicité de concepts énoncés par la présente recherche, lui donnant parfois malgré moi un caractère jargonneux. Je n'oublie pourtant pas, en tout cela, l'appel formulé par José Ortega y Gasset énonçant que « la clarté est la politesse du philosophe ». Mais, s'il doit être question de « recherche », d'être « chercheur », il y a un réel enjeu à commencer par soi-même, une réelle importance à enquêter, premièrement, sur les structures mentales et sociales qui nous font penser comme nous le faisons ; ce qui passe nécessairement par une sensibilisation à d'autres champs lexicaux et à de nouvelles stratégies cognitives, à des processus de déconstruction/reconstruction de nos outils conceptuels dont la recherche ne peut que rendre compte. Car se prétendre chercheur n'a pour moi de sens qu'à la condition de se forcer à se tenir en permanence dans une position de doute, de double critique de soi-même et du monde, et de méfiance systématique à l'égard des axiomes pré-conscients à l'origine de nos réflexes de pensées, de nos valeurs morales et de nos visées éthiques, politiques et cosmologiques latentes. Il faut y travailler, quotidiennement, jusqu'à toucher un point de résistance, tant il est probablement vrai que « s'il n'y a pas de résistance à un changement, c'est qu'il n'y a pas de vrai changement » (Starhawk, 2016 : 161), à savoir, probablement, pas de connaissance s'il est vrai que « la valeur d'une pensée se mesure aux

distances qu'elle prend avec la continuité de ce qui est déjà connu » (Adorno, 2001 : 110).

Enfin, la rareté est aussi celle, en parfait miroir, de l'architecture dans les textes sur l'animal ou la biodiversité. En de très rares points de ces publications seulement se voit évoquée l'architecture – et encore, en des termes souvent si évasifs qu'ils traduisent bien plus l'appel que la réelle interdisciplinarité. Non pas que les questions urbaines et les missions de l'urbaniste ne soient pas au cœur de quelques propos tels que ceux de Philippe Clergeau ; mais plutôt qu'en tout cela il ne s'agit alors que rarement d'architecture (au sens plus strict du terme) ou « d'animal » (au regard des différences précédemment évoquées avec la « biodiversité »). Ainsi la tâche n'est-elle pas évidente pour le chercheur occupé à relier ces deux mondes, et devant tout de même s'appuyer sur quelques idées préalables pour formuler sa propre démonstration !

## *approches possibles en matière d'enseignement-recherche*

Penser alors à ces formes de « raretés » enchâssées m'a récemment amené à réfléchir aux catégories d'enseignements-cherches que nous pouvons mener, nous autres enseignants-chercheurs en architecture. J'en ai trouvé trois ; trois approches pour produire de la pensée et du savoir dans notre discipline (et, faut-il le dire, ce n'est pas exhaustif).

La première approche, c'est celle qui consiste à contribuer à la pensée et au savoirs *fondamentaux* de la discipline. L'objectif visé est alors ce qui a une très longue histoire, mais que, pour une raison ou une autre, nous souhaitons contredire, ré-analyser, re-formuler, re-synthétiser, remettre autrement au goût du jour. Sans devoir remonter jusqu'à Vitruve, on pourrait par exemple placer dans cette catégorie le dernier ouvrage de la philosophe Celine Bonicco-Donato, *Heidegger et la question de l'habiter* (Bonicco-Donato, 2019), qui traite, comme son titre l'indique, du rapport de *l'habiter* heideggerien à l'architecture. «L'habiter et l'architecte » : un couple déjà vu et revu, copieusement traité depuis plusieurs décennies, mais que l'auteure a cru bon de poursuivre tout de même, sans doute parce que, pour elle, c'est justement d'un « fondamental » de la discipline dont il est question ; ce qu'explicite parfaitement la 4e de couverture de l'ouvrage s'ouvrant par la question rhétorique « Peut-on être architecte sans avoir lu Heidegger ? ». Dans ce premier cas, l'enseignement-recherche doit probablement en passer par une mise en lumière des façons dont on doit s'accorder sur le fait qu'il s'agit d'un « fondamental » : de ses origines plus ou moins mythiques et mythifiées (ici, Heidegger) à ses solidifications suivantes dans l'histoire, la culture, la théorie et la pratique de l'architecture (d'Alvar Alto à Zumthor & consorts).

La deuxième approche possible, serait de travailler sur ce qui est hyper-présent dans notre milieux socio-professionnel, mais qui n'est pas, ou *pas encore* un « fondamental ». Dans cette deuxième voie, il s'agit plutôt de confronter le contemporain et ses instabilités ; le sujet, ce sont les discussions de comptoir de notre culture architecture contemporaine, ses bavardages habituels. On peut les travailler pour les déconstruire ou pour les reconstruire ; pour proposer d'en faire des fondamentaux stables ou au contraire pour tenter de les évacuer des comptoirs de la discipline pour de bon – c'est selon. Un exemple de cette deuxième voie serait peut-être les récentes rencontres et publications sur les « revitalisations de centre-bourg » des petites villes françaises : quoiqu'on en entende parler très fréquemment, tant dans la pratique d'agence que dans l'actualité de la recherche, tant dans les politiques ministérielles que dans la bouche des élus, difficile pourtant de considérer qu'il s'agit là d'un « fondamental » de la discipline. Même constat pour les « îlots de chaleur urbain », ou le « BIM ». L'enjeu dans ce deuxième contexte, c'est de s'armer et d'armer autrui, par l'enseignement-recherche : de donner les clés pour participer et poursuivre, ou au contraire pour réorienter ou contrecarrer les avis dominants (et l'ultracrépidarianisme en vigueur) sur ces sujets émergents. Ce deuxième cas invite probablement l'enseignement-recherche à en passer d'abord par une mise en lumière des racines socio-historiques de ces sujets omniprésents et émergents à la fois : où et comment sont-ils apparus, en réaction à quoi, qui les a propulsés – bref, comment sont-ils devenus à la fois nouveaux et incontournables. Et on pourrait vouloir proposer quelques vues sur leurs devenirs possibles : le récit collectif en question semble-t-il amené à se prolonger à l'avenir ; pourrait-il finir par devenir un fondamental structurant de la discipline ?

Une troisième approche possible, enfin, serait de travailler sur *l'absence navrante* ; sur ce qui peut être considéré comme *devant* relever des catégories du fondamental (1) ou de la discussion contemporaine omniprésente (2), mais qui, justement, ne s'y trouve pas. L'enseignement-recherche s'intéresse alors ce qui reste désespérément invisible, contourné, incompris ou nié par l'esprit et le geste architecte alors qu'il devrait être pris en compte par lui. L'enseignement-recherche travaille alors à combler un vide navrant ou paradoxal ; il cherche à faire fleurir ce vide pour que son contenu puisse entrer dans les paramètres, les débats, les critères, les méthodes ou les finalités de la discipline – une fois encore, c'est selon. A titre d'exemple, c'est ce qu'à fait le réseau *Espace rural et projet spatial* depuis sa fondation entre 2009 et 2011, sur la base d'une volonté de « fédérer des démarches isolées pour construire une réflexion de fond sur le devenir de l'espace rural et, plus largement, sur l'évolution de nos établissements humains » par le biais d'une démarche « récente et encore minoritaire » (Guillot, 2014 : 317, 319). Comme en témoigne *a posteriori* Xavier Guillot :

« Lorsque nous avons organisé les premiers colloques, et affiché notre choix de développer une réflexion spécifique sur les territoires ruraux en école d'architecture, la critique a été au rendez-vous. Et elle fut vive ; parfois déstabilisante. Pour une majorité de nos collègues, le fait même d'évoquer la notion d'« espace rural » dans une société hyperurbanisée et, simultanément, de désigner un enjeu spécifique de projet qui en relèverait, était un faux problème, voire une impasse. » (id : 320-321).

Nous sommes là face à une belle illustration historique d'un groupe d'acteurs insistant pour travailler dans le cadre de cette « troisième approche », celle de l'absence paradoxale ; une troisième catégorie relevant de ce qu'on pourrait appeler un « enseignement-recherche-action » transformateur. Or, tout porte à croire que pour proposer un enseignement-recherche efficace dans cette troisième voie, il faille insister largement sur les enjeux et la nécessité du sujet ; dire en quoi, malgré son absence, l'objet de l'enseignement-recherche serait incontournable – pour rendre cette absence insoutenable et la proposition d'y travailler salutaire.

Il est évident pour moi que le sujet de « l'animal » relève pleinement de cette troisième catégorie, tant il s'agissait d'une thématique encore complètement absente des ENSA il y a dix ans, et toujours assez rare depuis aujourd'hui à quelques exceptions près. Je n'ai pas de doute sur le fait que, d'ici quelques années, ce sujet sera passé dans la deuxième catégorie des bavardages ordinaires, un « BIM » parmi d'autres. Mais il me semble important de considérer que les manifestations dites « scientifiques » dont nous allons parler aujourd'hui ont plutôt été établies avec l'énergie et les visées de la troisième catégorie de l'absence. Il faudrait donc commencer, dans cette dernière case, par montrer les enjeux qui rendre cette absence insoutenable. D'une certaine façon, c'est là la partie la plus facile de l'affaire quand on travaille sur « l'animal », tant les enjeux contemporains à ce sujet sont très largement nourris, de chiffres, d'analyses, de concepts, qui montrent que nous nous trouvons aujourd'hui dans une situation hallucinante. Le triple système de mesure (de la vitalité, du nombre et de la diversité) utilisé en introduction à ce travail dessine à lui seul la gravité de la situation contemporaine. Mais, remarquera-t-on à raison, il ne s'agit pas encore, là, des enjeux sur l'animal concernant l'architecture. L'architecte n'est tout de même pas (le seul) responsable de cette situation. Est-il même responsable d'une quelconque manière ? En fait, il n'est pas beaucoup plus compliqué de répondre à cette question qu'à la précédente, tant les liens sont évidents.

*sur l'injonction morale faite à l'architect(ur)e*

Le premier facteur responsable de cette situation effarante est, pour l'heure, la destruction massive des milieux naturels et le morcellement des habitats des espèces – ce dont sont, bien sûr, largement responsables nos politiques et actions en matière de construction, d'urbanisme, d'infrastructure et d'aménagement du territoire. C'est dans ce contexte qu'est apparu le principe de *zéro artificialisation nette*. « Feuille de route de la Commission européenne de 2011, plan Biodiversité du gouvernement français de 2018, convention citoyenne pour le climat de 2020, loi Climat et résilience de 2021 ont légitimé le ZAN comme couteau suisse pour temps difficiles, avec pas moins de cinq finalités : arrêt de la dégradation de la biodiversité ; préservation de la porosité des sols et de leur capacité de séquestration du carbone ; défense des terres arables ; lutte contre l'étalement urbain. » (Offner, 2022). Comme le note Jean-Marc Offner en préambule de son papier critique sur le sujet, « difficile a priori d'y trouver matière à redire ! ». Hélas, d'une part, on sait aujourd'hui la difficulté à mettre en oeuvre concrètement ce ZAN dans les politiques publiques et privées à toutes échelles – ce qui est probablement assez logique considérant les manières dont ce principe tend à contrecarrer assez largement quelques-unes de pratiques « développementistes » les plus ancrées dans notre société. Mais surtout, d'autre part, une « contre-enquête » bien informée menée par Jean-Marc Offner remet aujourd'hui en question la raison d'être même du ZAN, tant les sols n'y sont envisagés que comme un problème quantitatif et non qualitatif, tant les responsabilités de l'industrie productiviste agricole contemporaine y sont effacées au profit d'une culpabilisation grossière de l'urbain et de l'urbanisme, tant le projet politique y disparaît au profit d'un chiffrage considéré comme une fin en soi, etc. (Offner, 2022).

A cette longue liste, on pourrait encore ajouter une critique du principe de « compensation », qui y reste toujours valable, malgré son absurdité du point de vue tant *biocentrique* qu'*écocentrique*. Qu'est-ce à dire ? Qu'au moins depuis la parution de quelques ouvrages fondateurs tels qu'*Almanach d'un comté des sables* (Leopold, 1949) ou *La libération animale* (Singer, 1975) – pour ne mentionner que ces deux-là –, une existence animale (humaine ou non-humaine) pleinement reconnue en tant que telle associé nécessairement valeur intrinsèque et singularité absolue. Comment alors pourrait-elle être « compensable » au regard de ces deux critères, qui la définissent justement comme unique et importante à la fois – c'est-à-dire nécessairement irremplaçable ? Comme le relève à juste titre Aurélien Barrau, parler de compensabilité des pertes écologiques revient tout à fait à affirmer que la mort d'une personne n'a aucune importance tant qu'il peut être démontré qu'elle est « compensée » par la naissance d'une autre (Barrau, 2021a). Si cette comparaison nous reste choquante, c'est justement à la mesure de l'anthropocentrisme exceptionnaliste

qui nous habite et par lequel nous évaluons le bien-fondé du monde. A bien des égards, le principe de compensabilité témoigne à lui seul de l'immense distance séparant encore ces règlementations « environnementales » d'une écologie profonde insistant sur la valeur intrinsèque du vivant. C'est cette même raison qui explique les réserves et critiques adressées par les philosophies écologistes à l'idéologie occidentale du « service écosystémique » (Roche, 2016) – prolongation anthropocénique de l'utilisation instrumentale de la nature au service de fins humaines considérées comme supérieures (ce qui correspond à la définition exacte de « l'anthropocentrisme » donnée par la philosophe Corine Pelluchon (2016)). De fait, il reste difficile de croire que les récentes règlementations environnementales puissent ouvrir sur un quelconque paradigme désanthropocentré, ou même sur une réelle amélioration de la situation d'un point de vue architectural, urbanistique ou territorial. Produites par une idéologie exceptionnaliste, elles restent largement à son service.

La deuxième entrée thématique permettant de faire apparaître la responsabilité directe des milieux de l'édification dans la défaunation actuelle est celle des déchets. Son impact est croissant avec les années. On sait que le secteur du BTP est, de très loin, le plus gros producteur de déchets en France et en Europe : l'ADEME parle de 224 millions de tonnes de déchets de construction par an, dont 46 millions pour le seul secteur du bâtiment (sur un total de 326 millions de tonnes à l'échelle du pays, toutes provenances confondues) (ADEME, 2016). Le BTP est également le plus grand consommateur de matière première non renouvelable (en l'occurrence le sable). Cette situation actuelle, et déjà ancienne, a un impact évident sur la biosphère et l'état des milieux naturels, largement surexploitées. À l'évidence, la destructivité humaine est en accélération exponentielle – en témoigne probablement mieux que tout autre l'état de fait suivant : « si la consommation de ciment aux Etats-Unis s'est établie à 4,56 gigatonnes durant le 20e siècle tout entier, la Chine, elle, a engloutit plus de ciment encore (4,9 gigatonnes) dans des constructions nouvelles en tout juste trois années entre 2008 et 2010, avant de battre son propre record entre 2009 et 2011 pour arriver jusqu'à 5,5 gigatonnes (NBSC, 2013) » (Smil, 2014 : 132). Et encore faut-il ajouter que cette situation ne tient pas encore compte de la situation à venir. Car, outre le caractère difficilement réemployable du béton armé, comment feront aussi nos enfants avec l'ensemble des matériaux et pièces composites, non recyclables, difficilement démontables et largement polluantes dont nous fourrons tous nos bâtiments actuellement ? C'est à une forme de bombe à retardement que nous contribuons à chaque fois que nous vidons en tant qu'ouvriers des bombes de mousse polyuréthane, que nous recommandons en tant qu'entrepreneurs de poser des isolants plastiques expansés, ou que nous prescrivons en tant qu'architectes des tubes et cloisons sandwichs composites. Sans même parler du fait que leur désagrégation lente sur le moyen terme est mal connue en terme de pollution, de l'air, de l'eau, de sols (etc.), il est d'ores et déjà évident que ces matériaux ne faciliteront pas

la vie sur Terre à venir. Et si d'autres proposent à juste titre de considérer les milieux humains comme de potentiels gisements en vue d'une circularité totale des matériaux de construction (Ghyoot et al., 2020), comment cela pourrait-il se faire avec une somme de matériaux à ce point polluants, intriqués et de mauvaise qualité ? C'est en ce double terme d'activité présente et de latence pour l'avenir que doit être mesurée l'impact et la responsabilité du secteur du BTP sur l'état des écosystèmes et des populations animales ; à la fois comme un problème historique qui dure, et comme un problème potentiellement plus important encore à l'avenir – et encore parce que la question animale n'est pas que celle de l'animal potentiellement hébergé par la construction, mais plus largement celle de l'animal dont le milieu de vie est impacté par les processus d'édification humains.

Troisièmement enfin, c'est une évidence : les émission de gaz à effet de serre constituent une clé fondamentale s'il s'agit de lier les responsabilités architecturales et sixième extinction de masse des espèces engagée. En effet, contrairement aux idées reçues, une méta-étude a récemment confirmé que « les extinctions sont d'ores et déjà très largement liées au changement climatique», en démontrant notamment que 47% de celles ayant eu lieu au cours du siècle dernier peuvent être associées à cette cause (Wiens, 2016). Et bien sûr, les milieux scientifiques s'accordent sur l'idée que ce sujet deviendra à court terme sans la plus grande menace et le plus grand perturbateur à échelle planétaire – du moins pour les quelques animaux restants qui n'auront pas encore été éradiqués ou intégrés au système productif-extractiviste insulaire humain. Or, à l'heure actuelle, comme le remarque l'Etat lui-même, « Le secteur du bâtiment représente 44 % de l'énergie consommée en France, loin devant le secteur des transports (31,3%). Chaque année, le secteur du bâtiment émet plus de 123 millions de tonnes de $CO_2$, ce qui en fait l'un des domaines clé dans la lutte contre le réchauffement climatique et la transition énergétique » (Ministère de la Transition écologique, 2021). A nouveau, pas besoin d'en dire beaucoup plus pour voir le lien, et tant le sujet est largement commenté, tous les jours ou presque, dans l'actualité médiatique et scientifique internationale.

Voilà donc déjà, en trois points rapides, le secteur de la construction mis en face de ses responsabilités. Et on pourrait en toute logique penser qu'un tel constat suffise à faire apparaître la possibilité, voire la pertinence, voire l'importance d'une recherche en architecture sur l'animal. Si toutefois c'était si simple – s'il ne fallait que trois paragraphes pour convaincre son auditoire des liens énormes entre situation animale et architecture –, j'imagine que le sujet de l'animal et des responsabilités de l'architecte à son sujet aurait pénétré depuis bien longtemps les ENSA et que nous ne serions pas avec ces constats dans le cadre d'un travail de « troisième catégorie » : c'est un *fondamental évident* qu'on énoncerait. Si ce n'est pas le cas, c'est donc que des freins, des verrous sont à l'œuvre ; des blocages qui empêchent d'en rester aussi simplement à ces constats

pourtant logiques et factuels ; des mécanismes qu'il va donc falloir déconstruire, un par un. C'est ce que tenteront de faire, modestement, les chapitres qui vont suivre. En commençant, dans le chapitre à suivre, par cette idée reçue que l'animal ne serait pas en soi un sujet à traiter directement, puisqu'il vit dans un milieu, généralement végétal, terrestre ou aquatique, ce serait alors ces milieux fertiles, plantés ou baignés, qu'il s'agirait de préserver ou de restaurer. C'est du reste probablement le couplage de cette idée préconçue avec le désir populaire d'accéder à « la nature » (on se souviendra à ce sujet du « sentiment de nature » analysé comme un « produit de l'industrie » et de la civilisation métropolitaine chez Bernard Charbonneau dès 1969 (Charbonneau, 2002)) qui donne *de facto* toute leur légitimité et leur puissance aux politiques « végétalistes » que l'on connaît aujourd'hui.

# *Chapitre 3*
# *Des politiques végétalistes à l'animal agent terraformateur*

*« Que se passe-t-il lorsque l'exceptionnalisme humain et l'individualisme borné, vieilles rengaines de la philosophie occidentale et de l'économie politique, deviennent impensable au sein de nos meilleures sciences (naturelles ou sociales) ? Mais vraiment impensables, de sorte qu'on ne peut plus penser avec elles »*

*Donna Haraway*
*(2020 : 55)*

*« Théroarchitecture (n.f.) : littéralement, «architecture du sauvage». Si un domaine précurseur de la théroarchitecture s'est bien développé à la fin du XXe siècle, notamment sous l'impulsion du spécialiste des abeilles Karl von Frisch, et si de très nombreuses recherches vont, au cours du XXIe siècle, être entreprises pour étudier les constructions animales, le nom de "théroarchitecture" n'apparaîtra que tardivement. Il désignera non seulement l'étude des habitats mais également celle des infrastructures les plus diverses créés par les animaux (routes, souterrains, signalétiques, monuments, couloirs de migration, etc.) et s'intéressera plus particulièrement aux dimensions artistiques, symboliques et expressives de ces artefacts »*

*Vinciane Despret*
*(2021b : 11-12)*

*contreproductivité du végétalisme urbain**

A l'heure où « la quasi-totalité des indicateurs de la qualité de vie en ville inclue des critères de présence d'espaces de nature, espaces végétalisés conquis par une faune diversifiée », c'est tout à fait logique : « la promotion des modèles urbains fondés sur l'exemplarité environnementale témoigne du jeu d'influences métropolitaines à l'échelle internationale » (Rochard et al., 2018). Autrement dit : si les dires d'acteurs et d'élus sont largement tournés vers des questions environnementales, ce n'est pas tant dans une optique écologique que pour se positionner au sein des compétitions territoriales et internationales. Comme une équipe de chercheurs a pu le montrer, dans un contexte général où, depuis le début des années 1990, « les pouvoirs publics, de plus en plus concernés par la biodiversité, affichent leur ambition de passer à une gestion plus écologique de leur patrimoine naturel, tel que les espaces verts, les parcs urbains, les pieds d'arbres, etc. », une forme de « stratégie végétale » est largement présente dans les discours, employées comme l'un des multiples « leviers permettant d'affirmer la nouvelle identité de la métropole du Grand Paris » (id.). Non seulement l'écologie se retrouve alors « instrumentalisée à des fins immobilières » (Rouadjia, 2017), mais aussi réduite à une proposition végétale extrêmement limitée en matière de résultats, comme le montre à loisir le cas de la ville de Paris.

Si Paris est la capitale la plus densément peuplée d'Europe, c'est aussi une des villes où la surface plantée par habitant est la plus faible. Face à ce constat, les différentes municipalités parisiennes se sont engagées dans de multiples travaux d'ouverture de nouveaux parcs et jardins, d'augmentation de la part végétale urbaine ou encore du déploiement d'un « guide d'application des dispositions environnementales » portant sur les règlements et bonnes pratiques relatives à « la végétalisation et l'agriculture urbaine, la réhabilitation thermique de l'habitat existant, la performance thermique de la construction neuve et le zonage pluvial » (APUR, 2018). L'augmentation de la part végétale intramuros aura sans aucun doute un impact positif à la fois sur la santé et le bien-être (Bratman, 2012), sur l'esthétique et sur la biodiversité parisienne (quoiqu'elle n'ait pour l'heure pas suffit à arrêter le rapide déclin des oiseaux, papillons et chauve-souris franciliennes (Muratet, 2016)). Pour cela, il faudra toutefois développer ces surfaces végétalisées en limitant l'usage des pesticides - ce qui est loin d'être le cas, *Airparif* notant au contraire à quel point le nombre d'insecticides et d'herbicides augmente d'années en années en Ile-de-France (Airparif, 2020). Il conviendrait aussi de vérifier que cet « accroissement » de la couverture végétale n'est pas comptabilisé aux dépends des friches et autres *tiers-paysages* (Clément, 2004) capables d'accueillir des espèces animales et végétales que nul parc ne saurait inclure. Or, selon l'étude sur le mode d'occupation des sols de l'IAU IDF de 2012, la

**Ce sous-chapitre est paru dans une version légèrement différente en mandarin sur la plate-forme chinoise E-Art 2052 (article disponible en ligne à l'adresse https://vu.fr/hcaw). Il a aussi été utilisé dans une version légèrement modifiée pour constituer une partie de la préface rédigée pour un ouvrage photographique de Ludmilla Cerveny, à paraître en 2023 aux éditions Cariatyde / arc en rêve.*

surface considérée comme espaces vacants aurait diminuée de moitié entre 1982 et 2012 (cité par Muratet, 2019 : 55)... Il faudrait probablement cesser d'installer une végétation logement « horticole et exotique » dans une « vision à court terme » largement monoculturelle et particulièrement « fragile à tout accident sanitaire ou climatique » (Clergeau, 2021 : 433). De même encore, *quid* du bénéfice écologique de toutes ces plantations qu'on a isolées, qui ont été exclues de toute possibilité d'interaction écosystémique, et que les services municipaux se font un devoir d'entretenir à grand renfort d'arrosage ou dont les feuilles mortes sont soufflées et aspirées à longueur de journée via des appareils énergivores, bruyants et inutiles (Rollot, 2018b) ? Ensuite, il importe de vérifier que ces mesures de végétalisation ne reconduisent pas à la création de simples pelouses, régulièrement tondues et nettoyées de toutes forme de diversité biologique. Quant aux jardins partagés, ils sont régulièrement accusés de reconduire des formes d'entre-soi, d'être réservé à une élite, de n'avoir aucune réelle retombée pédagogique ou sociale sur leurs quartiers et/ou d'avoir un impact écologique quasiment nul à échelle métropolitaine (Demailly, 2014). Mais enfin et surtout : ces mesures de végétalisation seront-elles suffisantes à faire changer les mentalités, à accompagner une métamorphose plus profonde des comportements, des regards, vers une conscience écologique élargie ?

Pour la chercheure Sarah P. Church, la réponse est claire : « ajouter simplement de la nature à la ville ne fera pas de tous les urbains des "environnementalistes" » (Church, 2014). Tout porte donc à douter de l'avènement d'un « Paris écologique » moyennant simplement la création de quelques parcs, façades végétalisées, toitures agricoles et alignement d'arbres supplémentaires. Un enseignement valable pour toutes les métropoles, et par extension même, tous les établissements humains : l'écologie urbaine ne peut s'arrêter à une simple politique « végétaliste ». Les mondes architecturaux et urbains, eux aussi, doivent être saisis comme des opportunités de transformations – d'autant plus si on s'accorde sur leur potentiel à faire évoluer les comportements et les modes de vies. Une hypothèse éthique, si du moins on peut s'accorder avec Audrey Muratet écrivant :

« Dans les métropoles les plus denses, les citadins vivent dans un état extrême de pauvreté écologique. Leur accès limité à la nature réduit leurs chances d'interagir avec elle, donc leur savoir. Moins conscients de leur environnement naturel, ils sont atteints de cécité écologique. Ils se désintéressent de sa préservation. La connaissance théorique et virtuelle de la nature ne peut remplacer l'expérience sensible de son contact. La crise de la biodiversité est aussi une crise de l'expérience. La nature est déterminante en ville pour que nul n'en perde le contact et n'oublie le lien qui nous unit » (Muratet, Chiron, 2019 : 12).

Ou, pour insister encore, cette fois avec Lewis Mumford, qu'« à défaut [d'] environnement stimulant, conduites et discours rationnels ne peuvent que demeurer stériles. Ce manque d'éducation des sens, ni l'éloquence ni l'expérimentation scientifique ne sont capables de le compenser. […] Cet enseignement global de la cité, aucune école ne saurait y suppléer » (Mumford, 2011 : 434). D'où la grande pertinence des initiatives comme celle des *Sentiers Métropolitains*, qui actualisent, en France, une pratique déjà portée en Californie par Peter Berg, ce « guerrier écologiste » (Kase, 2015), décrivant, commentant, enseignant sa biorégion d'adoption par le biais de randonnées urbaines. Dans un article synthétisant cette démarche et proposant les premières lignes d'une « école biorégionaliste », il affirmait ainsi :

« Nous avons désespérément besoin d'accroître les savoirs capables de rendre les individus et les communautés aptes à prendre des décisions écologiquement solides. C'est cela qui devrait devenir la fonction première des médias d'informations contemporains et de l'éducation à tous niveaux. Aujourd'hui, même au sein des meilleures institutions pédagogiques, il existe un manque crucial d'accessibilité à une information écologique efficace. Ces informations sont aussi difficiles à atteindre que l'Antarctique lui-même, alors qu'elles devraient être aussi proches de nous que le sont la radio, la télévision ou une conversation de voisinage. Nous devons apprendre ces informations à tous les niveaux de l'éducation. Si même les cours de sciences naturelles et la botanique ne sont pas censés apprendre ces choses, alors, où pouvons-nous les apprendre ? » (Berg, 2020).

Témoigner ici avec Muratet, Mumford et Berg de l'enjeu d'une meilleure conscience écologique populaire est une façon de dire à quel point l'écologie ne peut être menée *contre* les peuples. Tout au contraire, c'est l'avenir de toutes et tous qu'il s'agit de co-construire ; la résistance à la culture urbaine hors-sol étant alors à penser comme une donnée éthique, politique et esthétique à la fois. Et qui mieux que l'architecture et l'animal pourraient bien nous aider à nous reterrestrialiser vraiment ?

## *l'animal configurateur de paysages*

Pour faire avancer ces questions d'écologie sociale, il convient tout d'abord de s'entendre sur la possibilité de collaboration avec l'animal en matière d'architecture, d'urbanisme et de paysage. En effet, voilà bien longtemps qu'en réalisant des parcs publics, nous construisons le paysage à la place des animaux ; voilà bien longtemps que nous faisons de l'architecture du paysage *pour* et *à la place* des animaux (*pour leur* et *pour notre* bénéfice à la fois). Mais pour pouvoir concevoir et bâtir à destination d'animaux non-humains dans une logique « désanthropocentrée », et faire fleurir ensemble une *zoöpolis* qui soit autre chose qu'une nouvelle forme de politique urbaine de « gestion de la nature »,

il nous faudrait tout d'abord réaliser à quel point nous n'avons pas à *construire pour* des animaux qui nous seraient fondamentalement différents ou inférieurs, mais *avec* des cohabitants terrestres eux aussi architectes et paysagistes. En effet, le premier problème de cette pratique de restauration et de construction *ex-nihilo* de milieux envisagés comme « prêts-à-habiter » pour le non-humain, c'est que cette méthode annihile une des composantes structurelles du vivant terrestre : son agentivité. Ces pratiques efficaces nous permettent surtout de continuer à ne pas considérer l'animal comme ce qu'il est vraiment, à savoir tout sauf un simple habitant passif, de passage dans des milieux que nous avons configurés, préservés ou restaurés pour lui. Tout au contraire, toutes les études scientifiques sur « l'animal » – sous toutes ses formes terrestres – montrent qu'il est un configurateur majeur de paysage, un constructeur actif de territoires et de morphologies géographiques à toutes les échelles. De par les interactions symbiotiques ou destructrices qu'il provoque avec des environnements à la fois proches et lointains, animaux humain et animaux non-humain modèlent des milieux de vie qu'ils habitent en un sens fort, actif et transformant – et non uniquement, comme le suggère l'ouvrage de Jean-Marc Besse, « à leur image » (Besse, 2013). Il est important d'insister sur le fait, désormais bien établi, que cette construction du paysage et des milieux évoquée n'est pas qu'une question philosophique, mais que c'est aussi et surtout une question géographique très matérielle et concrète. Tout individu terrestre est, de par son existence spatiale et corporelle, culturelle et sociale, active et fondamentalement imprévisible, micro-terraformateur. Deux expérimentations scientifiques menées sur la durée aux Pays-Bas et en Russie, ont notamment pu illustrer et démontrer ces affirmations au cours des décennies passées.

D'une part tout d'abord, mentionnons donc les expérimentations menées pendant plusieurs décennies sur le site holladais d'Oostvaardersplassen (OVP) en relation avec les travaux de chercheurs tels que l'écologiste Frans Vera. Ce cas démontre à loisir l'action majeure des grands ongulés sur les paysages qu'ils habitent et configurent activement. Par l'étude des modifications opérées par les grands herbivores sur le territoire qu'ils habitent, pratiquent et configurent à la fois, Vera et ses collègues ont permis de renverser plusieurs hypothèses communément admises jusque là par la communauté scientifique en matière de paléoécologie et d'écologie des milieux (Lorimer, Driessen, 2014). De sorte qu'OVP ait pu devenir, un temps « a legitimating exemplar for the ambitious continental rewilding strategy named Rewilding Europe » (id : 51), avant que l'expérimentation grandeur nature d'OVP ne tourne à la catastrophe avec la mort, à l'hiver 2018, de nombreux animaux de la réserve, engendrant de nombreuses critiques indignées de la part des mondes scientifiques autant que du grand public (Faure, Drenthen, 2020).

*De Oostvaardersplassen (Ruben Smit, Wandel.nl)*

*Sergey Zimov dans son Pleiocene Park (Maxim Shemetov/Reuters, Nature.com)*

C'est sur la base d'une hypothèse intellectuelle similaire que le scientifique russe Sergueï Zimov dirige d'autre part, depuis plus de 40 ans, les programmes de travail et les équipes de la *North-East Science Station* – un laboratoire de recherche artique membre de la *Russian Academy of Science* –, dans l'optique de construire autant des études sur les devenirs écologiques des géographies arctiques que des moyens de résistance à leur destruction et à la fonte exponentielle du permafrost. Le *Pleistocene Park* qu'ils ont construit pour mettre à l'œuvre leurs hypothèses est une large réserve naturelle fondée en 1977 en Sibérie et qui s'est progressivement agrandie jusqu'à s'étendre aujourd'hui sur plus de 14 000 hectares. Largement couverte par le permafrost, cette réserve est utilisée comme lieu de réintroduction par la *North-East Science Station* de grands herbivores paléolithiques (bisons d'Europe, bœufs musqués, chevaux yakoutes, rennes, moutons, yacks et vaches kalmouks). C'est dans ce contexte de recherche que Zimov et ses équipes ont (notamment) pu démontrer l'impact écologique exceptionnel de la faune arctique sur les milieux, voire même sur l'atmosphère planétaire globale. Les résultats de leurs études sont sans appels : une fois réintroduite en nombre suffisant, la mégafaune des herbivores a un impact tel sur les paysages qu'elle configure qu'elle est capable d'en diminuer le risque d'incendies, de ralentir largement le dégel du pergélisol, et de revégétaliser largement et autrement à la fois ces territoires ; à tel point que les scientifiques du laboratoire considèrent aujourd'hui que la réintroduction massive de cette mégafaune via des processus de réensauvagement portés à l'international pourrait être un outil efficace de lutte contre le réchauffement et le dérèglement climatique (Zimov, 2005, 2012 ; Kintisch, 2015 ; Beer, 2020 ; Macias-Fauria, 2020). S'il fallait encore une preuve que l'animal, loin d'être passif et simplement configuré de l'extérieur par ses environnement, est au contraire un acteur géographique majeur, paysagiste et écologue à la fois !

C'est en ce sens qu'on pourrait formuler quelques objections architecturale à l'affirmation philosophique de Corine Pelluchon voulant que « seuls les humains ont le pouvoir de construire une Zoopolis » (Pelluchon, 2016 : 46). Si ce propos tient d'un point de vue juridique (en ce qu'à l'évidence, en effet « les animaux n'ont évidemment pas de tribunaux ni de codes juridiques pour faire valoir leurs droits et nous accuser » (id.)), il ne devrait pas être entendu dans son sens spatial et constructif sans de multiples précautions. La question qui s'impose en matière de transformation des établissements « plus qu'humains » n'est pas celle du faire « pour » ou du faire « sans », mais celle du *faire avec*, dans une logique de co-évolution interspécifique. Sommes-nous capable de dessiner aujourd'hui des aménagements bâtis en pleine conscience de leur caractère co-habité ; sommes-nous capable de concevoir en laissant de la place pour que prenne place l'action transformatrice, autonome et libre, d'animaux et de végétaux – qu'ils soient là de longue date, qu'ils viennent arriver ou qu'ils soient à venir ? Voire, serions-nous capable de laisser les animaux faire *à notre place*, pour nous (pour une fois, juste une fois) ? Comment l'architecte pourrait-

il (enfin) inclure l'animal dans le giron de ses préoccupations, voire de ses responsabilités ? Ou, pour le dire avec Vinciane Despret : « l'architecte Luca Merlini affirmait que l'architecture dessine la forme des rapports humains. Il nous faut, je crois, décharger cette affirmation de son anthropocentrisme » (Despret, 2019). Outre les développements présents dans ce chapitre, nous aurons l'occasion de revenir sur ces questionnements dans le chapitre 7.

### *continuistes et exceptionnalistes à la fois*

Fourmilières et termitières, ruches, barrages ou tunnels aquatiques, cocon et coquillages, nids – suspendus, accrochés ou flottants –, toiles d'araignées et autres pliages (tel que ceux des cigarières, petits coléoptères plieurs de feuilles) : la mosaïque des architectures animales est bien connue du grand public. A l'évidence toutes plus fascinantes les unes que les autres, ces réalisations pourtant ne semblent pas réussir à contrecarrer l'idéologie naturaliste d'une société persistant à envisager une différence d'esprit à une humanité pourtant bien incluse par Darwin dans l'arbre phylogénétique des espèces terrestres, au sein du règne animal, dans la classe des mammifères, dans l'ordre des primates, la famille des hominidés et le genre homo (à savoir donc dans une continuité de corporéité). « Ressemblance des physicalités » mais « différence des intériorités », synthétise Philippe Descola (Descola, 2005 : 403). Pour le philosophe Patrice Rouget, cette hypothèse « exceptionnaliste » est aussi ancienne que son antithèse, la vision « continuiste » – « deux conceptions de l'homme […] absolument antinomiques et qu'il est impossible de concilier » (Rouget, 2019 : 49) :

« Dans le premier cas, la nature nous est un biotope absolument nécessaire, dont nous ne nous sommes aucunement détachés et qu'il nous faut à tout prix préserver pour garantir notre propre survie. Dans l'autre cas, elle ne serait qu'une sorte de prison originaire, dont il nous faut absolument nous extraire pour échapper à ses lois trop contraignantes, qui entravent notre liberté et nous empêchent de réaliser notre véritable humanité. Dans le premier cas, nous sommes des tenants de la théorie darwienne de l'évolution, et nous sommes des animaux. Dans le second, nous en croyons plutôt Kant, Fichter et Rousseau, qui nous expliquent que l'homme n'est rien de défini à l'origine, et que son destin consiste précisément dans le devoir qui lui échoit de se définir lui-même. En quoi il s'oppose à l'animal, qui n'a pas le choix d'être meilleur qu'il n'est. Il faut choisir et pourtant il semble que nous soyons incapables de nous résoudre à le faire. Ainsi, et de manière très curieuse, nous sommes et demeurons à la fois continuistes et exceptionnalistes. Nous ne mettons pas en doute les conclusions de la science, et nous nous révélons cependant incapables de les mettre en pratique. Nous savons, sans l'ombre d'un doute possible, que nous sommes des animaux, et pourtant nous refusons obstinément de l'admettre. En somme, nous voulons rester persuadés de l'existence de la différence anthropologique. » (Rouget, 2019 : 50)

Ces conclusions résonnent aujourd'hui tout particulièrement avec la traduction récente d'un des ouvrages majeurs de la philosophe australienne Val Plumwood, *Dans l'oeil du crocodile, l'humanité comme proie* (Plumwood, 2021). Présentée comme « une des grandes philosophes […] de la fin du 20e siècle et du début du 21e siècle », Plumwood fut célèbre dès les années 1970 pour avoir contribué à formuler « une critique radicale des conceptions occidentales traditionnelles de la nature », tout à fait simultanément et parallèlement à ce que pu publier le norvégien Arne Naess au même moment (Mathews, 2020 : 15). Ce n'est pourtant que plus d'une dizaine d'année plus tard – en 1985, lorsqu'elle manqua de se faire avaler par un crocodile alors qu'elle se promenait en kayak dans un parc national australien –, qu'elle réalisa brutalement que tout ce qu'elle avait pu dire et défendre en tant que philosophe était resté à l'état de discours, d'une pure rhétorique dont elle-même n'avait pas pleinement pris la conscience. Consacré à cette expérience philosophique marquante, *Dans l'oeil du crocodile* retrace le choc intellectuel que représenta cette expérience de voir subitement son corps devenir viande – l'expérience vécue de la disparition, aussi soudaine que totale, de la différence anthropologique dont parle Patrice Rouget. « Jusqu'à ce moment-là, écrit Plumwood, je savais que j'étais de la nourriture, tout comme je savais que j'étais un animal voué à la mort : de façon lointaine et abstraite. A l'heure de la vérité, la connaissance abstraite devient concrète. […] Vous réalisez alors, incrédule, qu'une créature puissante peut ignorer votre statut privilégié et essayer de vous manger » (Plumwood, 2021 : 30). Parce que dans nos expériences de vies modernes nous ne sommes plus exposés au fait d'être considéré comme de la nourriture, à savoir parce qu'à l'égard de la prédation « nous sommes des vainqueurs mais jamais des victimes », « nous sommes persuadés que notre véritable identité est spirituelle, non corporelle » (id, 35). Cet état de fait explique-t-il le refus, ou plutôt la facilité avec laquelle nous pouvons continuer à être « à la fois continuistes et exceptionnalistes » ?

Certes, comme le rappelle bien Paul Feyerabend, « ce ne sont pas les intellectuels qui font une culture » (Feyerabend, 1996 : 313). De sorte que ce n'est donc pas parce que les sciences du vivant ont bien démontré la validité du paradigme continuiste que les cultures populaires ne continuent pas à croire, malgré tout, au paradigme exceptionnaliste – et ce, bien que les deux soient incompatibles et contradictoires. Ce n'est pas non plus parce que l'anthropologie d'Eduardo Viveiros de Castro (2009), de Philippe Descola (2005) et de bien d'autres encore démontre avec force l'extrême diversité et la relativité totale des relations « nature/culture » que l'occident ne continue pas, malgré tout, à croire en la supériorité absolue de son paradigme naturaliste. Et ce n'est pas non plus parce que les philosophies éthiques et les théories animalistes ont bien expliqué et déconstruit, depuis tant de décennies et avec tant d'arguments, tant l'anthropocentrisme et que le *spécisme* (Singer, 1975) occidental, que ce même occident ne continue pas, comme si de rien n'était ou presque,

ses pratiques instrumentales, extractivistes et productivistes, extrêmement violentes et dominatrices à l'égard de la vie non-humaine. C'est clair : « aucune découverte scientifique n'est à même de déclencher un changement de société » (Pelluchon, 2016 : 24). Dans ce contexte général, il reste difficile de croire qu'une quelconque théorie animaliste de l'architecture soit à même de renverser les modes de pensée et de faire les établissements humains. D'autant plus que, côté philosophie, des résistances de haut vol persistent aussi à refuser de voir le lien entre avancées zoologiques et développements de paradigmes zoocentristes, insistant toujours sur des formes métaphysiques de distinctions humaines et de séparatismes nature-culturels (notamment Bimbenet, 2017). Les milieux de l'architecture ne sont pas en reste à cet égard, ayant eux aussi leurs hérauts capables tant de mettre en doute tant l'intérêt d'en finir avec la modernité que de se détacher de rien de moins que de « l'hypothèse d'une continuité complète entre le non-humain et l'humain » (« Pourquoi je reste moderne – éloge de la séparation », Picon, 2022).

## *l'animal architecte*

*« La question n'est plus de savoir si l'animal est moins ou plus intelligent que l'homme quand il construit, s'il le fait par instinct, habitude et lui aussi par perfectionnements, mais de constater qu'il fait mieux et qu'il y a leçon à en tirer »*

*Dominique Rouillard*
*(2011 : 107)*

Ce contexte général explique en partie pourquoi les spécialistes de la question ont beau intituler leurs livres « architectes du monde animal » et préciser en plusieurs endroits qu'on trouve chez les animaux « de véritables architectes » (Albouy, Darrouzet, 2020 : 3), la plupart des interlocuteurs avec qui j'ai pu m'entretenir sur le sujet ces dernières années persistent à n'entendre là ni plus ni moins qu'une métaphore. Laurent Tillon est pourtant clair : « les pics sont de vrais maçons et architectes » et « d'autres espèces se veulent urbanistes », comme les fourmis, chez qui « l'urbanisme ne se limite pas au nid » mais va jusqu'à tout un aménagement territorial (Tillon, 2022 : 74, 78, 64). Et Albouy et Darrouzet d'insister encore : le castor, cet « architecte paysagiste », est considéré par « les scientifiques » comme un « ingénieur de l'écosystème », « capable de prouesses techniques étonnantes », qui peut « agir comme un véritable architecte, modifiant à sa convenance le paysage dans lequel il évolue ». Mais voilà, nous continuons à n'y voir que l'image d'Épinal : « dans les dessins animés américains, le castor apparaît souvent vêtu d'une salopette, un mètre de maçon dans la poche, pour souligner son image d'artisan et de travailleur acharné » (Idem : 109).

D'une part, comme a pu me le faire remarquer une collègue récemment lors d'un débat sur l'animal au LHAC de Nancy (mai 2022), il faut voir à quel point « l'animal » est assez systématiquement renvoyé à l'imaginaire de l'enfance : s'intéresser à l'animal en tant que corps, qu'individu, qu'habitant terrestre serait puéril ou naïf – conséquence probable d'une culture télévisuelle s'obstinant à présenter aux enfants (uniquement) des histoires, contes, fables et fictions mises en scènes au moyen de personnages animaux anthropomorphisés. Ce que la spécialiste de zoopoétique Anne Simon note aussi en ces termes : « la critique littéraire a longtemps assimilé la littérature « animalière » à une paralittérature « dégradée » : contes pour enfants (ou qu'on leur croit destinés), littérature d'évasion réputée désengagée du social, genres folkloriques… » (Simon, 2021 : 29). D'autre part, on ne pourra nier une réelle persistance de l'imaginaire mécaniciste proposé par la philosophie de la Renaissance, qui ne souhaitait voir en l'animal qu'une machine, un rouage, un mécanisme écervelé, répondant au mieux à des stimulus extérieurs par des automatismes prévisibles, uniformes et génétiquement transmis, sans aucune forme d'individualité, d'existence, de culture ou de décisionalité propre (voir notamment la synthèse présente dans Lestel, 2007). Or, pour poursuivre avec Canguilhem :

« La théorie des animaux-machines est inséparable du « Je pense donc je suis » […]. La mécanisation de la vie, du point de vue théorique, et l'utilisation technique de l'animal sont inséparables. L'homme ne peut se rendre maître et possesseur de la nature que s'il nie toute finalité naturelle et s'il peut tenir toute la nature, y compris la nature animée, hors lui-même, pour un moyen » (Canguilhem, 2003 : 142).

Qui a pu toucher du doigt la longue histoire de la littérature animaliste constatera là l'immense décalage qui s'étire, un peu plus chaque année, avec des spécialistes du sujet revenus de longue date sur ces erreurs – quelle que soit leur discipline, de l'éthologie à la biologie, de la philosophie à l'anthropologie ou la neuropsychologie. On sait bien aujourd'hui, que les animaux sont des individus à part entière et non seulement les représentants de leur espèces, qu'ils développent des cultures animales localisées et différenciées du même ordre que les cultures humaines ou encore qu'une somme incalculables d'éléments absolument non-automatiques échappent encore à notre compréhension rationnelle occidentale. Comme nous le rappelle le biologiste et écologie Josef Reichholf sur la base des travaux historiques de Darwin, Zahavi et surtout Portmann, « les formes et les formations » animales « ne sont ni le fruit du hasard ni la résultante d'une adaptation à l'environnement » : « ils possèdent toujours une intériorité qui fait face à l'extérieur » et « ne sont en aucun cas uniquement soumis à l'injonction d'adaptation constante », tant et si bien qu'il est possible de parler de « degré d'émancipation par rapport à l'environnement » de chaque espèce et de chaque individu (Reichholf, 2016 : 58, 59, 60). En témoigne probablement mieux que tout autre l'activité du bien-nommé

oiseau jardinier (*Ptilonorhynchidae*), un petit oiseau endémique d'Australie et de Nouvelle-Guinée. Durant la saison des amours, ces oiseaux aménageurs construisent de véritables petites scènes de théâtre pour leurs parades nuptiales au moyen de branches regroupées en parois verticales de quelques dizaines de centimètres et jusqu'à un mètre de haut. Toujours précisément orientée nord-sud, cette structure sculpturale est entourée par une mise en scène paysagère à la composition raffinée, formée par des éléments choisis issus de l'environnement à la colorimétrie unichromique notable. Une scénographie que l'animal ne se contente pas de construire selon ses envies, mais qu'il fait évoluer et entretient magistralement au fil des jours. « Non seulement ils agencent des éléments colorés prélevés dans leur environnement, mais, percevant la dégradation de leur œuvre, ils la restaurent périodiquement pour qu'elle garde toute sa fraîcheur. Ils savent même utiliser les pigments des baies, qu'ils écrasent pour colorer de leur jus brindilles ou branchettes » (Albouy, Darrouzet, 2020 : 91).

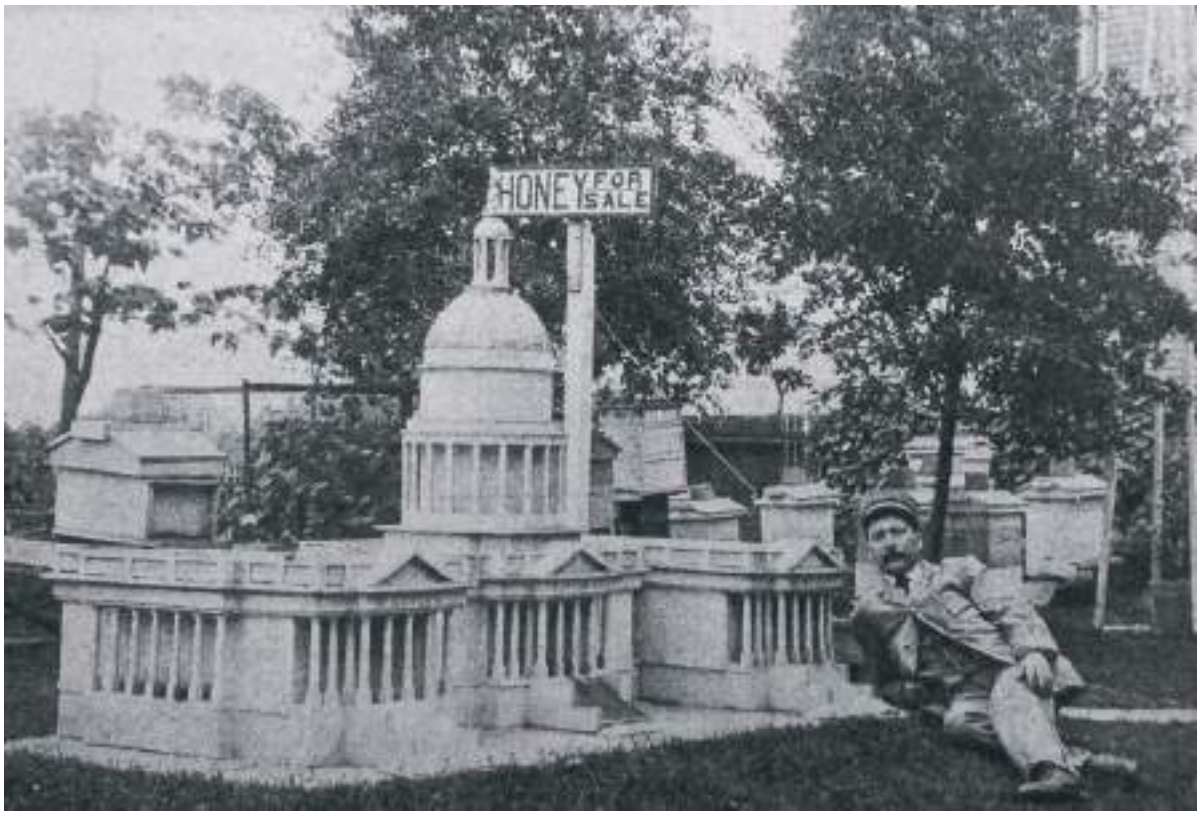
En tout cela, on le voit donc, « L'homme ne se distingue donc en rien du reste de la création animale », notent donc à juste titre les auteurs d'une étude sur l'architecture préhistorique (Ghesquière, Marciny, 2021 : 7). En effet. Prendre conscience d'une part de ces éléments éthologiques, et en finir d'autre part avec les idéologies naturalistes et exceptionnalistes, c'est aboutir logiquement à la conclusion qu'aucune métaphore ne se tient dans l'affirmation « les animaux sont de véritables architectes » – au sens au moins où sont encore architectes les « collectifs » bâtissants eux-mêmes leurs réalisations (Ateliergeorges, Rollot, 2018). C'est une évidence : « tout vivant manipule et transforme son environnement, condition *sine qua non* de sa survie » (Coccia, 2021a : 87). Un fait applicable, pour Mathieu Dupperex, aux écosystèmes territoriaux eux-mêmes, « qui sont des compositions, des assemblages d'entités vivantes en mouvement : la Terre nous surprend, provoque des changements inattendus, des déplacements migratoires de nos frontières habitables, la Terre réagit. C'est ce que le design urbain et l'ingénierie territoriale ou paysagère paraissent bien loin de comprendre à la juste échelle » (Duperrex, 2019 : 19). Or, insiste aussi Fahim Amir, ce n'est pas uniquement que nous ne sommes pas les seuls être vivants à transformer la biosphère, mais aussi que les autres êtres vivants eux aussi se transforment eux-mêmes au cours de ce processus (Amir, 2022 : 13).

*Page suivante de gauche : "Aire de parade d'un jardinier satiné, manifestement fasciné par les objets bleus, qui a choisi certains éléments parmi les rebuts humains..." Albouy & Darrouzet, Architectes du monde animal (2020 : 90). Page suivante de droite : "cette marmotte transporte une touffe d'herbe pour aménager son terrier" (id : 48).*

Bref, nombreux sont les arguments qui portent à mettre très largement en doute la fable, plaisante mais tout à fait erronée, de Marx comparant l'architecte et l'abeille pour souligner la supériorité du premier sur la seconde (« ...ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur... » Marx, 1963 : 276). Ainsi d'Amir, qui note très justement :

« En se représentant la conscience comme un cerveau d'architecte, Marx dépasse la pratique réelle des architectes et retombe en deçà de son propre savoir matérialiste. Les oeuvres d'architecture ne se forment pas dans leur tête avant de devenir réalité. L'activité des architectes fait partie d'un plus vaste paysage de multiples formes d'action, auquel des crayons à papier fonctionnels et le courant électrique appartiennent autant que des plans de constructions irréalisables, des travailleurs innombrables et les surprises de toutes sortes qui peuples les chantiers – moustiques et malaria en tête. L'ingénieur/architecte rationnel qui surpasse l'abeille sans cervelle du récit de Marx n'est pas un exemple forfuit : l'aménagement des voies navigables et l'édification de grands projets architecturaux représentent à l'époque moderne les triomphes paradigmatiques de la maîtrise et de la possession de la nature » (Amir, 2022 : 12-13).

Si d'une part nous sommes avant tout des animaux sans distinction fondamentale de statut, et si d'autre part les animaux (non-humains) sont aussi paysagistes et architectes que nous : *quid* alors des définitions, cultures et théories de « l'architecture » – discipline désormais non plus réservée à l'animal humain (et encore moins à l'individu occidental, faut-il le préciser) mais pratiquée par toute vie terrestre à sa manière ? La pilule sera difficile à avaler pour le théoricien de l'architecture, tant cette vision de « l'architecture » met si puissamment à plat ce que nous avions pour habitude d'entendre sous ce terme qu'il est difficile de savoir encore ce que peut signifier l'expression « théorie de l'architecture ». Pris de vertiges, il faudrait, en quelque sorte, repartir de zéro. Refonder rien de moins que toute la discipline elle-même : ses acteurs et visées, ses définitions et champs d'action, ses pluralités de méthodes et de résultats, ses cultures et objectifs généraux, dans une logique cette fois non plus anthropocentrée, naturaliste et exceptionnaliste, mais dans selon une vision « interspécifique », « plus qu'humaine », décentrée et continuiste de la vie sur Terre et des moyens de l'accompagner en tant qu'espèce animale configuratrice de territoire parmi d'autres. D'où, sans doute, le caractère très « introductif » de la présente recherche, face à une tâche tant et si démesurée qu'elle en deviendrait presque absurde. L'enjeu est pourtant là.




*"Une partie du rucher appartenant à W. H. Horstmann de Chicago (États-Unis), montrant sa ruche "Capitol" contenant trois colonies complètes et un nucléé. Source : Gleanings in Bee Culture, 15 octobre 1907, vol. XXV, n°20." Apian, " Une non-histoire visuelle de la ruche", Mille Cosmos, n°1 (2022 : 113).*

# *Chapitre 4*
# *Zoöpolis et zoopolis. Réflexions sur l'inhumanité des établissements humains*

*« Des espèces opportunistes, dotées de bonnes capacités d'adaptation comme les ratons laveurs, les colverts, les rats ou les écureuils, prospèrent dans des espaces fortement anthropisés, et ils s'obstinent à vivre en ville même lorsque les êtres humains adoptent des méthodes violentes pour les en dissuader. Les humains ne sont pas hermétiquement fermés à leur environnement, ils en font partie. Un paysage anthropisé est un écosystème au même titre qu'un paysage sauvage. La nature a horreur du vide, et à mesure que nos activités modifient l'environnement, il est inévitable que d'autres espèces s'adaptent pour combler les niches écologiques disponibles. [...] Il est donc impossible d'échapper à la complexité éthique des relations entre les humains et les animaux en mettant un terme à la domestication. Les animaux sont des éléments irréductibles de notre vie quotidienne, que nous les "invitions" (ou que nous les forcions) ou non à faire partie de "notre monde". Il n'y a pas de monde humain sans animaux. Nous devons donc essayer de définir comment les relations entre les humains et les animaux pourraient être équitables »*

*Sue Donaldson & Will Kymlicka*
*(2016 : 125-126)*

Plus personne aujourd'hui ne considère sérieusement que l'animal serait une « machine », une « horloge » mécanique ou un pur résultat d'environnement qui l'aurait configuré tel qu'il est par les voies de l'adaptation uniquement. Les débats, c'est bien connu, restent pourtant aussi nombreux qu'*a priori* insolubles. Elle est par exemple immémorielle, la dissension intellectuelle entre végétariens et « carnistes » : il y a plus de deux mille ans déjà, Aristote et Platon réfléchissaient sur la continuité et la discontinuité entre l'animalité et l'humanité ; Cicéron et Épicure voulait mettre en lumière l'évidence de humain comme centre et destination du monde ; Porphyre, Pythagore et Plutarque portaient le débat sur la perversité et la « prétendue nécessité » de la consommation de viande ou les bénéfices du végétarisme (Plutarque, 2002 ; Larue, 2015 ; Tilloi-D'Ambrosi, 2017 ; Porphyre, 2017 ; Burgat, 2017). Ces débats se poursuivent aujourd'hui avec les philosophes contemporains, dont notamment sur la scène nationale Florence Burgat, Corine Pelluchon, Dominique Lestel ou Jocelyne Porcher (Burgat, 2017 ; Pelluchon, 2015 ; Lestel, 2011 ; Neron de Surgy, Porcher, 2017). Et tout porte à croire qu'ils pourraient bien se poursuivre pendant encore quelques milliers d'années...

S'il est certes moins ancien, il n'est pas moins violent, le débat qui oppose tenants du caractère prétenduement instrumental, dominateur et violent des pratiques de domestication et d'élevage (Pelluchon, 2016 ; Regan, 2013; Singer, 1975) et défense, par d'autres, du caractère prétenduement sain, empatique voire humaniste des pratiques « d'élevage » face à un paradigme industriel qui les auraient dévoyées (Porcher, 2003, 2011). Ailleurs encore, tandis que des intellectuels cherchent à montrer en quoi les causes animales auraient historiquement été liées à des luttes sociales (Bondon, Boisjean, 2021), la confrérie paysanne, elle, souhaite plus défendre l'idée que le lien se tienne entre « causes animales » et « causes paysannes » (Confédération Paysanne, 2020). De même, on connaît bien les débats autour de la réapparition du loup ou de l'ours au sein des paysages de l'Hexagone et les conflits qu'ils engendre entre les pratiques d'élevages, les règlementations écologiques et les ré-interprétations populaires ou philosophiques (Morizot, 2016). A chaque fois, le même type de tension entre des protagonistes s'affirmant tous « préoccupés », « sensibles » voire « militants » en faveur de l'animal – mais dans des directions opposées ; à la manière exactement dont chasseurs et animalistes revendiquent explicitement « se mettre à la place » de l'animal. Ou, sous les mot de l'anthropologue Charles Stépanoff :

« Quand les militants disent qu'ils se mettent à la place de l'animal pourchassé, ils soulignent qu'ils perçoivent ses souffrances et ses angoisses et font référence à ses états intérieurs […]. Les chasseurs qui « se mettent à la place du cerf » pour le traquer font référence à tout autre chose : ils s'intéressent à ses interactions avec ses congénères et ses prédateurs, à sa mémoire des lieux et à ses représentations mentales concernant ses poursuivants. Il ne s'agit pas pour

eux d'explorer l'intériorité de l'animal, mais plutôt de voir le monde extérieur à travers ses yeux. » (Stépanoff, 2021: 366).

Ou comment défendre des positions politiques et sociales radicalement divergentes sur la base de la même formulation…

### *immémorielle coévolution*

Si les divergences de points de vue porte sur les actes éthiques ou juridiques qu'il faudrait adopter pour nos sociétés anthropocéniques et leurs enjeux renouvelés, pendant ce temps, se poursuivent les avancées en biologie, en éthologie, en anthropologie, en écologie savante. Et, avec elles, progressent les connaissances sur l'animal autant que sur les façons dont toutes les sociétés humaines se sont établies sur la base de relations avec ces animaux ; ont été, en définitive, des *sociétés plurispécifiques*. Un consensus semble ainsi se former aujourd'hui, parmi les spécialistes de ces questions, sur la remise en question du concept de « domestication » au profit d'idées tels que la cohabitation, la co-évolution, la co-constitution ou la co-domestication. Or, insiste à ce sujet Donna Haraway, « il ne faudrait toutefois pas confondre cohabitation avec frivolité ou sensiblerie » (Haraway, 2011 : 38). En effet, « certains commentateurs vont jusqu'à penser qu'une caractéristique humaine aussi fondamentale que la faculté de langage hypertrophiée doit son origine au fait que les chiens aient pris en charge les tâches d'alter par l'odorat et l'ouïe, libérant ainsi le visage, la gorge et le cerveau humain pour la parole » (id). Bien plus qu'une simple « domestication » des canidés par l'humanité – ce qui sous-entend généralement que les canidés ont évolués mais pas les humains, agents considérés acteurs mais non récepteurs du processus en tant que « domesticants » –, c'est bien à une co-évolution des espèces qu'Haraway fait ici référence. Ce qui, une fois de plus, a des conséquences incommensurables sur nos habitude de pensée des établissements humains, leurs conceptions, leurs origines et leurs impacts, s'il paraît raisonnable de s'accorder avec la philosophe sur ce fait que « ce serait une erreur que d'attribuer à la biologie les mutations corporelles et psychiques des chiens, et à la culture – et de ce fait, comme ne relevant pas de la coévolution – les transformations corporelles des humains ainsi que celles de leurs modes de vie, par exemple l'apparition de sociétés pastorales ou agraires » (id.). La spécialiste du sujet Vinciane Despret va aussi en ce sens en affirmant avec l'historien américain Stephen Budianski que « les chiens ont rendu les hommes intelligents », voire que « ce sont eux qui nous auraient domestiqués » (Despret, 2019 : 28) :

« L'équipe de Shelly Simonds, anthropologue australienne, envisage qu'à l'origine de la domestication hommes et loups ont fait équipe pour chasser, parce qu'ils étaient complémentaires. C'est ce qui expliquerait leur réussite

évolutive. Cette complémentarité s'est progressivement inscrite dans la morphologie des associés dont les cerveaux se sont modifiés. Chez les ancêtres humains, les aires qui se sont atrophiées sont celles qui prennent en charge les émotions, les perceptions sensorielles et les odeurs. Dans l'équipe ainsi formée avec les loups devenant chiens, les hommes auraient progressivement pris la responsabilité des problèmes d'anticipation et d'organisation, les chiens celle de l'attention aux données sensorielles » (id, 29).

Ce sont ces théories – aujourd'hui omniprésentes, même dans la littérature « grand public » sur ces sujets – qu'il faut garder à l'esprit pour envisager à nouveau frais l'importance de l'animal dans l'architecture et l'urbanisme. Car, dans ce contexte, ce que raconte la longue histoire de l'humanité dans toute la diversité de ses formes terrestres, c'est avant tout la co-présence et la co-habitation avec l'animal non-humain au sein d'établissements interspécifiques dont la forme et les fonctionnements sont indissociables de ces enchevêtrements interspécifiques. Être humain aurait avant tout signifié, en ce sens, coévoluer au contact d'autres espèces – dont l'individu se nourrit, dont il cherche à se protéger, avec qui il coopère, qu'il fréquente discrètement ou conflictuellement, qu'il domestique ou qui le domestiquent. Car, comme insiste à nouveau Haraway : « Voilà vraisemblablement dix mille ans que les pigeons bisets entretiennent des relations de codomestication avec les êtres humains. Certaines tablettes cunéiformes mésopotamiennes, vieilles de cinq mille ans, attestent en tout cas de tels rapports » (Haraway, 2020 : 31). Que souhaite-t-on faire aujourd'hui de ces milliers d'années de codomestication, de coévolution – qui, une fois de plus, expliquent la façon dont nous sommes morphologiquement constitués autant que les manières dont nous avons définit et revendiqué notre « humanité » ? Voilà à quel type de questionnements imprévus se confronte qui s'interrogerait sur la potentialité d'une architecture qui accompagne à nouveau une réelle « co-évolution » entre cultures animales et cultures humaines, individus animaux et individus humains – à savoir ce qui a caractérisé la vie sur cette planète depuis des dizaines de milliers d'années (Fagan, 2015 ; David, 2021). Entrer en ces sujets, c'est s'ouvrir à la possibilité d'aller encore un peu plus loin avec l'anthropologue américain Pat Shipman en envisageant ce fait que « sans les animaux, le monde ne serait pas humain » :

« Notre lignée évolutive est intimement liée aux autres animaux depuis 2,6 millions d'année au moins, c'est-à-dire depuis que nos ancêtres ont commencé à fabriquer des outils en pierre et à s'en servir pour dépecer les petites proies qu'ils chassaient ou des cadavres qu'ils chargeaient. Quantité de données le montrent […]. Nous constatons aujourd'hui qu'aucune autre espèce ne vit aussi proche et ne soucie autant d'autres animaux. Non seulement nous vivons avec des animaux, mais nous en élevons, nous les nourrissons, nous les protégeons, nous leur apprenons des choses et en apprenons d'eux, nous travaillons avec eux ; et nous tirons un bien-être affectif considérable de nos liens profonds avec

eux. […] Tenter d'abandonner ou de déraciner notre connexion fondamentale avec les animaux serait folie et ce serait sans doute impossible au bout de millions d'années. Être humains, c'est vivre avec les animaux. […] Se retrouver sans animaux, pour certaines personnes et en certains situations au moins, c'est éprouver un grand manque et être dans la peine » (Shipman, 2019 : 22, 23, 26).

### *paradoxale inhumanité des établissements (uniquement) humains*

A bien des égards, cette co-présence intemporelle et universelle ne constitue plus le quotidien de l'immense majorité des urbains de ce pays (l'urbanité étant ici entendu au sens d'un état d'esprit, d'une cosmologie, d'un mode de vie, et non d'une densité humaine géographique (Rollot, Schaffner, 2021)). Une petite foule de pigeons, quelques discrets moineaux ou de furtifs éventuels rats peureux, un canard et deux foulques à la dérive sur le canal, une petite armée de chiens en laisse sur les trottoirs ou quelque chat au balcon, ici et là observant l'activité urbaine de leur petite tour d'ivoire domestique : voilà en tout et pour tout la vie animale à laquelle un·e urbain·e pourrait probablement être confrontée au fil de sa journée – dans le meilleur des cas. Le Responsable Biodiversité de l'ONF a beau jeu de déclarer à l'optimisme qu'ici et là on peut bien « apercevoir un goéland ou des martinets noirs voler dans le ciel parisien », que « dans la rue, des plantes s'immiscent entre les dalles » ou encore que « des petites bêtes sortent d'une fissure dans le caniveau » – bref, que « la nature est partout, il suffit de la chercher un peu, d'y être attentif » (Tillon, 2022 : 18). A quoi bon s'accrocher encore aux lambeaux de biodiversité restants ici et là ? Pourquoi faudrait-il dire le caractère poétique de la présence furtive de ces êtres non-humains qui survivent tout de même difficilement aux politiques éradicatrices des villes contemporaines ? L'éloge à la beauté ordinaire de Tillon convaincra assez difficilement qui a pu prendre le temps de considérer l'ampleur de la « coévolution » interspécifique précédemment mentionnée par Despret, Haraway, Budiansky, Simonds ou Shipman, et abondamment commentée par les historiens de l'animal (pensons notamment en France aux travaux d'Eric Baratay sur le sujet). Comment considérer qu'il s'agisse là d'une présence suffisamment dense et tendue pour qu'on puisse encore parler de « co-évolution interspécifique » métropolitaine ? Croiser un chien en laisse, un moineau sur un banc, quelques pigeons sur les trottoirs et un rat sous une poubelle, est-ce ça, « co-évoluer » ? Et le constat serait à peine meilleur pour l'habitant·e d'une ruralité au sein de laquelle les chevaux et les bœufs ont été remplacés par des tracteurs ; dont les insectes et les oiseaux ont largement été éradiqués par un remembrement territorial et une monoculture polluante des cultures et des esprits (Shiva, 2022) ; dans laquelle la culture paysanne

*"La piste animale". Photographie : Bérénice Gaussuin, mai 2022.*

à été décimée et dénigrée à la fois, largement abandonnée par les nouvelles générations (Champagne, 2002). Ici et là, on y croisera probablement quelques troupeaux lointains, broutant derrière les barrières d'un champ bien tenu ; mais beaucoup plus rare sera *la rencontre* – au sens et dans l'importance existentielle que pouvaient donner des philosophes comme Maldiney ou Lévinas à cet événement (Younès, 2007, 2018) avec l'animal, cet *Autre* radical. *Le Versant animal* de Jean-Christophe Bailly s'ouvre sur une telle rencontre :

« […] voici que de ce monde, quelqu'un surgit – un fantôme, une bête : car seule une bête peut surgir ainsi. C'est un chevreuil qui a débouché d'une lisière et qui, affolé, remonte la route dont les haies le contraignent : il est lui aussi pris dans l'estuaire, il s'y enfonce et tel qu'il est ne peut qu'être – frayeur et beauté, grâce frémissante, légèreté. On le suit en ayant ralenti, on voit sa croupe qui monte et descend avec ses bonds, sa danse. Une sorte de poursuite s'instaure, où le but n'est pas, surtout pas, de rejoindre, mais simplement de suivre, et comme cette course dure plus longtemps qu'on aurait pu le penser, plusieurs centaines de mètres, une joie vient, étrange, enfantine, ou peut être archaïque » (Bailly, 2018 : 11).

Qu'un tel auteur ouvre son propos sur un récit de la sorte, de quoi est-ce le signe, si ce n'est que ce genre d'événement est devenu particulièrement rare ? C'est sur la base d'un tel constat que Pierre Schoentjes, auteur de l'ouvrage *Nos regards se sont croisés. La scène de la rencontre avec un animal*, bâti l'intérêt de son étude écopoétique sur la littérature présentant de telles scènes de rencontre avec l'animal :

« Si l'on excepte les animaux de compagnie dont le nombre ne cesse de croître, les bêtes ne font plus partie de la vie quotidienne dans les sociétés occidentales prospères. […] Il n'en a évidemment pas toujours été ainsi. Tant que la France a été un grand pays agricole fait de petits paysans, les animaux étaient omniprésents, certainement dans les campagnes. Ce n'est que dans les années soixante avec l'avènement du tracteur et le remembrement que les animaux de trait ont disparu et que les basses-cours ont décliné, parallèlement à l'émergence des grandes surfaces qui proposaient de la viande bon marché. Au-delà de l'univers rural d'ailleurs, les chevaux – derniers représentants d'une époque où l'animal fournissait une force motrice essentielle – sont restés longtemps visibles, sinon dans les grandes villes du moins dans les villages. Or, c'est aussi par le contact direct avec les animaux que nous nous définissons comme êtres humains » (Schoentjes, 2022 : 9-10).

Si historiquement, « dans les mondes humains-animaux, les espèces compagnes [ont été] des êtres-en-rencontres ordinaires » (Haraway, 2020: 27), qu'arrive-t-il de ces mondes, lorsque justement les espèces compagnes ne se rencontrent plus ordinairement ? Et en quoi parler alors « d'écologie du sensible » (Tassin,

2020) ou « d'écologie de la différence » (Afeissa, 2021) s'il n'y a plus de réel contact avec l'Autre animal dans les rares rencontres urbaines avec les quelques animaux sauvages, domestiques ou liminaires qui s'y trouvent encore ? Tout porte à douter de l'idée que la sensibilité et la différence puissent se transformer en une éthique complète et complexe par le biais de l'imagination uniquement – ce que Mumford, Muratet et Berg affirmait déjà précédemment.

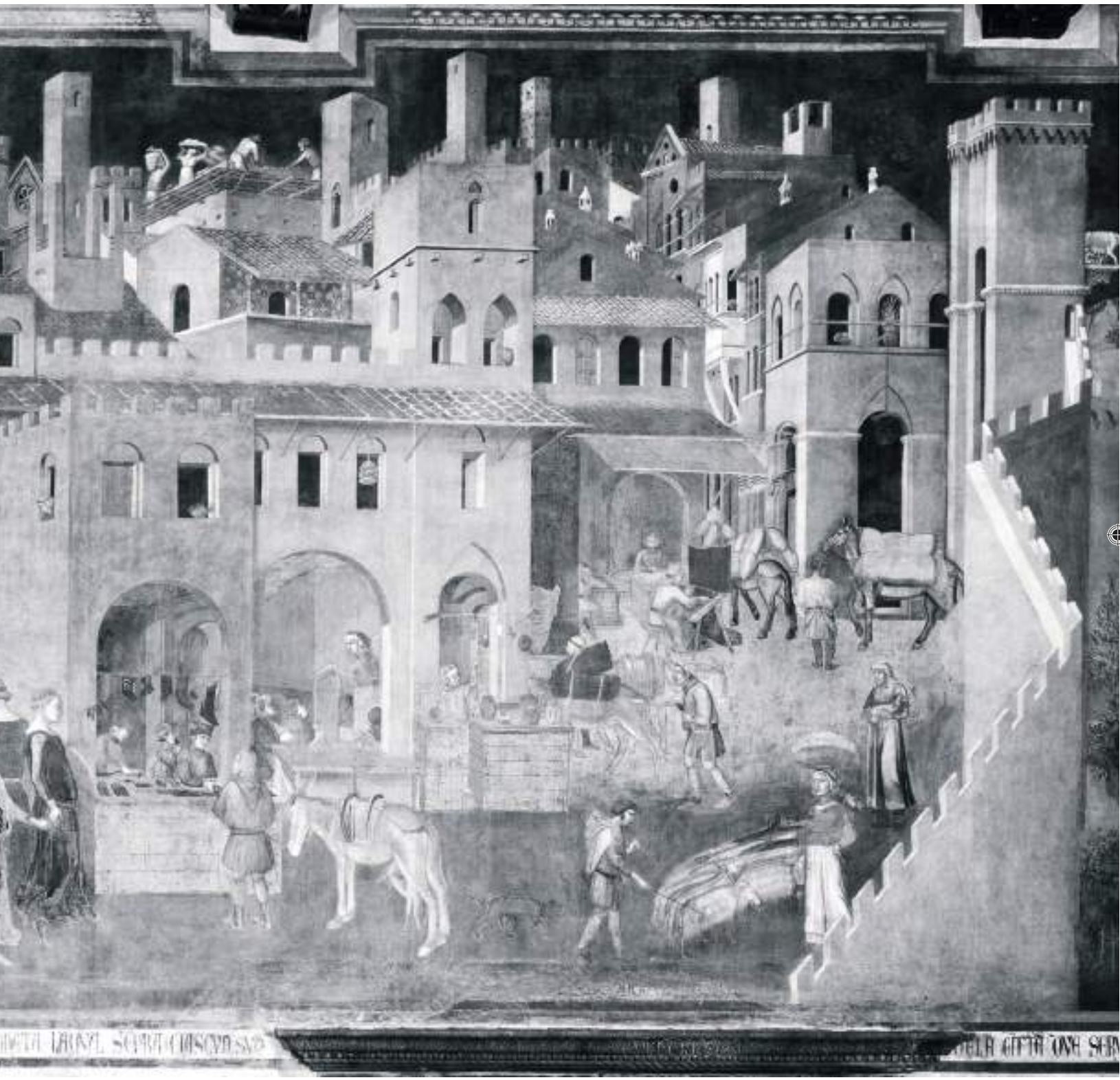
Pour des auteurs tels que John Berger, si l'unité originaire, immémorielle, entre humains et non-humains a été brisée, c'est avant tout à cause de l'émergence de formes sociales et productives capitalistes, avec toutes les composantes en matière d'industrialisation, d'urbanisation, de séparation des moyens et des fins que cela inclut (Berger, 2011). Qu'on s'accorde ou non avec cette hypothèse, difficile de remettre en question le fait que quelque chose d'inédit et de transformateur – existentiellement et organiquement parlant – soit à l'œuvre ; quelque chose qui transforme nos humanités sous toutes leurs formes d'une manière qu'il semble impossible d'éviter. C'est en ces sens qu'il est possible de conclure à *l'« inhumanité » des établissements humains* (urbains et ruraux) devenu vides de toute possibilité de coexistence et de co-évolution avec l'animal non-humain (si du moins par humanité nous souhaitons faire écho aux définitions proposées par Shipman et al.). Or, cette paradoxale inhumanité de la ville trop uniquement humaine, hélas, est devenue plus délicate encore à l'ère où bon nombre d'observateurs confondent à tort zoonoses et coexistences urbaines interspécifiques. *La Fondation pour la recherche sur la biodiversité* est pourtant claire à ce sujet : « les facteurs anthropiques influençant l'émergence ou la propagation des zoonoses » sont plutôt la déforestation, les processus de déprise ou d'intensification de l'agriculture, les barrages, la mondialisation économique, les changements climatiques ou encore les politiques sanitaires (Soubelet, 2019). Pour de nombreux scientifiques, une sortie de l'élevage industriel intensif serait la meilleure action à mener pour lutter contre la multiplication des pandémies à l'ère anthropocène (Collectif, 2021a). D'autres soulignent « le rôle clé » joué par les élevages porcins dans l'émergence des pandémies (Delabouglise et al., 2021), tandis qu'ailleurs encore, on insiste sur la possibilité que les élevages de visons aient pu jouer un rôle dans l'affaire (Roger et al., 2021). Et la généticienne Emma Teeling de conclure : « les élevages accélèrent considérablement l'évolution virale à cause de l'entassement des animaux » (citée par Faure, Sciama, 2021). Si l'élevage intensif est donc en cause, plus que la coexistence urbaine interspécifique, rien n'interdit alors de continuer à défendre aujourd'hui tant l'intérêt écologique que celui existentiel de telles co-évolutions entre humains et non-humains…

L'hypothèse d'une connexion fondamentale à l'animal permet de réinterroger l'engouement pour les soixante-trois millions d'animaux domestiques que comptait le pays en 2014, dans les relations que ce phénomène (en constante augmentation) pourrait entretenir avec la disparition presque totale de

l'animal des espaces publics, paysages et territoires du quotidien. Puisque l'animal a disparu des communs, invitons-le chez nous ? L'historien Eric Baratay confirme à ce sujet qu'en effet, au début du 20e siècle commence à la fois le déclin de « la civilisation hippomobile » et le développement simultané d'« un élevage industriel, notamment après 1950. Cet élevage industriel se caractérise, pour une partie de ces animaux, par une espèce d'enfermement, que ce soit les veaux, les vaches, notamment les vaches laitières, les porcs. Cet enfermement fait qu'ils disparaissent du paysage ». Or, remarque le spécialiste, c'est aussi « à partir des années 1950, [qu']il y a une véritable explosion du nombre d'animaux de compagnie », phénomène qui finira même par se développer « dans le monde rural auprès des paysans, qui peuvent avoir des chiens qui ne servent à rien, si ce n'est à tenir compagnie, voire à avoir des chats de compagnie aussi et non pas le chat de ferme qui est là pour courser les souris. » (Baratay, 2020). On peine à l'imaginer aujourd'hui, mais le fait semble pourtant avéré : « au XIXe siècle, en ville, les animaux sont partout. Chiens et chevaux d'attelage, veaux, vaches, cochons… peuplent les rues » (Baldin, 2014) ; une cohabitation massive et complexe qui n'a rien d'anecdotique sur les manières de vivre des urbains. La « sympoïèse » interspécifique – ce « construire-avec », « fabriquer-avec », « réaliser avec » l'autre espèce (Haraway, 2020 : 115) – qui en découle nécessairement pourrait avoir été un des éléments fondateurs les plus importants pour « l'habiter » et l'existence humaine d'alors. Or, les *histoires de contaminations* croisées entre les espèces compagnes partageant l'espace commun et l'espace domestique, le public et le privé, le jour et la nuit, le bruit et l'odeur, la largeur de la voirie, la sueur, le danger, les populations fongiques, bactériennes et virales, les invasions barbares et les famines, les incendies et les hiver rigoureux – ces histoires de contaminations ont si peu à voir avec ce que peuvent suggérer les termes contemporains de « domestication », d'« urbanité » ou de « nature en ville » qu'il nous faut sans doute les repenser avec un tout autre vocabulaire pour pouvoir en saisir la portée. Dans ces (mi)lieux multispécifiques qu'étaient les établissements (plus qu')humains, l'enchâssement entre les espèces relevait à proprement parler de la co-évolution, au sens le plus fort du terme. Une coévolution qui, si on en croit l'hypothèse « biophilique » de Wilson (Wilson, 1984) s'est établit comme une telle constante de l'humanité qu'elle a donc finit par en devenir un des moyens de son épanouissement.

*double page suivante : Ambrogio Lorenzetti, Effetti del Buon Governo in città / Effets du Bon Gouvernement sur la ville (mur est), 1337-1340.*

VOLGETE GLOCCHI AMIRAR COSTEI



Dans son *Éthique de la considération*, la philosophe Corine Pelluchon va en ce sens lorsqu'elle invite à penser l'indispensable place du corps au sein de toute pensée authentiquement écologique :

« Les lieux jouent un rôle essentiel dans notre vie. Ils nous habitent autant que nous les habitons, déterminent nos humeurs, affectent nos relations et vivent dans notre corps et notre imaginaire. C'est pourquoi il est important de renforcer les liens que les humains ont avec leurs milieux et les être qui les peuplent si nous voulons qu'ils les préservent. Or nous ne pouvons pas protéger la Terre ni les lieux dans lesquels nous habitons ou séjournons quand nous ne sommes pas réconciliés avec notre corps. C'est en l'habitant, en le réanimant au contact de la nature et des êtres vivants, que nous accédons à notre corps sentant et que nous percevons au plus profond de nous qu'il est indissociable de notre psyché et relié à la nature » (Pelluchon, 2018 : 222).

Cet appel, formulé par Pelluchon dans le cadre d'un plaidoyer pour une nouvelle éthique des vertus fondée la « considération » rejoint en plusieurs endroits l'épistémologie des « savoirs situés » initialement formulé par Donna Haraway. En effet, comme l'a bien montré Julie Beauté, l'éthique portée par cette théorie féministe est aussi une esthétique : « les esthétiques situées soulignent tout d'abord la nécessité de l'encorporation dans l'approche relationnelle de la ville : le corps apparaît comme décisif dans notre sensibilité au monde urbain et aux vivants qui l'agencent » (Beauté, 2021a : 445). Rejoignant entièrement les savoirs situés dans leurs prétentions à résister à une objectivité dont personne n'aurait à répondre (Haraway, 1988), ces esthétiques situées fondées sur l'encorporation « ne relèvent donc en rien d'une attitude contemplative, abstraite et extérieure : elles sont le signe d'un investissement, d'une implication et d'un ancrage » (Beauté, 2021a : 445). C'est en ce sens que ces formes cousines de l'« écologie du sensible » (Tassin, 2020) ne doivent pas être perçues comme un moyen de dépolitiser ou de réduire à l'impuissance l'écologie (Barbier Sorba, 2021), pas plus qu'elle ne sont contraintes à reconduire, malgré elles, la logique dualiste. Les travaux de l'historien Keith Thomas montrent le dialogue, permanent et pervers, entre sensibilités protectrices (envers l'animal, par exemple) et logiques extractivistes (qui bénéficient paradoxalement de ces sensibilités pour croitre) (Thomas, 1985). Un binôme « exploitation-protection » qu'on retrouve notamment très au cœur du dernier ouvrage de Charles Stépanoff, *L'animal et la mort*, qui insiste à son tour : « Par manque de recul, on tend à croire aujourd'hui que l'amour protecteur du vivant serait une réaction récente contre les dernières décennies de dévastation. En réalité, exploitation et admiration contemplative se sont nourries l'une l'autre au cours de l'âge moderne » (Stépanoff, 2021 : 9). Cependant, ces analyses pourraient aussi bien être contredites par des exemples historiques tels que celui-ci, daté de 1854, et attribué au Chef Seattle :

« Comment pouvez-vous acheter ou vendre le ciel, la chaleur de la terre ? L'idée nous paraît étrange. Si nous ne possédons pas la fraîcheur de l'air et le miroitement de l'eau, comment est-ce que vous pouvez les acheter ? Chaque parcelle de cette terre est sacrée pour mon peuple. Chaque aiguille de pin luisante, chaque rive sableuse, chaque lambeau de brume dans les bois sombres, chaque clairière et chaque bourdonnement d'insecte sont sacrés dans le souvenir et l'expérience de mon peuple. La sève qui coule dans les arbres transporte les souvenirs de l'homme rouge. Les morts des hommes blancs oublient le pays de leur naissance lorsqu'ils vont se promener parmi les étoiles. Nos morts n'oublient jamais cette terre magnifique, car elle est la mère de l'homme rouge. Nous sommes une partie de la terre, et elle fait partie de nous. Les fleurs parfumées sont nos sœurs ; le cerf, le cheval, le grand aigle, ce sont nos frères. Les crêtes rocheuses, les sucs dans les prés, la chaleur du poney, et l'homme, tous appartiennent à la même famille. Aussi lorsque le Grand Chef à Washington envoie dire qu'il veut acheter notre terre, demande-t-il beaucoup de nous. Le Grand chef envoie dire qu'il nous réservera un endroit de façon que nous puissions vivre confortablement entre nous. Il sera notre père et nous serons ses enfants. Nous considérons donc, votre offre d'acheter notre terre. Mais ce ne sera pas facile. Car cette terre nous est sacrée. Cette eau scintillante qui coule dans les ruisseaux et les rivières n'est pas seulement de l'eau mais le sang de nos ancêtres. Si nous vous vendons de la terre, vous devez vous rappeler qu'elle est sacrée et que chaque reflet spectral dans l'eau claire des lacs parle d'événements et de souvenirs de la vie de mon peuple. Le murmure de l'eau est la voix du père de mon père. Les rivières sont nos frères, elles étanchent notre soif. Les rivières portent nos canoës, et nourrissent nos enfants. Si nous vous vendons notre terre, vous devez désormais vous rappeler et l'enseigner à vos enfants, que les rivières sont nos frères et les vôtres, et vous devez désormais montrer pour les rivières la tendresse que vous montreriez pour un frère. »

Il n'est pas important pour notre enquête que l'authenticité de ce discours ait récemment été remise en question (Mouglin, 2018), tant la *possibilité* d'un tel discours contredit d'une part *l'impossibilité supposée* d'allier écologies sensibles et puissance politique, et remet en question l'idée que sensibilités protectrices ne puissent faire que reconduire les logiques extractivistes.

Insister alors sur la pertinence de voir nos métropoles et nos villes comme les lieux de coexistences interspécifiques apaisées et intenses à la fois, c'est alors nécessairement inviter à des mondes dans lesquels nous serions à nouveau, charnellement, au contact des conséquences de nos actes (Sale, 2020 : 87-89) ; à un univers dans lequel on cesse enfin l'invisibilisation de la maltraitance, de la violence et de la mort (la délocalisation de la pollution, les abattoirs à huit clos, les prisons, les décharges et les crématoriums en périphéries lointaines, ou encore la multiplication de data centers dont la plupart d'entre nous ne

mesure bien ni le nombre, ni la localisation, ni l'aspect et la taille réelle, ni les impacts concrets, etc. ). Cette invisibilisation généralisée est analysée par plusieurs analystes comme étant une des causes à l'origine de ce « paradoxe monumental dont il s'agit de prendre la mesure » : ce fait que nous occidentaux ayons « atteint individuellement un degré de sensibilité et d'intolérance à la violence sans précédent, alors même que nous appartenons collectivement à un Occident dont la formidable destructrice est sans égale dans l'histoire de la vie » (Stépanoff, 2021 : 8). Après tout, c'est une évidence que de le rappeler: toute habitation est une cohabitation interspécifique et toute vie sensible sur Terre ne peut être que relationnelle et co-évolutive. Il n'y a pas d'éthique sans altérité et sans rencontre à la fois et il n'y a pas non plus de vie terrestre possible sans coopération, complémentarité et *symbioses* (Selosse, 2017, 2021).

## *de la zoöpolis à la zoopolis*

C'est dans ce contexte qu'il convient aujourd'hui de s'interroger sur la finitude de la pensée architecturale qui a consisté, des millénaires durant, à réaffirmer encore et encore le mythe de la singularité humaine, le naturalisme et l'anthropocentrisme qui en découlent directement. Il n'est plus possible aujourd'hui, de continuer à affirmer confortablement, avec Heidegger ou Ivan Illich qu'« habiter est le propre de l'espèce humaine » au prétexte par exemple que « l'humain [serait] le seul animal à être un artiste » (Illich, 1984 : 755) – ou tout autre forme d'argument exceptionnaliste. La route jusqu'à la sortie de l'anthropocentrisme sera longue, mais elle a déjà commencé. Dans les milieux de l'urbanisme, la géographe Jennifer Wolch marqua le premier acte en co-signant, dès 1995, son appel vers une théorie urbaine trans-spéciste (Wolch et al., 1995). Sur le banc des accusés :

« la logique de l'urbanisation capitaliste [qui] ne considère pas la vie animale non-humaine comme autre chose qu'une potentielle manne financière à destination des abattoirs, ou qu'un moyen supplémentaire de poursuivre la production de commodités à destination de la société de consommation […] Parallèlement à ce désintérêt pour la vie non-humaine, vous ne trouverez nulle mention de l'animal dans les théories urbaines contemporaines, dont le lexique révèle le profond anthropocentrisme. » (Wolch, 1996).

Wolch, qui fonda en 1996 le concept de « *zoöpolis* », nous invite à poursuivre avec elle le chemin vers des établissements plus qu'humains, plus mutualistes et symbiotiques à la fois. Pour la philosophe Emilie Hache, « le projet politique d'une zoopôlis » semble stimulant en ce qu'il « ne relève ni d'un angélisme naïf ni d'un environnementalisme des riches jouant la wilderness contre les humains » (Hache, 2012 : 280). Preuve de sa résonance avec des préoccupations contemporaines partagées, la notion de zoöpolis telle qu'elle fut défendue par

Wolch fut assez largement commentée dans le monde anglo-saxon entre 1998 – date de sa republication dans l'ouvrage collectif *Animal Geographies* (Wolch, Emel, 1998) – et la fin de la décennie des 2000's. Mais ce n'est rien comparé au succès que connu en suivant la notion de « *zoopolis* » conceptualisée par Sue Donaldson et Will Kymlicka en 2011. Sous le même terme (quoique sans tréma), les deux chercheur·es ont proposé un concept tout à fait différent du premier, fondé sur des bases disciplinaires tout à fait différentes (la philosophie, le droit et la théorie politique), sur la base de constats initiaux et d'objectifs scientifiques résolument autres (opérer une convergence entre les différentes théories du droit des animaux et les éthiques animalistes dans l'idée de proposer un modèle cognitif et politique complet permettant de repenser la coexistence urbaine avec les animaux). Très rapidement, l'ouvrage et ses hypothèses sont traduits en plusieurs langues et largement commentés à l'international. Il faut dire que le concept d'*animal liminaire* qu'ils (re)mettent à l'ordre du jour s'avère particulièrement opérant pour désigner les animaux ne relevant ni pleinement des catégories du « sauvage » ni de celles du « domestique ». Voilà comment les auteur·es présentent cette catégorisation :

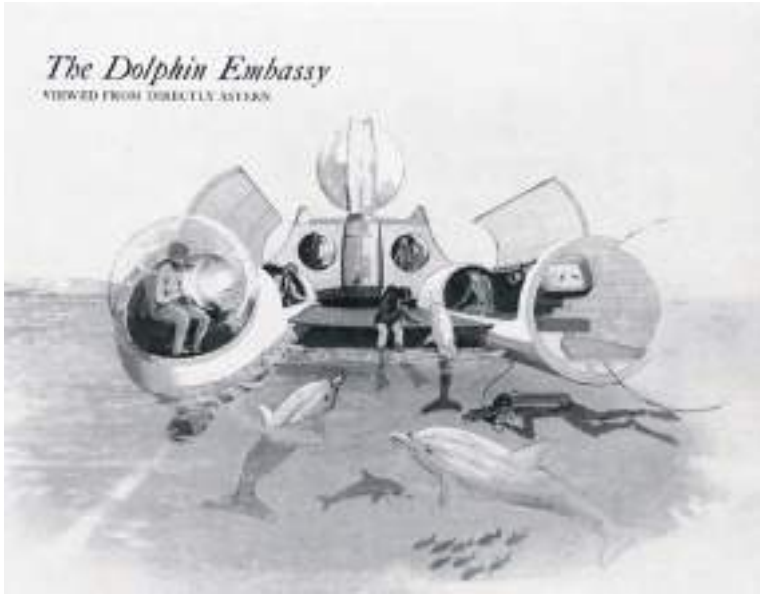
« Certains animaux forment des communautés autonomes souveraines sur leurs propres territoires (les animaux vivant dans la nature sauvage, particulièrement vulnérables à l'intrusion et à la colonisation humaine). D'autres animaux sont semblables aux migrants et aux résidents qui choisissent de se déplacer dans des régions habitées par des humains (les animaux liminaires et opportunistes). Enfin, des animaux d'une troisième catégorie devraient être considérés comme des citoyens à part entière de la communauté politique, car ils ont été élevés au fil des générations pour vivre en étroite relation avec les êtres humains (ce sont les animaux domestiques). Toutes ces relations […] présentent une complexité morale qui leur est propre, et qu'il est possible de démêler en utilisant les idées de souveraineté, de résidence, de migration, de territoire, d'appartenance sociale et de citoyenneté » (Donaldson, Kymlicka, 2016 : 29).

Les origines anthropologiques (chez Genett, puis Turner, Thomassen et enfin Susan Squier) du concept de liminalité – devenu incontournable dans la littérature sur l'animal urbain – ont par la suite été développées en détail par des travaux comme *Animal History in the Modern City. Exploring Liminality* (Wischermann, Steinbrecher, Howell, 2019). C'est ce même intérêt pour la vie animale urbaine, ni pleinement sauvage ou domestique, qui guide à l'évidence de récents succès éditoriaux comme *Bêtes de villes* (Gilsoul, 2019) ou *Zoocities* (Zask, 2020 ; et pour des commentaires sur cet ouvrage, voir Beauté, 2021b ; Rollot, 2020a). Comme le note ainsi Corine Pelluchon dans sa postface à la version française de *Zoopolis*, « ce livre est destiné à devenir un classique » (p.365). Et à l'évidence, il l'était même déjà à l'heure de cette traduction, tant et si bien qu'il n'est pas exagéré d'affirmer aujourd'hui que le développement général proposé le couple Donaldson-Kymlicka, beaucoup plus complet

*"En 1911, le cirque Pinder est de passage à Cloyes-sur-le-Loir... Coll. Dupondt / Akg-Images". Philippe Candegabe, L'incroyable histoire de l'éléphant Hans. Paris, Vendémiaire, 2016.*

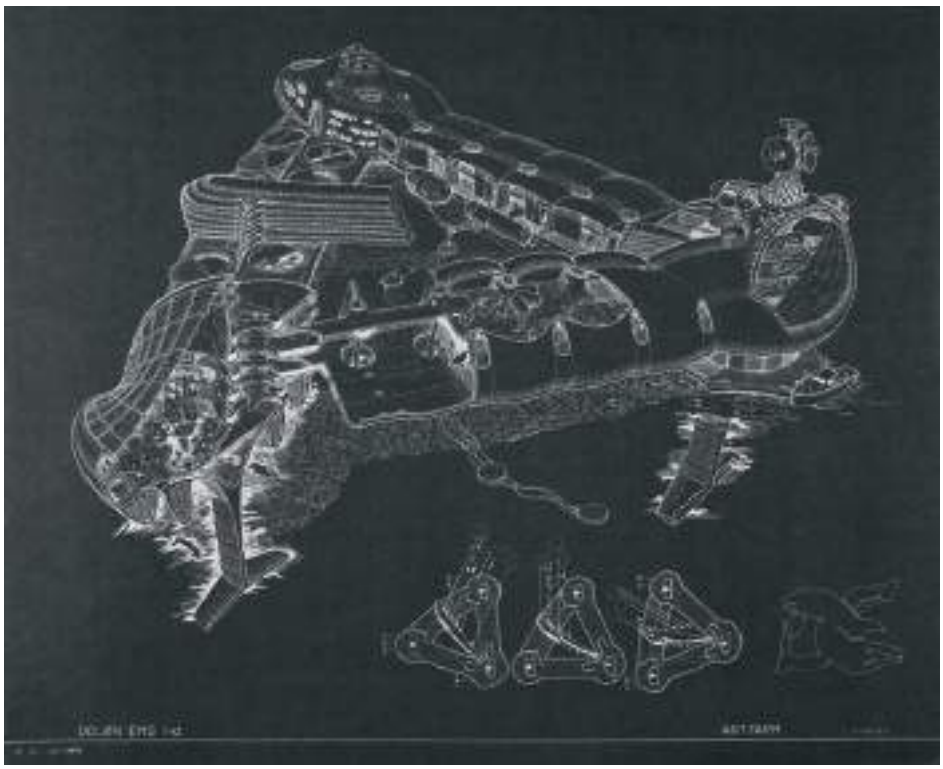
que le bref et dense article de Wolch, a presque totalement « recouvert » aujourd'hui le concept initial de la géographe. Ce qui n'est regrettable que du fait que l'appel initial de Wolch s'adressait beaucoup plus directement aux milieux de l'architecture, de l'urbanisme et du paysage, insistant sur leurs responsabilités autant que sur les opportunités en latences dans ces milieux ; à la différence du zoopolis suivant, qui parabole presque entièrement les sujets spatiaux, constructifs, infrastructurels et géographiques des cohabitations interspécifiques. En donnant toutefois un concept unificateur (zoöpolis ou zoopolis) au champ des études sur l'animal urbain, les travaux de Wolch, Donaldson et Kymlicka ont aidé à visibiliser et à développer un spectre de problématiques de travail nouveau. Malgré l'ancienneté de quelques rares ouvrages composés dans les années 1980 tels que *Reordering the Natural World. Humans and Animals in the City* (Sabloff, 2001) ; ce n'est que depuis une dizaine d'année tout au plus que ce domaine de recherche s'est largement développé pour inclure des enquêtes appartenant pleinement aux humanités environnementales (voir notamment *Feral cities* (Donovan, 2015), *The City is More than human* (Brown, 2016) ou encore *Animal City* (Robichaud, 2019)).

Quelques critiques ont toutefois pu être formulées au sujet de cette proposition de zoopolis/zoopolitique. S'il est avéré notamment que les vies animales sont des éléments fondamentaux de la composition du capitalisme globalisé et des pivots de l'ordre économique actuel – comme le propose par exemple John Sanbonmatsu (Sanbonmatsu, 2011) –, alors il devient difficile de croire pour certains analytistes que la proposition philosophique de la zoopolis puisse avoir un quelconque impact ou même une quelconque réalité au sein de l'ordre capitaliste et ses mondes (Janara, 2013 : 741). La proposition des deux auteurs a aussi été considérée trop peu décoloniale, ou au moins trop peu articulée à une anthropologie comparative capable d'inclure dans la discussion les pratiques non-occidentales historiques et actuelles (Janara, 2013), voire les raisons de croire que certains peuples indigènes pourraient s'avérer tout à fait opposés à l'établissement concret de telles zoopolis (Nadasdy, 2016). Pour d'autres, quoique la distinction et les traitements spécialement conçus par les auteurs pour chacune de leurs trois catégories animales (sauvages, liminaires, domestiques) soient pertinentes, des vies et familles animales plus « hybrides » n'entreraient pas dans ce trio, rendant la proposition partiellement caduque en tant que modèle général (von Essen, Allen, 2016) – une position que semble rejoindre Joëlle Zask en affirmant que les bêtes dont traitent son essai *Zoocities* « ne sont ni domestiques ou sauvages, ni familières ou apprivoisées, et ne font pas non plus partie des « espèces liminaires » (Zask, 2020 : 96). Ailleurs encore, des critiques d'ordre philosophiques ont pu être formulées sur la base de la théorie des intérêts personnels (Ladwig, 2015) ou de courants éthiques contemporains « plus qu'humains » (Cormier, Rossi, 2016). Notons toutefois que toutes ces réserves n'empêchent pas la très grande majorité de ces critiques à souligner paralèllement leur reconnaissance et leur large approbation du modèle global, leurs discussions s'établissant comme des prolongations pour affiner le modèle, plutôt que que des réfutations catégoriques de sa pertinence.




*Ant Farm : The Dolphin Embassy Viewed from Directly Astern (1977); University of California, Berkeley Art Museum and Pacific Film Archive. Photo : Benjamin Blackwell (spatialagency.net)*

*Dolphin Embassy ; Work on paper, Ant Farm, 1977, 11 x 8 1/2 in., offset lithography on paper. (BAMPFA Art Collection)*



*Frac Centre : Ant Farm, Dolphin Embassy, 1974 · Dolon Emb 1. Drawing, Diazoïque bleu sur papier 46.1 x 56.7 cm 006 19 26 © François Lauginie*

## *Études de cas*

De notre côté, comment ne pas relever le caractère très disciplinaire de ces discussions philosophiques ? S'il appartient à l'essence même de la philosophie de remettre perpétuellement en doute, en débat et en critique constructives ses propres affirmations, il n'en va probablement pas de même pour l'architecture en tant que discipline avec ses propres modalités et objectifs de production de connaissances (Rollot, 2017a, 2019).

Plus utile à l'architecte pourrait s'avérer le travail mené par Justyna Kleszcz dans son récent article « The idea of zoopolis in contemporary architectural dimension » (Kleszcz, 2018). Revenant tout d'abord sur les différences avec le concept originel de zoöpolis chez Wolch et ses visées en matière de « non-anthropocentric design », la chercheure note que nous avons affaire là d'une part à un concept faisant référence aux manières de considérer les présences animales au sein des établissements humains en appui sur les savoirs notamment de la zoogéographie, et d'autre part à un terme renvoyant à un champ de connaissance nouveau, qui semble avoir des difficultés à appuyer ses débats sur des bases scientifiques reconnues (id : 3). En guise de cas pratiques, Kleszcz mentionne tout d'abord l'existence de l'exposition « Zoepolis. Design for plants and animals, an exhibition on non-anthropocentric design » qui eut lieu à Wroclaw en 2017-2018 dans le cadre d'un programme de recherche national sur les « cartographies de l'étrangeté ». Puis, elle revient sur l'intérêt des expérimentations précurseurs de groupes d'architectes tels que l'Ant Farm Group et notamment de leur projet *The Embassy to the Dolphins* (1974), plateforme marine jamais réalisée, conçue comme « projet de centre de recherches destiné à la communication entre l'homme et les dauphins » et destinée plus particulièrement à offrir « la possibilité de visionner les échanges entre l'homme et l'animal » (Frac Centre, -). Pour Kleszcz,

« This and many other similar ideas show the vision of a modern city, which can no longer function in the present form, but in the form needed by the world that has not yet occurred. In a non-anthropocentric or better – zoo-centric approach, the focus will be on the fulfillment of life needs of all animals living in cities, including humans, and urbanized space will be a set of parallel worlds in which both people and nature live in the same area, occupying layers which only sometimes cross or overlap » (Kleszcz, 2018: 5).

Que nous considérions stimulante ou non l'exemple de l'ambassade des dauphins mentionnée, et qu'on souhaite y voir ou non la potentielle contribution de l'architecture à des stratégies « diplomatiques » aujourd'hui très largement commentées (Morizot, 2016), force est quoiqu'il en soit de relever la présence de quelque premier article articulant la notion de *zoopolis*

*depuis* et *à destination du* champ de l'architecture. Plus largement, des cas concrets tels que l'association *Clinamen* et ses bergers urbains – dont le travail interspécifique prend soin des espaces végétaux de divers parcs et universités de La Courneuve avec succès – ne constituent-ils pas déjà de réelles politiques en faveur d'une métropole plus interspécifique (Ateliergeorges, Rollot, 2018 : 245-254) ? S'il est entendu que, « chez les humains comme chez les animaux, la proximité spatiale n'implique pas nécessairement une connaissance intime » (Amir, 2022 : 21), tout porte quand même à croire en l'intérêt des pratiques du genre des sentiers métropolitains (https://metropolitantrails.org/fr) et de toutes les autres stratégies et tactiques de « marches urbaines » en tout genre comme moyen de favoriser des formes de prises de conscience envers « ces autres vies animales […] que l'urbaniste regroupe souvent derrière l'appellation abstraite de faune. Apprendre à voir les singularités des paysages, du vivant, des usages et des situations, continuer d'éduquer le regard, permettre les déplacements cognitifs, instaurer un dialogue permanent entre les lieux, leurs habitants et ceux qui en imaginent leur futur, telles sont les ambitions de ces marches (Careri [2002] 2013, Buyck et Tixier, 2016 ; Buyck, 2019) qui donnent à penser en deçà du « vert » modèle urbanistique métropolitain. » (Buyck, 2022 : 38).

*Quid* alors d'une architecture multispécifique, d'une architecture au service du « compagnonnage interspécifique » si cher à Donna Haraway (Haraway, 2011) ou des tissages « enchevêtrés » d'Anna Tsing (Tsing, 2015) ? Face à l'échec et la pauvreté des politiques végétalistes actuelles, que peut proposer la discipline architecturale en matière d'accompagnement des cohabitations urbaines pour l'ère anthropocène ? Et enfin quelle architecture et quels urbanismes particuliers une zoopolis pourrait-elle bien générer (Wolch, Owens, 2017) ? Une morphologie urbaine reconnaissable est-elle à inventer pour permettre la tenue d'une zoopolis ? La question est plus difficile qu'il n'y paraît, si du moins on s'en tient à considérer uniquement des exemples *actuels* de coexistences multispécifiques urbaines. Parmi l'infinité de cas dont il serait possible de partir, nous nous limiterons ici à l'évocation de deux cas uniquement : un cas indien et un japonais.

Disons premièrement à quel point elle est tout à fait « ordinaire », l'architecture vernaculaire bâtie par les communautés bishnoïs. La communauté bishnoï compte environ 800 000 personnes, et est bien établie dans l'ouest de l'Inde depuis plus de 500 ans, se caractérise par sa relation éthique remarquable au regard du vivant terrestre : « végétarisme absolu, interdiction de couper les arbres verts, devoir de fournir abri et nourriture aux animaux domestiques non productifs pour éviter l'abattoir, protection et nourrissage de la faune sauvage sont partie intégrante » de leur vie (Chauveau, 2019 : 76). La « parenté » qui existent pour eux avec le reste du vivant (et plus particulièrement encore entre humain, gazelles et antilopes), conduit ainsi les femmes bishnoïs à allaiter

au sein au besoin les faons et les communautés humaines à organiser des funérailles mémorables pour les gazelles et les antilopes tuées par d'autres cultures humaines, leur élevant des stèles commémoratives. Les nombreux documentaires vidéos présents en ligne sur cette communauté vishnouïte désormais bien connue en Europe le montrent cependant à l'envie : aucune forme particulière d'architecture et d'urbanisme ne semble différencier ces cultures « animalistes » des autres ethnies indiennes ; aucune invention spatiale et constructive particulière n'a visiblement émergé de la coexistence pacifiée entre les antilopes, les gazelles et leurs cousins humains.

Qu'en est-il alors de Nara, au Japon, où la coexistence pacifiée avec une communauté urbaine comptant plus d'un milliers de cerfs sika est un spectacle urbain d'une beauté rare autant qu'une attraction touristique particulièrement rentable ? En liberté totale dans cette ville de 350 000 habitants, les cerfs y seraient protégés depuis plus d'un millénaire – d'où la déroutante confiance des cervidés à l'égard des passants. Cette cohabitation urbaine, extrêmement rare dans un pays moderne (à cette échelle et avec des mammifères de cette taille) pose à l'évidence des problématiques multiples et engendre un équilibre interspécifique « délicat à trouver » (Pons, 2017). Mais surtout, puisque c'est là l'objet de notre enquête, force est de constater que la présence massive et millénaire d'animaux successivement considérés comme « messagers des dieux », « sacrés » puis « trésor national » n'a pas non plus – pas plus que chez les Bishnoïs –, produit une architecture ou un urbanisme très spécifique. Impossible de dire si la cohabitation interspécifique n'y a jamais rien généré de particulier ou bien si la ville de Nara n'a juste pas résisté à la modernisation générale du pays ; dans un cas comme dans l'autre les faits pour étayer l'idée qu'une relation moins instrumentale, dominatrice et violente à l'animal pourraient être générateurs d'une architecture *autre* ne sont pas là. Ce qui ne m'a pas empêché de produire quand même un panneau sur Nara à l'occasion d'une exposition organisée par l'ENSA de Nancy portant sur les « rêves d'architecture » de ses enseignants :

« Depuis des années, je rêvais d'architectures co-habitées avec des animaux; de lieux conçus pour accompagner une relation à l'animal qui puisse être libre et profitable à toutes les parties. Est-il vraiment si impensable, si fou, si utopique d'imaginer que nous puissions vivre avec d'autres grands mammifères par exemple, au sein des mêmes villes, des mêmes bâtiments, sans pour cela avoir à entretenir un système de domination sur eux ? A Nara, au Japon, j'ai réalisé que mon rêve existait déjà. Nara est une ville d'une taille comparable à celle de Strasbourg. Et plus d'un millier de cerf Sika vivent en liberté dans les parcs et rues de Nara. Ni

*Page suivante de gauche : "Devant la préfecture de police de Nara. Mira Kitamura pour M Le magizine du Monde" (Pons, 2017). Page suivante de droite : ""Un daim s'est installé près de cette femme chargée du nettoyage du parc. On aurait dit un chat", raconte la photographe Mika Kitamura. Mika Kitamura pour M Le magazine du Monde" (id.).*

sauvages, ni domestiques, ces animaux « liminaires » sont présents dans la ville depuis des centaines d'années et sont aujourd'hui considérés « trésors naturels nationaux ». Plus de vingt millions de touristes viennent à Nara chaque année pour observer le spectacle de cette cohabitation unique : dans les temples, dans les rues, sur les trottoirs, des biches qu'on peut observer, nourrir et même caresser un instant. Mais pour bien comprendre ce que représente Nara, il ne faut pas seulement considérer la possibilité d'un genre urbain d'un autre ordre, qui ne relève ni de la ville occidentale classique, ni d'une typologie de parc, de zoo, ni de cirque ou d'élevage géant. Bien plus profondément, c'est tout le paradigme anthropocentré et spéciste de nos esprits qu'il faut évacuer. A Nara, j'ai réalisé qu'il ne tient qu'à nous d'apprendre à faire de la place à l'autre qu'humain, vers des villes et des architectures symbiotiques.» (Rollot, 2021c)

Partant de ces deux cas, on pourrait alors douter de l'existence actuelle d'un « *design non-anthropocentrique* ». Mais rien n'empêche l'architecture de rêver quand même à une telle chose ! C'est d'ailleurs tout l'intérêt de la discipline architecturale qui porte profondément en elle la *projection* comme modalité de regard analytique sur le monde: architecturalement, l'absence comme état de fait historique ne signifie pas impossibilité (pas plus d'ailleurs qu'en science politique le fait que les femmes n'aient jamais eu le droit de vote ne signifie-t-il qu'elle ne doivent jamais l'acquérir). Autrement dit, ce n'est certes pas parce que la cohabitation avec l'animal s'est construite ici sans architecture et urbanisme spécifique que cela ne pourrait pas être le cas ; que l'architecture n'a rien à y apporter ; que cela ne serait pas bénéfique d'inventer quelles synergies pourraient naître grâce à l'architect(ur)e. Ces deux cas ne prouvent-ils pas, tout au contraire, que des zoöpolis et des zoopolitiques existent, ont existé et existent encore? Une question rhétorique, du reste appuyée par les cas récemment mis à jour par l'ouvrage déjà mentionné *LO-TEK* (Watson, 2020). Tout cela étant dit, de multiples réserves, précautions et avertissements doivent cependant être explicités à l'attention de l'architecture.

## *Réserves et précautions conclusives*

Remarquons premièrement qu'avant de penser convoquer simplement « l'animal en ville », il faudra considérer l'importance d'un décentrement complet vers cet *Autre* et ses besoins spécifiques. Nous savons par exemple que le cheval est à l'origine d'une véritable « culture équestre » au travers tout l'Occident, du XVIe au XIXe siècle au moins (Roche, 2008). Dire ainsi la possibilité urbaine d'en (re)venir à des présences équines dans l'urbain n'est pas inviter à autre chose qu'à (re)considérer la possibilité de ré-ancrer la société elle-même dans une culture plus interspécifique. Or, concrètement, spatialement parlant, c'est bien plus que dire en quoi des chevaux pourraient peupler (à nouveau) nos rues, tant un cheval implique aussi, assez nécessairement, une étable, de l'alimentation,

des déjections, des sols adaptés, des bruits et des odeurs, des haras, des écuyers, des attelages, des cohabitations plus ou moins heureuses avec les autres modes de transports et habitants des villes (etc.). Autrement dit, « il faut replacer le cheval dans l'ensemble des relations sociales », en considérant aussi les façons dont par le passé, il a pu être jusqu'à un « moyen de civilisation » (Roche, 2009); et réactualiser nécessairement toutes ces projections dans le système rural ou urbain projeté. C'est peut-être de cela aussi dont témoigne l'architecte Mathieu Mercuriali en écrivant que « le cheval n'a pas été un outil, mais un acteur de la transformation des territoires, ce dont témoigne l'architecture. » (Mercuriali, 2022). Il en va de même pour le mouton et le berger urbain, qui ne peuvent être résumés à quelques romantiques images de cartes postales, mais doivent être reconsidérés dans l'ensemble des mécanismes sociaux et spatiaux qu'ils nécessitent pour s'occuper de l'entretien d'un espace « vert » ici ou là : où naissent-ils et qu'en fait-on une fois morts (si on ne les mange pas, du moins), comment sécurise-t-on leur repos (des autres animaux et des humains), comment peut-on satisfaire au mieux leurs désirs et besoins propres via des rythmes, des lieux et des formats de coexistences qui leurs soient adaptés, etc. ? Ce sont toutes ces questions qui doivent se poser pour les concepteurs ou les décideurs qui voudraient travailler à la mise en œuvre concrète de zoopolis, pour ne pas que l'appel à de nouvelles coexistences avec l'animal ne soient entendues que comme des appels, naïfs et romantiques.

Deuxièmement, il importe de considérer aussi quelques-unes des manières par lesquelles la zoopolis ne peut qu'*échapper* aux groupes d'experts en charge du dossier, qu'ils soient architectes, urbanistes, écologues, politiciens ou simples citoyens. Cela, au moins pour la raison évoquée par l'Inspecteur général de l'agriculture Bernard Chevassus-au-Louis en 2013 :

« Comme disait l'évolutionniste américain Stephen Jay Gould : "On croit voir le chien, on n'en voit que la queue", c'est-à-dire une petite partie qui n'est pas du tout informative de ce qu'est l'ensemble. De même que pour un arbre, la partie la plus importante et la plus abondante est ce qu'il y a sous le sol, de même qu'un champignon qui pousse dans une forêt n'est que l'expression très transitoire de tout un réseau mycélien qui peut faire des centaines de tonnes. Ce que l'on voit n'est qu'une partie très partielle et biaisée du vivant, c'est une idée fondamentale qu'il faut s'approprier. […] Dans les années 1970, on pouvait penser avoir réalisé 70, voire 80% de l'inventaire du vivant alors qu'aujourd'hui, on en est à 10% tout au plus. On va ainsi devoir gérer quelque chose qui restera en grande partie méconnu et peu ou pas visible. » (Chevassus-au-Louis, 2014 : 34).

Sans processus de mise en visibilité des parts invisibles ou indisponibles des paysages, par la fabulation par exemple (Beauté, Rollot, 2021), c'est tant l'idée d'un *design* avec le non-humain que les philosophies de l'écologie du sensible

qui se voient mis en échec à hauteur de 90% (pour reprendre en négatif le taux évoqué par l'Inspecteur). Comment faire concrètement, en tant qu'architecte, pour concevoir pour et avec des faunes et flores qui nous échappent ? Cela d'autant plus qu'à l'évidence, l'animal – tout comme l'habitant humain – établit généralement ses modalités d'appropriations des lieux bien différemment de ce qui avait pu être pensé pour lui *a priori* par l'expert *ès habitation* que pense toujours être l'architecte malgré le caractère très déplacé de cette prétention (Rollot, 2017). A savoir que s'il est périlleux de jouer à l'apprenti sorcier en tant qu'architecte ou qu'urbaniste sur ces sujets extrêmement complexes, c'est non seulement en ce que la biodiversité nous reste-t-elle largement inconnu et invisible, à savoir donc ingouvernable (pour le meilleur comme pour le pire), mais aussi s'établit-elle selon des modalités toujours autres et souvent imprévues. Nous le démontre cet unique exemple, mentionné par le Responsable Biodiversité de l'Office national des forêts Laurent Tillon : « les égouts proposent en effet un cadre apprécié » par de nombreuses espèces. « Dans les grandes villes, ces réseaux sont énormes et constituent des écosystèmes à part entière » (Tillon, 2022 : 210-211). Mais voilà, l'image et la typologie de l'égout urbain sont bien peu reluisantes en matière de *design désanthropocentré* ! Et peut-être n'était-ce pas là l'image d'Epinal que les politiciens animalistes ont en tête pour le fond de leurs affiches électorales lorsqu'ils défendent, enthousiastes, le projet d'une ville réconciliée avec l'animal. Et si, pourtant, il s'agissait là d'un signe attestant de la fameuse altérité radicale, du décentrement ou du zoocentrisme précédemment évoqués ? Et si elle commençait par là, « l'écologie de la différence » que défend à raison Stéphane-Hicham Afeissa (Afeissa, 2021) ?

Troisième réserve : le contexte de mutations climatiques, hydrologiques et sociales généralisées dans lequel nous rentrons, qui rend la conception de zoopolis plus difficile que jamais, puisque tout y étant en changement accéléré. Comment prévoir aujourd'hui la coexistence d'après-demain avec le cortège d'espèces encore absentes pour l'heure, mais sans doute arrivées demain ? Nous le savons déjà, les conditions environnementales de 2100 seront radicalement différentes des présentes – et donc les « cortèges spécifiques » en matière de faune et de flore le seront-ils nécessairement aussi. Il importe donc de sortir au plus tôt, dans ce contexte, des logiques animalistes calquées sur des règlementations patrimonialisantes proches des logiques de protection « fixistes » des milieux naturels (Maris, 2018) ; autant qu'il importe de viser des assemblages interspécifiques ouverts, dynamiques et au maximum autogérés par ses populations interspécifiques enchâssées. En ce sens, d'un point de vue architectural, ce n'est certainement pas une composition, pas non plus un projet en « phasage », à peine plus un « processus » auquel il s'agit de contribuer – mais l'investissement intellectuel et éthique dans un ensemble perpétuellement mouvant de communautés symbiotiques en réseaux, à différentes échelles, au sein de milieux acteurs et récepteurs à la fois : ce qu'on

appelle plus généralement « d'écosystème » – quoique ce terme puisse avoir de spéculatif, d'erroné ou d'*obsolète* (Coccia, 2021b : 48).
Ces réserves étant formulées, concluons avec Donna Haraway sur ce fait qu'« il est grand temps de nous soucier davantage des espèces en tant qu'assemblages – plutôt qu'en les prenant une à une » (Haraway, 2020 : 228) : une invitation directement impactante pour l'architecture, s'il est justifié en tout cas de penser d'une part que ces assemblages interspécifiques ont toujours des configurations spatiales particulières, et d'autre part que différents environnements géographiques, urbains et ruraux, accompagnent tout de même différemment ces assemblages – bref, qu'en définitive, il reste assez absurde de chercher à disjoindre habitant·es et habitats interspécifiques. Cette invitation rejoint en tout point ce fait que « restaurer un écosystème devrait aussi signifier les relations des personnes avec cet écoystème » (Devictor, 2015 : 322). Ou encore ce que Morizot rejoint tout en rappelant l'ancienneté des théories et pratiques de « *biotic community-based conservation* » ou encore de « l'écologie de la réconciliation » (Morizot, 2016). Je l'appellerai pour ma part *biorégionalisme* au regard des très nombreux propos issus de ce mouvement allant précisément en ce sens depuis le début des années 1970 et jusqu'à nos jours (Rollot, 2018a ; Rollot, Schaffner, 2021).

En tout cela, enfin, si je n'ai pas parlé ici de la nécessité de « transformer les imaginaires des gens » (à leur place), c'est d'une part que je ne crois pas qu'il soit du rôle des spécialistes de dire aux gens ce qu'ils devraient penser ou aimer, et d'autre part car j'ai pu constater moi-même, pour avoir travaillé quelques après-midi avec *Les bergers urbains* à La Courneuve, à quel point les populations sont déjà largement prêtes et enthousiastes à ce que des expérimentations interspécifiques concrètes prennent place à côté de chez eux. Certes, le cafard à toujours aussi mauvaise presse qu'il y a vingt cinq ans quand Nathalie Blanc pouvait travailler sur lui (Blanc, 2000), mais il serait tout à fait erroné de s'arrêter à ce cas presque unique. Comme le montrent au contraire toutes les études sur le sujet (et les votes croissants en faveur du parti animaliste à chaque élection), les imaginaires communs sur l'animal se transforment considérablement au fil des décennies et forment les tissus conflictuels entre ethnies ou entre classes sociales ; bref, en aucun cas il ne s'agit de constantes figées et homogènes (Amir, 2022).

# *Chapitre 5*
# *L'architecture animaliste : plus que juste de la biodiversité.*

*« Let us first of all admit that birds and animals are better at architecture than we are. For elegance and precision, for structural ingenuity and powers of improvisation they are unbeatable – making even the best of human examples [...] comparatively clumsy or contrived. Nevertheless, once these creatures – domesticated or wild – are brought into our charge, we become responsible for their comfort and shelter, and must do the best we can. »*

*Sir Hugh Casson, architecte*

*(Hancock, 1971 : 7)*

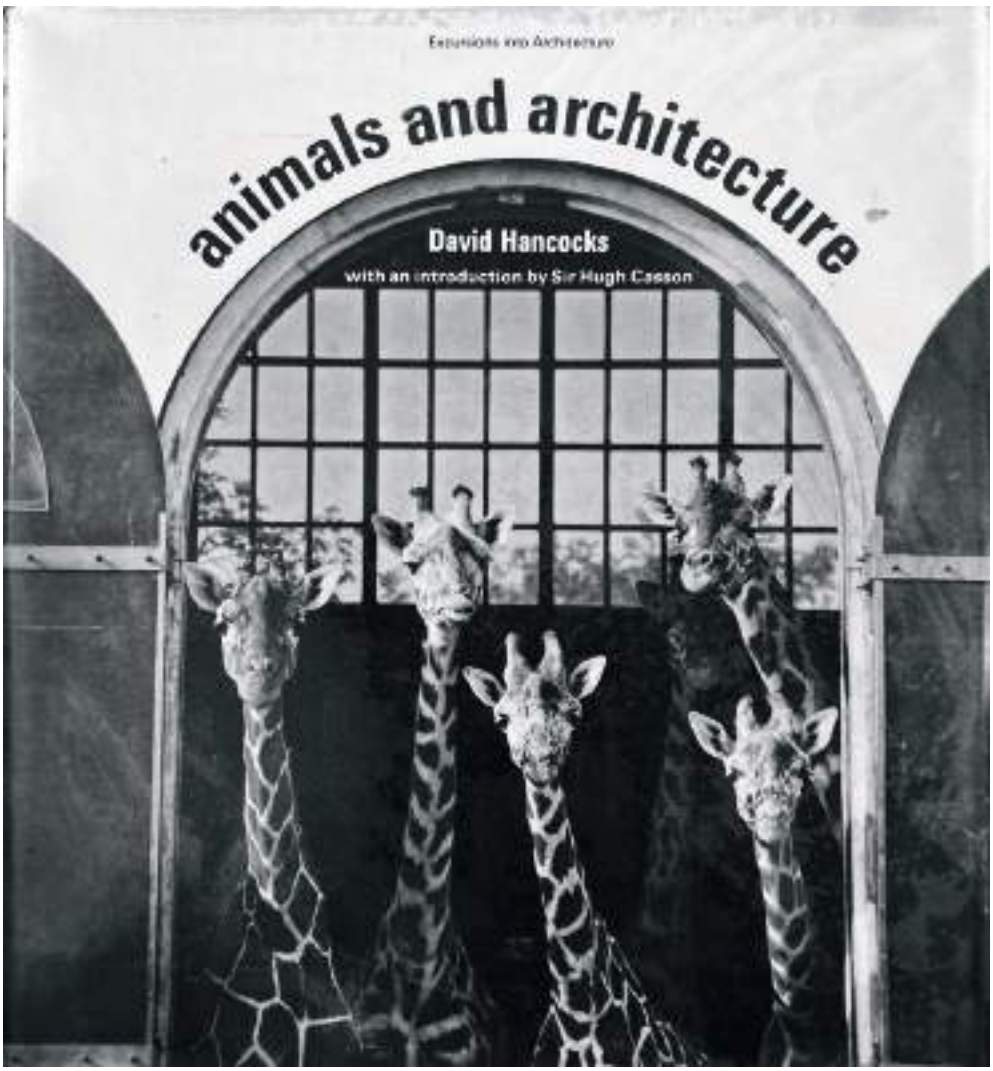
## *L'architecture peut-elle, doit-elle prendre en compte l'animal ?*

La discipline architecturale, de par ses références historiques anthropocentrées, voire même phallocentrées (Dadour, 2020), tend à situer l'humain comme origine et destination de toute dimension et composition architecturale. Il suffit cependant de prendre le temps de considérer l'existence d'un unique porche d'immeuble haussmanien pour voir que même dans ses périodes les plus codifiées et au sein des régimes les plus autoritaires et humanistes, l'architecture la plus élitiste a tout de même su prendre en compte la dimension du cheval et de la calèche pour dimensionner ses seuils et ses façades, ou composer ses systèmes de distributions horizontales et verticales. Très simplement, en considérant les usagers de l'édifice dans leur diversité, les outils de l'architecture ont pu être mis au service de la conception et de la construction d'édifices métropolitains adaptés à accueillir des ongulés de grande taille. En quoi alors y auraient-il la moindre opposition structurelle à une prise en compte par l'architect(ur)e de l'animal ?

L'affirmation qu'il est possible, voire qu'il est souhaitable de « prendre en compte » l'animal en architecture rencontre pourtant fréquemment une même opposition, basée sur l'idée que les animaux n'auraient « pas besoin de nous ». La volonté de prise en compte des besoins animaux en matière d'habitat, et, pire, la volonté de chercher les moyens de la résoudre « à leur place » semble alors vue comme une atteinte à l'autonomie, à la liberté et à la nécessité existentielle de l'animal à réaliser lui-même son habitat. Une forme de défense de « l'art d'habiter » illichien appliquée à l'animal non-humain, en quelque sorte. L'argument est certes honorable, et sans doute vrai dans l'idéal. Mais voilà, le monde déjà largement détruit, pollué, artificialisé et déréglé dans lequel nous sommes contraints à vivre aujourd'hui n'a pas grand chose d'un « idéal », de sorte qu'à bien y regarder, il n'est pas certain que la réalité de la vie animale vécue sur la Planète soit plus agréable sans intervention humaine (supplémentaire). Bien sûr, c'est une évidence : les animaux concernés par ces besoins savent très bien faire leurs barrages, nids et terriers seuls, et ils n'ont pas besoin de nous pour leur en concevoir et construire d'autres à leur place. Mais les conditions actuelles nous contraignent à réfléchir sérieusement à cette voie tant est exponentielle l'accélération de la vitesse de destruction des milieux habités terrestres. Penser les conditions de possibilités d'une architecture « animaliste » n'est donc pas nécessairement une tentative anthropomorphique mésadressée, si du moins on peut s'entendre avec Vinciane Despret rappelant simplement que « quantité d'animaux sont amenés aujourd'hui à sortir de leurs cadres parce qu'ils n'ont plus de chez soi ou ne se sentent plus chez eux, parce qu'ils ne trouvent plus de quoi se nourrir, que la végétation ou les proies sur lesquelles ils comptaient ont disparus » (Despret, 2014 : 272).

Ou, comme l'exprimait déjà Rachel Carson dès 1920 : « Que le déclin de la faune soit lié, de manière inéluctable, aux destinées humaines est désormais un fait acquis chez nous, la préservation est donc primordiale. La faune, il convient de le rappeler, disparaît parce que son habitat a été détruit. Or l'habitat des animaux sauvages est aussi le nôtre. » (Carson, 1920). Avoir détruit une très large part des arbres, des sols, des marais et des mers de cette Planète ; en avoir imperméabilisé et artificialisé les surfaces et en avoir transformé les formes et les profondeurs ; en avoir perturbé les fonctionnements et les climats, les polarités et les flux – tout cela rend les animaux domestiques, liminaires, féraux, et sauvages (ceux qui restent) très largement tributaires des conditions d'habitabilité que nous leur proposons (souvent inconsciemment). Selon Virginie Maris, de récents travaux scientifiques estiment « qu'il ne resterait que 23,2% de terre peu impactée par les activités humaines, après une perte catastrophique de presque 10% entre 1990 et 2016 » (Maris, 2018 : 228). Autrement formulé : notre monde est à ce point artificialisé qu'il n'est plus possible désormais de considérer que l'habitation animale échappe entièrement à notre responsabilité morale.

Voilà probablement la raison pour laquelle l'historienne de l'architecture Dominique Rouillard ouvre son article de 2011 sur ces mots : « L'urbanisation occupant la totalité de l'espace terrestre, l'aménageur est conduit à prendre en charge tous les territoires et leurs habitants. Dans cet urbanisme total, les champs et les exploitations agricoles sont des architectures habitées par les hommes et les bêtes. » (Rouillard, 2011 : 105). S'arrêter toutefois à cet argument serait rester dans le cadre largement anthropocentré de la modernité gestionnaire de l'environnement, un paradigme dont les limites ont déjà été largement rappelées. A cette injonction morale, il convient donc d'ajouter un second constat : ce fait qu'en définitive, aucune question théorique, éthique ou épistémologique particulière n'a jamais empêché l'humanité sous toutes ses formes de bâtir largement pour l'animal non-humain au cours des derniers millénaires. Des enclos aux nichoirs, des bergeries aux étables, des ruches aux pigeonniers, des abattoirs aux zoos, des cages à lapins aux poulaillers, des niches aux aquariums, des volières aux vivariums, des ménageries aux hangars d'élevage intensifs : elles sont innombrables les typologies constructives, urbaines et architecturales, vernaculaires ou expertes, dès l'origine destinées à l'animal non-humain. Les travaux de l'archéologue Brian Fagan montrent bien la longue histoire de cette relation constructive explicite à « l'animal », « partenaire » étroit de l'humanité sous toutes ses formes depuis plus de 15 000 ans (Fagan, 2015). Le meilleur ouvrage (quoique non traduit et épuisé) au sujet des constructions humaines à destination de l'animal reste l'impressionnant *Animals and architecture* publié par l'architecte et concepteur de zoo anglais David Hancocks, auquel il faut renvoyer en guise de source de référence pour aller plus loin sur le sujet (Hancocks, 1971).



*Couverture de l'ouvrage David Hancocks, Animals and architecture (1971 : 194)*

*"A broiler chicken unit in Wales, part of a total capacity of 90,000 birds. At this stage the growing cycle every poultry house seems understocked (up), but when the broilers are fully grown the shortage of space is severe (down)" (id. : 194)*

La question, une fois posé ce constat évident, n'est donc pas tant « peut-on, doit-on construire pour héberger l'animal ? » (les faits historiques ayant déjà largement répondu à cette interrogation théorique) ; mais plutôt « qu'advient-il de ce fait historique, une fois actés les caractères mortifères et largement anti-écologiques de la cosmologie anthropocentriste ? ». Autrement formulé, si la difficulté ne réside pas dans la possibilité théorique ou pratique de bâtir une architecture habitée par un animal-usager, elle se tient alors probablement dans la considération non-instrumentale de l'animal. L'architecture est-elle contrainte à en rester à un rôle de facilitatrice des pratiques spécistes ?

Tandis que voilà plusieurs années déjà que m'habite cette question, à l'heure d'écrire ces lignes, la réponse m'apparaît évidente : c'est non. En tant qu'outil conceptuel et pratique, en tant que champ de compétences et de références extrêmement variés et malléables, l'architecture comme discipline ne me semble aucunement destinée à devoir perpétuer un quelconque spécisme structurel, génétique, intemporel, universel ou « naturel » chez l'humain. En d'autres termes, ce n'est pas (uniquement) la faute de la discipline architecturale si les zoos sont si pleinement cauchemardesques d'un point de vue éthique, mais bien la faute des sociétés qui ont jugé bon d'enfermer des êtres vivants dans conditions aussi spectaculaires qu'indignes et de donner à voir l'incarcération à perpétuité d'animaux dans des cellules infâmes tout en niant la souffrance de ces derniers malgré la multiplicité évidentes de « stéréotypies » aussi criantes que choquantes dans leurs comportements. Le très percutant ouvrage *Zoos. Le cauchemar de la vie en captivité* résume bien le scandale que représentent ces lieux vernis de prétentions « pédagogiques » et « écologiques » très largement mensongères (Jensen, 2018). C'est suite à la lecture de cet ouvrage marquant que j'avais pu rédiger et lire publiquement un texte sur la Ménagerie de Paris au cours d'une rencontre sur l'animal organisée au *CIVA-Kanal Pompidou* de Bruxelles (« Sublime, sidération, anthropocène », février 2019 – non publié). Une fois de plus, alors : en quoi l'architecte en charge du projet d'un zoo ou d'un autre pourra-t-il jamais agir en tant que tel, au sein d'une commande de projet de zoo bien définie et soutenue par un monde encore largement spéciste ? Il est probablement logique de constater que si l'historienne Violette Pouillard peut avoir l'intelligence de proposer sa solide *Histoire des zoos par les animaux* (Pouillard, 2019) et de composer ses connaissances par le biais d'un renversement du point de vue, l'architecte en charge de la rénovation du zoo de Vincennes, lui, n'est pas plus libre de proposer une réelle alternative éthique à la commande que ne le serait un architecte en charge d'une prison ou d'une centrale nucléaire. C'est en ce sens que plusieurs pratiques architectes en lien avec des programmes touchant à des vies animales n'entreront pas dans la présente étude. Car elle est, certes, bien connue des milieux de l'architecture, la complexe serre conçue par Cedric Price pour le Zoo de Londres (*Snowdon Aviary*, 1965), tout comme l'était déjà le bassin des pingouins et sa célèbre double rampe hélicoïdale, conçu par Tecton, Berthold Lubetkin et Lindsay

*Penguin Pool, Zoo de Londres, 20 janvier 1954. (photographe inconnu)*

Drake (*Penguin Pool*, 1934). Difficile toutefois de développer longuement à leur sujet, pour la raison peut-être compréhensible qu'il semble probablement aussi contradictoire de parler d'architecture animaliste au sujet d'un zoo qu'il pourrait l'être de parler d'architecture humaniste au sujet d'un goulag.

De la même façon, les établissements agricoles aux qualités architecturales remarquables aujourd'hui bâtis par les frères Janin (Fabriques architectures paysages), tout intéressants qu'ils soient dans une optique purement architecturale, ne sauraient constituer ici un corpus d'étude pour cette recherche dont les objectifs sont plus prospectifs et radicalement plus antispécistes que ces édifices qui ne remettent en question ni la société donnant lieu à de tels enfermements du vivant, ni la place de l'architecte, ni celle du fermier, ni celle de l'animal – bref, ces édifices qui a de nombreux égards peuvent être considérées comme les pures expressions de la société actuelle sous ses aspects les plus spécistes (éventuellement sont-ils juste un peu plus sensibles à bâtir de façon un peu plus frugale – dans les faits comme dans l'apparence –, ce qui en définitive porte aussi à résister au désastre écologique global). A bien des égards, ces projets architecturaux semblent tout bonnement incapables de travailler à une réconciliation, par l'architecture, entre éthique environnementale (beaucoup sont encore construits en béton armé, au service d'un élevage destiné à produire de la viande) et éthique animale (emballant plutôt dans une coque architecturale séduisante des élevages productivistes conventionnels, ce qui tend au contraire à en masquer subrepticement les problématiques morales).

En un certain sens, la possibilité d'une « architecture animaliste » n'est pourtant pas qu'une spéculation philosophique, qu'une proposition prospective pour l'avenir ou qu'une proposition théorique, décoloniale-radicale. Des formes d'architectures animalistes pourraient bien déjà être à l'oeuvre, ici et là : c'est en tout cas ce que j'ai tenté de défendre récemment dans un article pour le très conservateur Pavillon de l'Arsenal parisien (à savoir dans un cadre de publication contraint totalement fermé à l'idée que l'architecture puisse être autre chose qu'une activité non seulement humaine, mais encore explicitement élitiste). L'article développe tout d'abord un propos en appui sur deux cas architecturaux parisiens discutables – une école en béton armé de l'agence ChartierDalix (agence à l'origine du croustillant oxymore « béton biodiversitaire ») et une « tour de la biodiversité » d'Edouard François non moins écocidaire. Le propos s'engage en suivant sur un troisième cas francilien, nettement plus stimulant mais aussi moins pleinement architectural – les jardins refuges de la biodiversité de St-Ouen de l'ateliergeorges. En développant une réflexion sur la base de ces trois exemples, l'article tente de défendre l'hypothèse qu'il est possible de trouver, sur le territoire du Grand Paris, quelques architectes et quelques architectures préoccupés par le sujet animal. Un panel de cas internationaux aide à défendre cette idée par le biais d'exemples non moins disciplinaires mais plus créatifs.

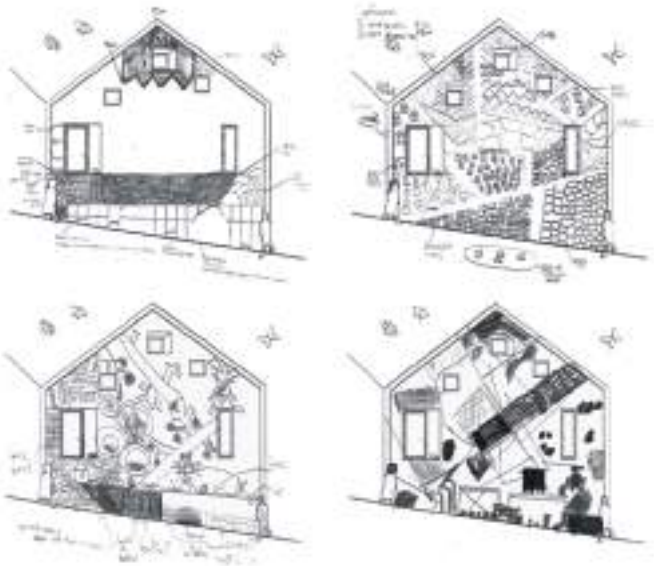
*Fabriques architectures paysages, neufs bâtiments d'élevage, Bonneval-sur-Arc (73), 2012 ; projet récompensé par le Prix Constructive Alps en 2015.*

## *architect(ur)es animalistes : cas d'études*

Le cas de la *Mellor Primary School* fait partie de ceux-là. L'intérêt de l'extension de cette école conçue par Sarah Wiggleworth, architecte anglaise de renom, tient à la façon dont s'y articulent exigences architecturales, démarches sociales et expérimentations écologiques. Ainsi pourra-t-on conter la qualité environnementale de cet ensemble fait de bois (mélèze lamellé-collé pour la structure, bardeaux et planches de cèdre rouge pour les enveloppes de façade et de toiture ; tous sans traitement et issus de forêts durablement gérées), isolé en bottes de paille jusqu'à donner une construction entièrement passive. Il faudrait aussi prendre le temps de dire, d'un point de vue architectural, ses porosités, seuils et dialogues avec la forêt avoisinante ou encore ses volumétries intérieures laissant découvrir la structure apparente.

Mais s'arrêter à ces aspects serait oublier ce qui fait la réelle singularité du projet. « Inspirée » par l'éthique de la pédagogie biorégionaliste de l'établissement (la Mellor Primary School est ce qu'on appelle en français une « École de la forêt »), l'équipe de Sarah Wiggleworth Architects s'est en effet investie dans une démarche de conception participative avec enfants, parents, enseignant·es et autres employé·es de l'établissement pour concevoir et réaliser un pignon habité par une multitude d'espèces, un motif de façade composé de différents revêtements « capables de fournir un habitat pour les oiseaux, les abeilles, les chauves-souris et les insectes » (selon le site internet de l'école). Cœur du dispositif architectural et pédagogique à la fois, ce grand pan de façade hospitalière, fait de restes et de trouvailles des environs, permet une proximité au quotidien avec le vivant pour les usagers et usagères de l'école. Le pignon habité est aussi un dispositif tourné vers la construction, puisqu'une fenêtre-témoin y fait apparaître l'isolation en bottes de paille. En tout cela, difficile de ne pas penser que c'est avant tout grâce à ces engagements écologiques et sociaux que ce projet a remporté plusieurs prix architecturaux nationaux parmi les plus prestigieux (RIBA, RICS, etc.) – belle preuve qu'architecture et engagements pour le vivant font bon ménage…

L'accueil du vivant non-humain est ici un prétexte à participation autant qu'une méthode pour contribuer au renouveau de la culture architecturale écologique. Sur le long terme, le contact avec l'animal (par l'entretien, la présence des insectes au quotidien, la transmission des récits de la conception et des pratiques de prendre soin de cette façade habitée par d'autres, etc.) forme un moyen de stimuler, par l'architecture, une pédagogie biorégionaliste. Quand à « l'hôtel à insecte » façonné, il s'avère être d'un nouveau genre, clairement moins anecdotique, plus visible et majestueux que les miniatures kitsch auxquels nous habituent plus généralement les services municipaux en



*Sarah Wiggleworth Architects, Mellor Primary School (site internet de l'agence)*

installant de sempiternelles petites maisons grillagées dans les parcs publics. Cet exemple le montre : beaucoup de choses sont accessibles sur le sujet, moyennant quelques maitrises d'œuvre et d'ouvrage intéressées par la question. Mais voilà : pour l'heure, la prise en compte de l'animal en architecture reste pourtant plutôt l'exception que la règle. Côté histoire de l'architecture, si l'animal a bien été présent par endroit, c'est surtout en tant qu'inspiration pour l'ornementation (Lefébvre, 2022) ou comme une pure figure de communication sans lien ou presque avec la conception architecturale (Rouillard, 2011). Les typologies spécifiquement liées à l'accueil de l'animal (des zoos aux fermes et jusqu'aux abattoirs) ont fait l'objet d'un nombre infiniment plus faible de travaux que ceux liés aux programmes uniquement humains (le logement collectif en tête). En bref, l'animal a visiblement été considéré jusque là surtout comme un étranger, imprévu et tardif, anecdotique et périphériques aux missions « humanistes » de l'architecture. De sorte qu'il est assez peu surprenant de constater aujourd'hui à quel point le sujet de l'animal semble avant tout contreproductif aux yeux de beaucoup de praticiens de l'architecture. Il faut dire qu'un certain nombre de problématique concrètes nourrissent cette vision de l'animal comme gêne, comme frein ou comme élément perturbateur pour l'architect(ur)e. En témoigne les nombreux récits en provenance des acteurs et actrices des milieux patrimoniaux, faisant états de logiques de « co-protections » ou au contraire de conflits de protections entre patrimoines bâtis et patrimoines « naturels ». De son étude sur le sujet, Bérénice Gaussuin conclue à une nécessité de mieux intriquer, en amont, limites, périmètres et composition des logiques de « protection » :

« On touche ici aux limites de la protection : qu'il s'agisse du patrimoine naturel ou culturel, ce qui n'est pas protégé est autorisé à disparaître. Ici, le vivant éclaire crument une réalité connue pour le patrimoine bâti. Cependant, à la différence du bâti, les animaux bougent et vivent sans se soucier des délimitations que nous traçons sur nos cartes. C'est pourquoi, et malgré la protection des individus (hirondelles, faucons…) nous considérons encore évident hors des espaces protégés, la primeur de la protection du bâti sur celle du vivant. Sortis de ces périmètres protégés, les individus peuvent être supprimés » (Gaussuin, 2022).

Ce constat rejoint les propos de Laurent Tillon pour qui « les conflits entre biodiversité et aménagement du territoire viennent généralement du fait que les aménageurs voient les enjeux de la biodiversité comme une charge au lieu d'en faire un atout. Les mesures de protection arrivent généralement quand l'ensemble des propositions d'aménagement ont déjà été formulées », de sorte que « l'absence d'anticipation est probablement l'une des plus grandes causes du déclin de la biodiversité » (Tillon, 2022 : 332). L'anticipation toutefois, n'est pas toujours possible.

*A Saint-Dizier (52), une vintaine de nichoirs sont discrètement installés sur la façade de la Chapelle de l'ancien hôpital en cours de réhabilitation sur demande de la LPO (en 2013) à la faveur des Martinets. Photo : Michel Rollot, mai 2022.*

*Un faucon crécerelle s'apprête à se poser sur un des pinacles de la Cathédrale Notre-Dame de Paris. Photographie : Yves Gestraud (LPO, 2021).*

En témoigne un autre exemple récent, que je connais bien pouvoir être très familié tant de son contexte géographique (Rollot, 2014) que des architectes en charge de sa réalisation (Rollot, 2021a) : je pense ici au marché conçu par l'agence Studiolada pour la petite ville de Saint-Dizier, en Haute-Marne (prévu pour livraison en 2023). Initialement conçu en pierre de taille et charpente bois, avec des savoirs-faire et des matières locales, dans une logique urbaine magistrale autant qu'avec une forme d'audace donnant aux façades toute leur monumentalité : le projet tel qu'il était à l'heure du concours était une véritable leçon d'écologie sociale pour l'architecture. Mais voilà qu'au fil des études de sols, des difficultés apparaissent, principalement dues à la fragilité des caves existantes sur site, habitées par une espèce de chauve-souris protégée. Les fondations nécessaires à la bonne tenue de l'édifice semblent finalement inenvisageables, mais les caves restent absolument intouchables en tant qu'habitat de l'espèce protégée. Le projet manque de s'arrêter. Il aboutira finalement, mais métamorphosé en un monstre d'acier un peu démesuré : pour éviter tout risque de démolition des caves et de leurs habitants vulnérables, il a fallu faire appel au savoir-faire de la meilleure ingénierie constructive (ici en l'occurence l'équipe de Jean-Marc Weill) pour contourner l'obstacle. En résulte un pont métallique immense, nécessaire pour suspendre tout l'édifice d'une façade à l'autre. Les façades ne sont plus qu'auto-portantes, et de la charpente bois initialement prévue porteuse ne restera finalement qu'un habillage esthétique superficiel. D'un démonstrateur frugal exemplaire, nous voilà passé à un édifice au bilan écologique global désastreux (et ce, sans certitude réelle que les chauves-souris reviennent bien nicher dans les caves protégées). Par normatisme animalier rigide, par principe de précaution rigoriste, nous voilà collectivement certains d'avoir maximalisé la destruction environnementale globale. Peut-être aurait-il mieux valu rester dans une éthique « conséquentialiste » (évaluant le bien fondé de ses actes à leurs conséquences réelles) un peu spéculative et optimiste, plutôt que de s'en tenir à une éthique « normative » (évaluant le bien fondé de ses actes à la manière dont ils respectent scrupuleusement la norme) ? Cet exemple montre d'une part la difficulté d'anticiper parfaitement les conflits entre biodiversités et établissements humains. Il illustre d'autre part la façon dont l'architecture peut se retrouver aux prises avec la tension précédemment évoquée entre éthique environnementale et éthique animale. Et encore il dit le pourquoi de la méfiance légitime qu'inspire le sujet de l'animal aux architectes praticiens.

D'autres cas encore pourraient aisément donner le change, en faisant apparaître des situations plus enthousiasmantes et des modèles réussis d'alliances entre pratiques d'édification et prise en compte des vies animales. Chez Laurent Tillon, on trouve notamment ce récit en provenance de Jean-Luc Témoin, forestier en forêt de Rambouillet :

*Image de synthèse du projet pour le marché de Saint-Dizier, Studiolada (site internet de l'agence)*

« Alors qu'une piste devait être réaménagée pour faire passer des engins devant débarder du bois de la forêt, un pont posait un sérieux problème de solidité. Les piliers déjà affaisés n'auraient jamais tenu face au poids des camions devant rouler dessus. Profitant de sa reconstruction complète, Jean-Luc a négocié avec les maçons pour qu'ils incluent des briques creuses dans la structure, et qu'ils laissent quelques fissures dans le ciment, quitte à donner l'illusion d'un travail de mauvaise qualité. Depuis ces travaux, jusqu'à six espèces de chauves-souris viennent régulièrement s'y réfugier. Coût de l'opération : zéro euro ! » (Tillon, 2022 : 333).

Pour que les architectes puissent cependant s'appuyer sur un tel exemple et construire leur pratique sur la base de ses conclusions, encore faudrait-il qu'ils puissent accepter l'idée et l'image du « travail de mauvaise qualité » – cela même qui constitue un refuge pour l'animal, mais que la discipline architecturale contemporaine, toujours largement nourrie des idéologies modernistes avec leurs tendances minimalistes, puristes, *austères* (Chabard, 2016) voire *ascétiques* (Aureli, 2022), ne valorise que très rarement. Un espoir de renouveau émergera peut-être à ce sujet, à lecture du dernier entretien accordé par Gilles Perraudin. Lui qui, historiquement, à été valorisé pour la rectiligne et la rigueur, l'ordre, voire la tenue militaire de ses projets architecturaux, semble désormais donner dans le romantisme de l'imperfection, de l'artisanal et de la singularité vulnérable (Curien, 2022)… vers un nouveau paradigme esthétique en architecture, mieux

capable de laisser l'animal s'insérer dans les failles (assumées) de son ciment ? Il importe probablement d'en venir à un autre cas encore, qui ne suggèrerait pas pour sa part que l'animal ne puisse être accueilli que dans les interstices d'une conception pensée sans lui. Parmi d'autres exemples possibles (Matali Crasset, Joyce Hwang, etc.) je ferai appel à la figure d'Ariane Lourie Harrison pour illustrer le cas d'une architecture pleinement tournée vers l'animal, de ses origines conceptuelles à ses dimensions et structures formelles. Il est amusant de constater tout d'abord qu'Ariane Lourie Harrison est une ancienne collaboratrice de Peter Eisenman, bien connu comme archi-prophète de l'autonomie architecturale. Désormais reconvertie dans des travaux plus *expérimentaux* (Marie, 2020) et largement « anthropocénique » (critiques, contemporains, nourris d'enjeux sociaux et environnementaux, etc.), les projets de l'Atelier Harrison visent notamment à développer la possibilité d'une architecture ouverte à nos voisins non-humains, qu'ils soient insectes, oiseaux ou autres encore. Cette démarche prend place au sein d'une recherche plus large, développée chez Harrison sous l'angle de « l'Architecture Post-humaine », que l'intéressée explicite en ces termes :

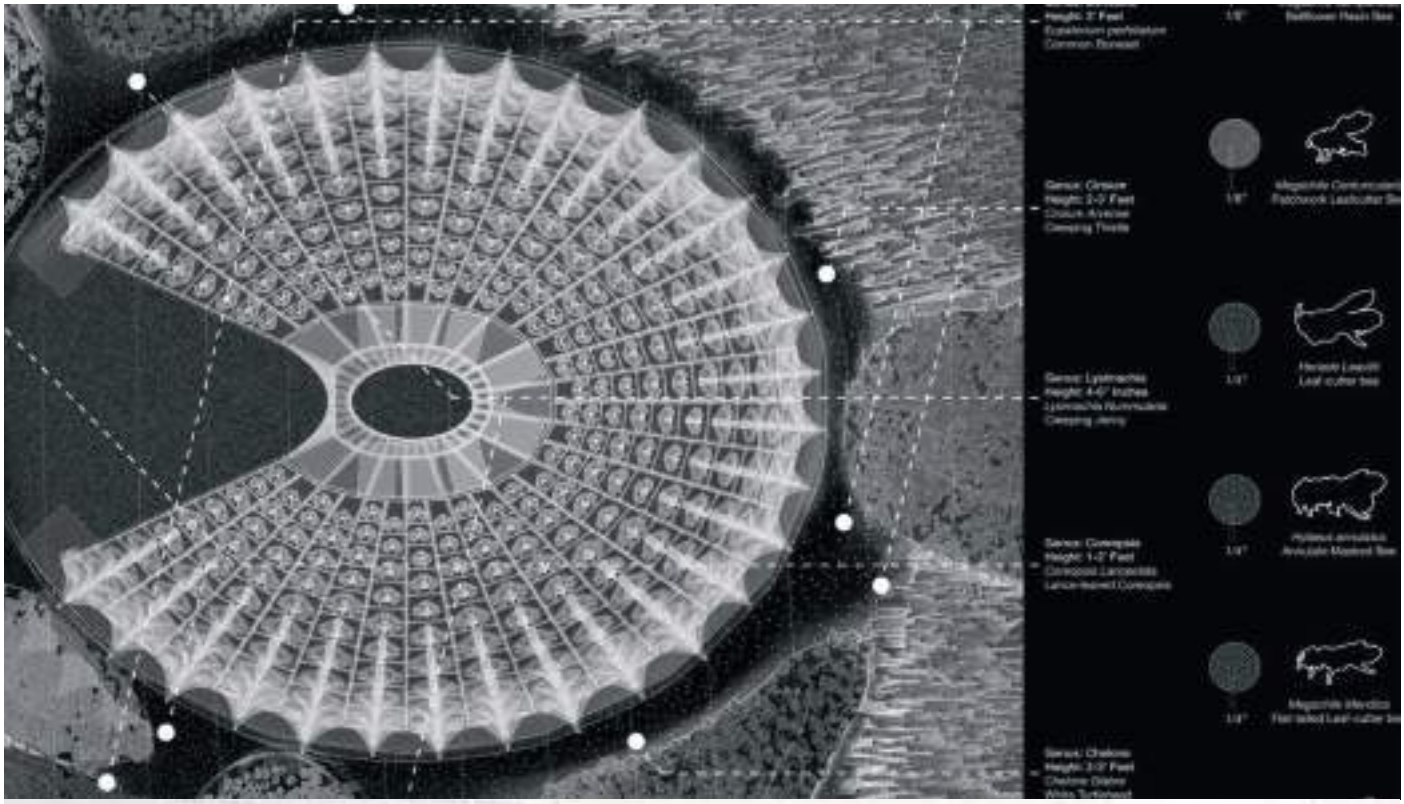
« Mon attrait pour le sujet vient de ma position critique vis-à-vis de l'accent mis par les architectes sur l'humain, cet anthropocentrisme de l'architecture : l'écologie et la nature comprennent une multitude d'espèces, alors pourquoi nous concentrer sur une seule d'entre elles ? Le discours post-humain ne dit pas « débarrassons-nous des êtres humains », mais plutôt « mettons autre chose que les humains au centre de notre démarche ». Mon travail sur le post-humain m'a permis de comprendre que l'Anthropocène est une opportunité pour les architectes d'explorer les possibilités de construire pour des espèces variées, avec une vision plus large des formes de vie qui devraient être traitées comme « citoyennes » et auxquelles l'on devrait accorder un habitat. » (Harrison, 2017).

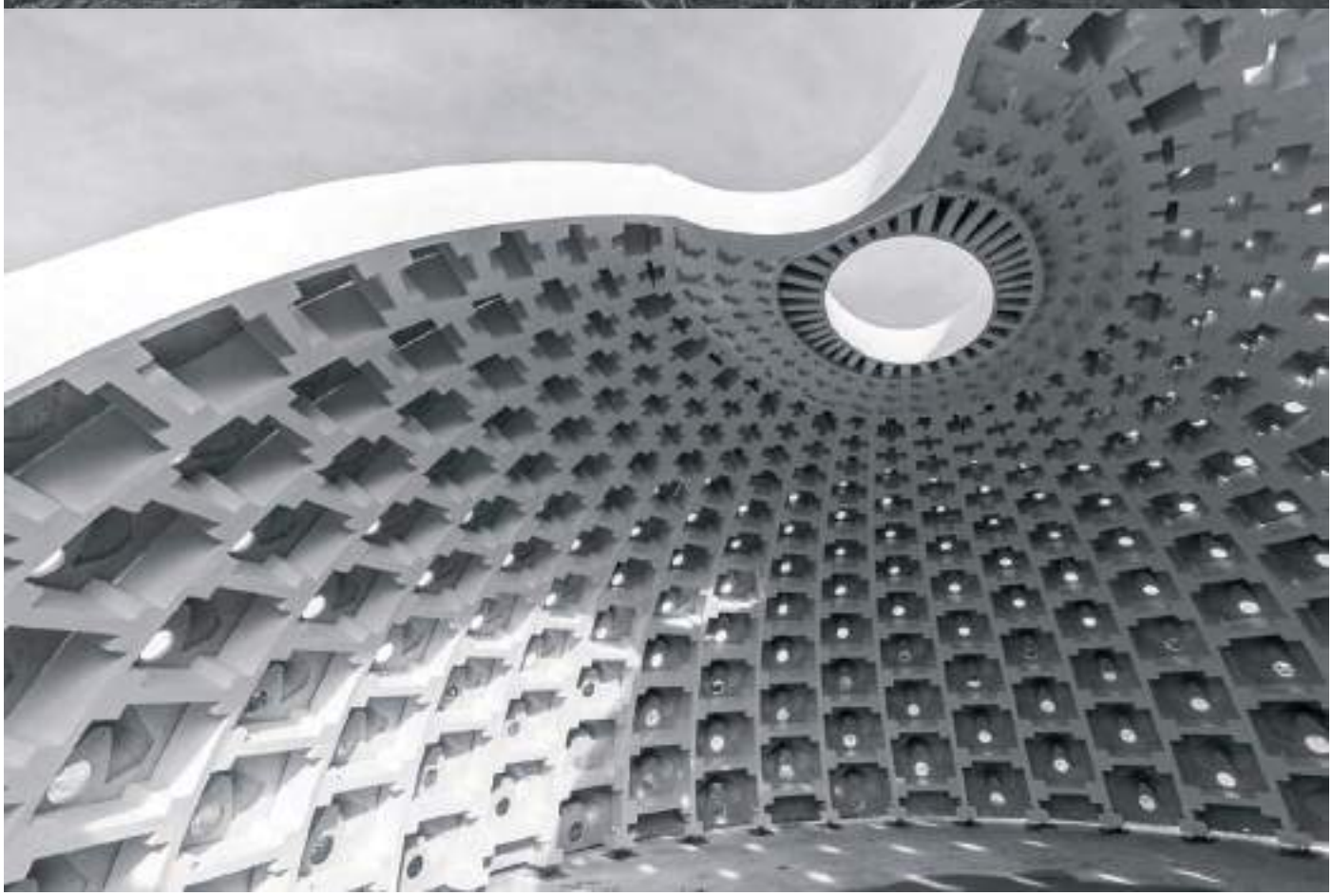
Cette réflexion, l'architecte a pu la nourrir par une approche théorique au travers d'un ouvrage éponyme (Lourie Harrison, 2013) autant que par le biais de projets expérimentaux tels que *Pollinators Pavilion* (2019), *The Birds and the Bees* (2016) ou encore *Species Niches Pavillon* (2014). A mi-chemin entre démarche artiste – le studio travaille d'ailleurs régulièrement avec des artistes, danseurs et chorégraphes – et pensée architecturale, Seth et Ariane Lourie mettent en lumière les manières dont un accueil plus qu'humain renouvelle fondamentalement les points de vue et les résultats auxquels peut accéder la discipline architecturale. Mais pourquoi tant d'énergie pour des pollinisateurs, qui, dans l'imaginaire commun, se débrouillent très bien sans nous ? Les abeilles ne savent-elles pas très bien bâtir leurs ruches en toute autonomie ? En réalité, s'il nous faut désormais réfléchir sérieusement à la façon dont nous pourrions leur refaire une place adaptée via nos édifices, ce n'est pas uniquement que les campagnes et leurs champs de monocultures agro-industrielles nourries aux pesticides sont devenues impropres à l'habitat de nombreux pollinisateurs ;

c'est aussi que la ville elle-même semble devenue impropre à les accueillir.
« Si vous prenez les magnifiques paysages de Gotham, écrit Ariane Lourie Harrison, le New York des années 1920, avec tous ses ornements de pierre, vous constaterez qu'ils ne sont pas qu'esthétiques mais fournissent des perchoirs, des lieux de nidification et un habitat pour de nombreuses créatures qui peuvent utiliser ces aspérités des bâtiments » ; tandis qu'en revanche « le verre des façades contemporaines est si lisse que rien d'autre ne peut y habiter » (id). C'est dans ce contexte que l'atelier s'investit dans l'accueil des abeilles solitaires – des abeilles qui ne vivent pas en colonie, ne servent aucune reine, ne produisent pas de miel et ne construisent pas de ruches, mais se nichent dans des galeries qu'elles creusent elles-même dans la terre, ou dans des cavités déjà adaptées.

« Comment pouvons-nous construire un habitat pour les espèces indispensables à nos filières de production alimentaires ? Nous n'en savons que très peu au sujet des 4000 espèces d'abeilles solitaires d'Amérique du Nord, en dépit de leur rôle central en tant que pollinisateurs de 70% de l'environnement (hors agriculture). […] Les diverses micro-conditions que nous développons avec notre pavillon et ses systèmes de panneaux innovants fournissent des structures artificielles appropriées à la nidification des abeilles solitaires et dessinent un type d'intendance environnementale approprié à l'Anthropocène. Le Pollinators Pavilion est un habitat analogue pour les abeilles faisant leur nid dans des cavités. D'une part, il recueille et envoie des données depuis un système de surveillance numérique pour répondre à notre manque de savoir scientifique sur ces espèces, et d'autre part, il permet de sensibiliser le grand public au sujet de ces pollinisateurs négligés tout en promouvant la biodiversité

*Double page suivante : Pollinators Pavilion, Atelier Harrison (site internet de l'agence)*


Height: 3' Feet
Common Ironweed
Genus: Cirsium
Height: 2-3' Feet
Cirsium Arvense
Creeping Thistle
Genus: Lysimachia
Height: 4-6" Inches
Lysimachia Nummularia
Creeping Jenny
Genus: Coreopsis
Height: 1-2' Feet
Coreopsis Lanceolata
Lance-leaved Coreopsis
Genus: Chelone
Height: 2-3' Feet
Chelone Glabra
White Turtlehead
1/8"
Bottlebrush Resin Bee
Megachile Centuncularis
Patchwork Leafcutter Bee
Hylaeus Leucotis
Leaf cutter bee
Hylaeus annulatus
Annulate Masked Bee
Megachile Mendica
Flat-tailed Leaf-cutter bee



et la restauration écosystémique. » (site internet de l'agence)

***vers une morale non dualiste de l'architecture animaliste***

De l'idyllique réalisation de la Mellor School à la catastrophe du marché haut-marnais, des paradoxes qu'offrent les problématiques patrimoniales au bon sens forestier ou aux expérimentations folles de l'Atelier Harrison, chacun des cas cités donne à lire à sa manière un fragment de la réalité du sujet recouvert par la thématique « l'animal et l'architect(ur)e ». Tous ces cas font bel et bien partie du réel et de ses complexités, démontrant à loisir que le sujet est aussi vaste que ses situations sont multiples. Quoiqu'on pense faire, défendre, inventer avec ces expérimentations architecturales – théoriques ou pratiques –, ces exemples restent fondamentalement étrangers à la norme ; ce sont des démarches rares, dans un monde qui ne peut les regarder que comme des a-normalités. Est-il réellement possible de développer plus loin une architecture réellement animaliste dans un monde aussi capitaliste, rationaliste, productiviste, utilitariste, spéciste et aussi dominateur que le nôtre ? Disons, pour engager une réponse à cette question difficile, qu'on pourrait tout d'abord vouloir engager une discussion, sur les limites et les critères permettant de caractériser fermement une pratique architecturale « d'anthropocentrée » ou de « non-anthropocentrée ». En effet, Virginie Maris a raison d'affirmer que « le plus sûr chemin serait probablement de considérer les animaux comme des sujets moraux poursuivant leurs propres finalités, et donc en cela autonomes et dignes de considération morale directe. Ce débat est ancien et il n'y a plus de façon raisonnable de justifier que les animaux soient considérés comme des choses ou traités comme de simples moyens » (Maris, 2018 : 209). Mais à partir de quel moment traite-t-on (ou cesse-t-on de traiter) l'animal « comme une chose » ou « un moyen » en tant qu'architecte ?

Une première approche, simplificatrice, dualiste et essentialisante, chercherait probablement des critères permettant de cataloguer les typologies et les pratiques au sein de ces grandes voies possible. Et cela reste tout à fait possible tant qu'on en reste à des exemples bien ciblés. D'un côté on trouverait bien quelque mangeoire à oiseau, installée au fond du jardin, plutôt animaliste et bâtie dans une optique largement désintéressée – si ce n'est pour le plaisir de pouvoir observer sans les déranger les oiseaux qui pourraient y profiter des graines déposées à leur attention. Et, à l'autre extrémité du spectre, un vaste panel d'édifices et de spatialités qui n'ont pas grand chose à voir, du genre de ceux construits pour faire fonctionner les « laboratoires d'études », ou plutôt les salles d'enfermement, de torture et d'empoisonnement que la recherche scientifique à pu utiliser pour mener des expérimentations sur les animaux durant tout le 20e siècle (voir à ce sujet Singer, 1975 : 99-203). Parce qu'ils illustrent des positions extrêmes, ces deux cas sont assez évidents. D'un côté, la myriade d'hôtel à insectes et autres niches pour chiens ; de l'autre, les hangars servant à l'élevage intensif et autres abattoirs.

Cette structure de pensée dualiste ne nous permet toutefois d'envisager le centre du spectre. En effet, le faisceau (éthique, typologique, politique) n'est-il pas tout à fait continu, entre bienveillance d'un côté et torture de l'autre ? *Quid*, dans ce cadre, du cas du pigeonnier : s'agit d'un genre d'hôtel à oiseau ou d'une étable à volatiles ? Ou, en d'autres termes : sommes-nous là face à une utilisation « instrumentale » du vivant non-humain, que l'architecture permettrait et déploierait même en terme de puissance, ou bien s'agit-il d'un acte de pur don de la part de cultures humaines éco-, bio- ou zoo-centrées, bâtissant ici juste pour le bien-être animal et la vitalité des écosystèmes sans contre-don en retour ? A l'évidence : ni l'un, ni l'autre, et c'est là probablement la caractéristique la plus complexe et la plus intéressante des relations interspécifique mutualistes – au sein desquelles les deux parties sont bénéficiaires– : les échanges symbiotiques qui s'y déroulent échappent à la dialectique du « moyen » et de la « fin », du « dominé » et du « dominant », du « bien » et du « mal ».

Comme le montre bien Fahim Amir dans son admirable travail *Révoltes animales*, le statut du pigeon à largement évolué au fil des cultures et des siècles (Amir, 2022 : 25-43). Et, « alors que ces animaux avaient jusque-là symbolisé la bonne nourriture, la beauté, la santé et la bonté morale, ils sont considérés à partir du milieu du XXe siècle comme un fléau urbain. Ils deviennent respectivement inappétissants, laids et porteurs de maladies » (id, 31). Pour bien comprendre le rôle social du pigeonnier, il faut ainsi se souvenir des nombreuses autres relations (amicales, utilitaires, émotionnelles, ludiques, symboliques, rituelles) que les communautés humaines avaient pu tisser avec ces volatiles au fil du temps. Historiquement, on retrouve ainsi des colombiers et des pigeonniers dans toute l'Europe :

« Un seul des nombreux colombiers présents à Rome abritait cinq mille pigeons. Au XVIIe siècle, en Grande-Bretagne, il existait encore environ 26 000 pigeonniers […]. En France, la construction des pigeonniers était un privilège réservé aux plus hautes couches de la société. 1789 ne marque pas seulement la chute de l'Ancien Régime, mais aussi celle des pigeonniers. On estime aujourd'hui'hui à un tiers la part des pigeons du pays qui descendent des pigeons qui furent libérés au cours de la Révolution française » (id, 32-33).

Ces colombiers sont bâtis pour des raisons variés, allant de l'ornementation paysagère à la production de viande goûteuse et bon marché, jusqu'à production d'engrais d'excellente qualité à partir due la fiente recueillie sous le pigeonnier. « Dans les recoins les plus reculés du monde, des colombiers et des pigeonniers s'élèvent comme des monuments de cette haute considération » (id, 31). Ces édifices relèvent-ils alors d'un anthropocentrisme nuisible à la survie de l'humanité et au bien-être animal, ou s'agit-il de constructions « animalistes » accueillant le vivant non-humain dans une logique non-instrumentale, jamais violente ni dominatrice ? S'il est difficile de catégoriser les pigeonniers aussi simplement que les exemples

précédents, c'est que ces typologies architecturales accompagnent justement des compagnonnages interspécifiques eux aussi moins caricaturaux que ces catégories intellectuelles elles-mêmes. Dans les micros-sociétés que ces relations humanimales construisent, le rapport est celui, précédemment évoqué, de la co-évolution ; la domestication est à double sens ; l'utilisation de l'autre à ses propres fins est en tout sens. Comme tout élevage, le pigeonnier reste nécessairement l'établissement construit d'une pratique discutable – si du moins Fahim Amir à raison d'affirmer, avec d'autres, que « la mise à mort violente des animaux, et l'angoisse, la panique et la douleur qui l'accompagnent, font partie intégrante de toute activité d'élevage, même à taille humaine » (id. 19). Cependant, ne serait-ce que parce qu'il laisse libre l'animal d'aller et de venir à sa guise sans enfermement véritable, le pigeonnier reste à l'évidence une typologie construite radicalement différente de l'aquarium, de la cage à oiseau ou de l'enclos de zoo (et même peut-être de « l'élevage paysan » contemporain). Une typologie architecturale immémoriale, déclinée en mille versions au travers des cultures d'ici et d'ailleurs, témoignant à son tour des infinies possibilités qu'à l'architecture d'accompagner le compagnonnage interspécifique et les perspectives co-évolutives.

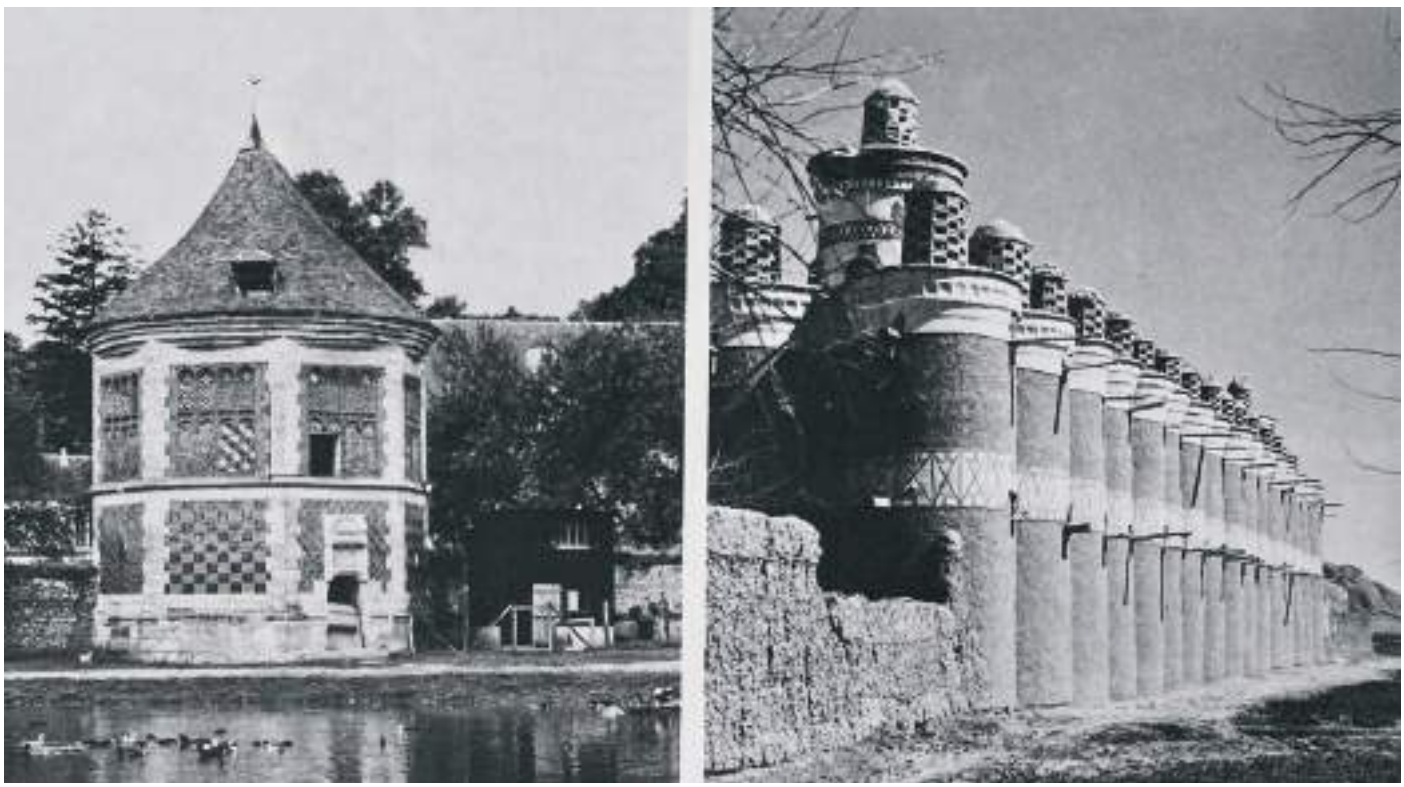


*Illustration de gauche : "French dovecotes were rather more ornate than English examples. The patterns upon the dovecote at Boos, near Rouen, dated 1529, are formed with bricks of several distinct colours" David Hancocks, Animals and architecture (1971 : 64).*
*Illustration de droite : "Pigeon towers in Persia constructed to collect the birds' droppings. The importance attached to the birds and their useful by-product is indicated by the precise construction and decoration of this group of towers near Isfahan" (id.).*

# *Chapitre 6*
# *L'animal, une mise en incapacité supplémentaire pour l'architecture ?*

*« En regardant froidement ce qui se passe, on peut dire que l'architecture n'intéresse plus personne. [...] Donc l'architecture est condamnée à une extinction rapide. Ce n'est pas là une boutade destinée à effrayer les architectes (qui, du reste, se sauveront dans tous les cas ou en s'adaptant à la nouvelle situation ou en se retirant sur des îles réservées, où l'on continuera à cultiver artificiellement des fragments de mémoire architecturale pour la curiosité d'une élite). [...] Mais le pourra-t-il se passer de l'architecture ? Il s'en passera si l'architecture continue à n'être utile à personne. Il ne s'en passera pas si l'architecture change. »*

*Giancarlo de Carlo*
*(2022 : 201-202)*

*« Every profession bears the responsibility to understand the circumstances that enable its existence »*

*Robert Gutman*
*(cité par Biau, 2019)*

## *l'architecture, plus obsolète que jamais*

Une des conséquences inéluctable de ce travail mené, est qu'il confronte les milieux de l'architecture à une difficile somme de problématiques supplémentaires, qui vient s'ajouter à la suite de la longue liste des contraintes, normes, injonctions morales, responsabilités et savoirs cumulés que les architectes devraient prendre en considération pour pratiquer leur discipline (la théorie et la représentation de l'architecture étant considérées comme une forme de pratiques de la discipline). Cette somme de problématiques animalistes ne fait qu'ajouter aux raisons de travailler l'architecture du point de vue de ses obsolescences multiples. En quoi en effet se tourner encore vers des architectes si l'enjeu contemporain n'est plus le « bel objet » mais le devenir des dynamiques vivantes dans des territoires interspécifiques à la fois en crise et en transition ? Ou si la question n'est plus celle de l'hypothétique expérience spatiale humaine extraordinaire, mais plutôt celle de la potentielle mise en synergie entre points de vue animaux, végétaux, humains, fongiques et bactériologiques dans un contexte climatique et hydrologique inédit ?

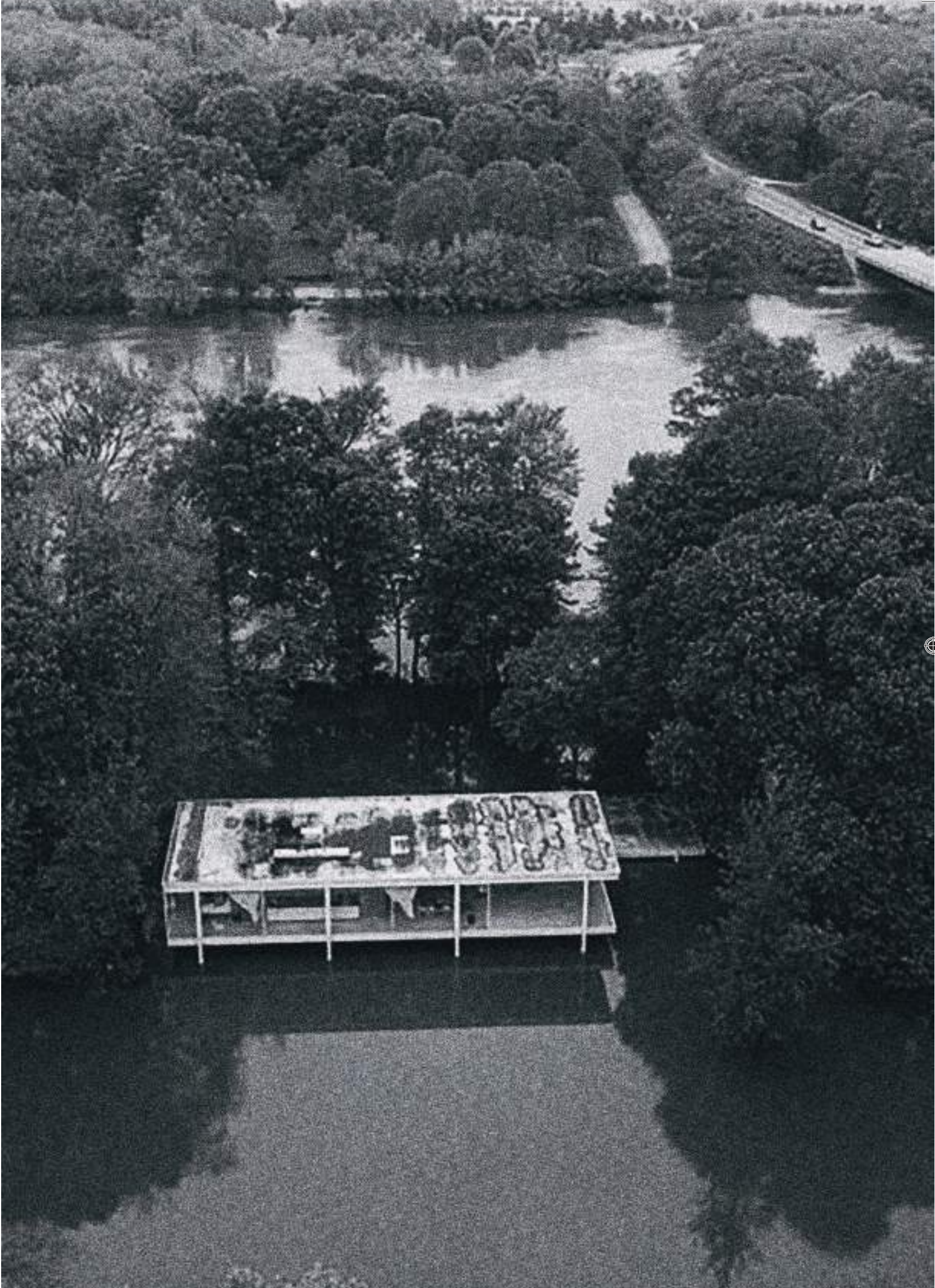
On a beau entendre qu'il ne suffit pas d'ajouter simplement quelques normes environnementales et animalistes exigeantes pour qu'à l'avenir l'édification soit rendue écologique, il n'empêche qu'il n'est pas évident de savoir quoi proposer d'autre (que des normes). Et finalement, ladite crise généralisée concerne-t-elle d'ailleurs en quoique ce soit l'architecte et l'architecture ? Et si l'architecture comme art d'édifier solidement, fonctionnellement et esthétiquement – selon la triade pleine d'évidence (voire complètement « stupide » (Till, 2009 : 29)) énoncée par Vitruve il y a deux mille ans de cela – n'avait-elle, tout simplement, plus sa place dans un monde préoccupé par la survie écologique ? Ces questions renvoient en fait à de nombreuses débats, tant sur la discipline que sur le métier, que se posent activement les architectes eux-mêmes depuis plusieurs décennies déjà. C'est la question de savoir ce qu'on pourrait encore attendre aujourd'hui de l'architecture, à l'heure où « la technologie se propose d'être l'architecte de nos intimités » (Turkle, 2015 : 19). Ou encore quels rôles et responsabilités confier encore aux architectes et aux urbanistes, si c'est aux informaticiens et aux commerciaux de la *smart city* et du *smart landscape* (Koolhaas, 2016) qu'on demande de penser et de remodeler nos territoires. Fin 2016, à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Marseille, une très sérieuse rencontre nationale s'interrogea très explicitement : « Pourquoi et comment l'architecture est-elle encore utile ? ». Et si la question est posée, c'est d'une part que la question se pose, et d'autre part que les réponses ne sont finalement plus si évidentes qu'elles ont pu l'être par le passé. En 2019, avec *Nos jours heureux, Architecture et bien-être à l'ère du capitalisme émotionnel*, le prestigieux Centre Canadien d'Architecture proposait de s'accorder sur ce fait que, dans un monde dopé aux évaluations, « les éléments de base de l'architecture, comme la surface, le

plan et l'orientation, ne sont plus conçus comme les renseignements les plus pertinents » (Garutti, 2019: 51) pour les futurs habitant·es : ce qu'il faudrait, pour être heureux, ce ne serait plus le projet politique d'une architecture de qualité, mais un ensemble inter-individuel de surfaces à meubler, au service d'identités visuelles clés-en-main. Plus récemment encore, un consortium de syndicats et d'institutions architecturales a cru bon d'écrire une lettre ouverte au Premier Ministre pour lui rappeler l'existence de leur métier tandis que le gouvernement semblait s'interroger sur l'absence d'acteurs capables de prendre en charge la rénovation des passoires thermiques du pays :

« Le Gouvernement semble comprendre que pour analyser un bâtiment existant, déterminer quels travaux sont pertinents dans une cohérence globale, choisir des entreprises fiables au meilleur prix, un professionnel est indispensable. Pour l'ensemble de ces missions, il existe dans la langue française un mot clair, celui de "métier". Et le métier de celui qui conçoit et assure la bonne exécution des travaux, c'est celui d'architecte. Nous sommes consternés de constater que le Ministère du logement ignore encore une fois l'existence des architectes » (Collectif, 2021b)

C'est dire à quel point le gouvernement lui-même doute des architectes. Ces quelques constats ne sont que les reflets de la partie émergée d'un iceberg bien plus gigantesque, que l'esprit peine à concevoir pleinement ; des îlots témoignant à la fois d'une inadaptation et d'un abandon croissant de la discipline architecturale dans le monde contemporain : une réelle obsolescence de l'architecture (Rollot, 2016, 2018). Si la conservation en l'état de l'Architecture semble résolument difficile dans le contexte actuel, elle le sera encore plus dans les années à venir. Le milieu de l'architecture ne peut plus échapper à sa responsabilité considérable sur la situation actuelle et tout porte à croire qu'il y ait une urgence à transformer radicalement nos façons de penser, de concevoir, de réaliser, d'évaluer l'architecture ; ce qu'est et ce que pourrait être un architecte; ce qu'est et ce que devrait être une « bonne » architecture ; ce que peut et ce que pourrait la discipline architecturale en réponse à cette situation catastrophique. C'est ainsi que bon nombre de ces savoirs typiquement architecturaux sont sur la voie d'une obsolescence tout à fait logique et saine. En quoi les cultures de la « composition » et de la belle proportion, les savoirs sur les styles et les codes internes à l'Architecture occidentale, ou les cultures idéologiques sur les manières d'agencer ou d'ornementer pourraient-elles être d'aucun secours face aux enjeux socio-politiques et écologiques de notre temps ? En quoi les cultures amassées par l'histoire et la sémiologie du bâti savant telle qu'elles ont été rédigées et transmises au 20e siècle pourraient bien nous servir s'il doit être question de transformer nos rapports à la finitude de la vie et du non-humain planétaire ?

*Page de droite : villa Farnsworth inondée (Zbigniew Bzdak / Chicago Tribune, 19 mai 2020).*



Il est certain qu'on voit très mal, en définitive, ce que l'architecte pourrait proposer face aux problématiques anthropocéniques ou animalistes s'il en reste aux savoirs et savoirs-faire historiques qui lui ont été transmis en héritage (l'art de la composition proportionnée de la façade, du plan et de la coupe ; l'art de la description des éléments, ornementations et autres assemblages constructifs ; l'art de la rhétorique conceptuelle et virtuose sur les séquence, dispositifs spatiaux et autres modalités de hiérarchies spatiales ; etc.). Ces savoirs ne seront fort probablement d'aucune utilité à qui souhaiterait faire face aux enjeux anthropocéniques. D'où probablement, la tentation ressentie par certains architectes d'assumer leur incapacité complète à réagir à quoique ce soit d'autre que des stimulus intra-disciplinaires. Jacques Herzog fait partie de ceux-là.

### *la tentation du repli autonomiste**

En 2020, l'illustre architecte David Chipperfield lui écrivait pour lui faire part de « la difficulté que rencontrent les architectes à agir activement face aux désastres environnementaux » (Jacques Herzog est alors éditeur invité de la revue italienne *Domus*). Et quelques mois plus tard paraît la réponse sans ambiguïté de l'architecte suisse :

« Cher David, tu m'as demandé ce que les architectes devaient faire en réponse à l'inéluctable et immense catastrophe environnementale. En réponse aux inégalité sociales. A la pauvreté. A la destruction des ressources planétaire. A la pandémie […]. Cher David, la réponse est : rien. » (Herzog, 2020).

*Rien*. Un tout petit mot qui en dit long sur la manière dont Jacques Herzog, à la renommée internationale et lauréat en 2001 du Prix Pritzker, considère « l'architecture » – cela même qui selon lui, ne pourrait absolument rien face à la contemporanéité et ses multiples impératifs moraux. « Connais-tu un seul moment de l'histoire de l'architecture où un architecte aurait contribué aux problématiques décisives de son époque ? ». Herzog insiste bien : ce n'est donc pas seulement que les architectes d'aujourd'hui n'auraient pas à se soucier de ce qui les entoure – puisque toute façon il ne peuvent rien y faire –, c'est aussi que, par le passé, aucun architecte ne l'aurait jamais fait avec succès. Pour être capable d'affirmer cela, il faut probablement croire en au moins trois choses. Premièrement, croire que l'architecture n'a rien à faire des contingences extérieures (puisque, de toute façon, elle n'a pas de prise sur ces dernières). Deuxièmement, croire qu'en retour ces conditions sociétales n'auraient pas non plus de prises sur l'architecture ; ce qui a pour conséquence logique que cette dernière devrait donc s'établir et se justifier sur la base de raisonnement purement internes, entièrement disciplinaire. Troisièmement, enfin, il faut croire que s'occuper, en tant qu'architecte, d'autre chose que de

**Une version légèrement revue et raccourcie de ce sous-chapitre a été publiée dans la revue AMC en septembre 2022 [en ligne] (voir Rollot, 2022d).*

l'architecture relève tant de l'impossibilité que de l'utopie (aucun architecte ne l'ayant jamais fait auparavant). Faut-il le préciser alors, cette sainte trinité – de l'autarcie de l'architecture, de l'auto-justification disciplinaire et de l'impossible engagement de l'architecte – ne fait pas l'unanimité au sein des milieux de l'architecture ! Et les positions qui en découlent ne sont heureusement que rarement prononcées de façon aussi grossière que dans cet exemple un peu caricatural. Cette lettre d'Herzog à Chipperfield a toutefois le mérite de mettre à jour ce qui advient lorsqu'est poussée à son paroxysme la posture, cette fois assez banale et répandue, de « l'autonomie de l'architecture » – une certaine idée de l'architecture dont l'objectif n'est autre que celui de ne faire reposer l'architecture sur rien d'autre que sur les architectes eux-mêmes.

Dès 1985, le philosophe anarchiste Paul Feyerabend formule bon nombre de réserves à l'égard de cette « autonomie » qu'il considère être un « pur élitisme » méprisant, qui ne propose comme horizon pour les architectes que celui d'être des « artistes », vivant et travaillant « en parasites », puisqu'ils sont payés pour leur art mais déconsidèrent tant la commande que le commanditaire (Feyerabend, 1996 : 311-318). Et tout porte à croire que ce courant idéologique « autonomiste » – dont les origines sont aussi anciennes que la discipline architecturale elle-même, comme le montre brillamment Jeremy Till dans *Architecture Depends* (Till, 2009) –, connaisse actuellement un vrai regain de popularité au sein des communautés architecturales. Comme si, justement, sa vitalité était à la mesure exacte des impératifs éthiques et des responsabilités déposés par les sociétés sur les épaules des architectes et de l'architecture (ce après tout est assez logique : nul besoin de se replier sur une île déserte pour vous innocenter quand personne ne vous accuse…). L'autonomisme, toutefois, pose un certain nombre de problèmes, aussi bien théoriques que moraux. Car, pour reprendre l'exemple cité : qu'est-ce à dire au juste, que d'affirmer que l'architecte ne peut rien face aux maux terribles de son époque ? N'est-ce pas du même ton renier le devoir des architectes de satisfaire aux demandes et aux besoins plus ordinaires, posés ici par un site, là par un client, ailleurs encore par une culture particulière ou un écosystème donné ? Et n'est-ce pas du même ton refuser le devoir de produire une architecture attachée aux conditions d'habitabilité, aux processus d'appropriation, aux usages et aux usagers, actuels et futurs, proches et lointains – bref, au devoir de produire l'architecture pour les non-architectes tout comme le boulanger produit son pain à destination des non-boulangers (Anders, 2010) ? N'est-ce pas nier la possibilité qu'une architecture puisse jamais contribuer à un quelconque changement sociétal, à un mouvement populaire, à une transition écologique ?

Dans l'esprit de bon nombre de ses tenants, cette idée autonomiste est une arme en faveur de l'architecture, un outil pour en faire reconnaître ses valeurs et ses capacités propres, sa vitalité, voire son intérêt. C'est là une intention d'autant plus paradoxale que ses conséquences sont opposées. A savoir que

si c'est effectivement à un éloignement de l'architecture que nous assistons, cet éloignement est à double sens : certes, on peut bien discuter alors de l'architecture satellisés, en autarcie totale, loin du monde et ses complexités ; mais alors c'est aussi le monde qui se pense et se construit, se décide et se gère loin de l'architecture et des architectes, dont on ne comprends plus bien ni à quoi ils servent ni ce qu'ils défendent. Et, plus profondément encore, il me semble que c'est le sens même de l'architecture qui vacille, pour les architectes eux-mêmes, lorsqu'est remise en cause l'idée que l'architecture est la cristallisation d'intentions éthiques à destination du monde (non-architectural). Car pourquoi, en définitive, continuer l'architecture si ce n'est pour l'acte éthique qu'il constitue ? Sans sa capacité à transformer le monde et, potentiellement, le rendre meilleur, l'architecture pourrait apparaître comme une pure manipulation formelle gratuite, un luxe pour passer l'ennui, une anecdote de l'Histoire, un hobby d'initiés, voire, pire : pour un pur outil conservateur et intéressé au service de l'ordre et de la domination déjà en place (Anonyme, 2021).

« Comme le note Arthur Drexler dans le texte mystifiant qu'il signe en introduction d'un livre sur les New York Five : « *Ce n'est que de l'architecture, on ne parle pas du salut de l'homme et de la rédemption de la Terre. Mais pour ceux qui aiment l'architecture, ce n'est pas une mince affaire* ». Bien sûr, Drexler établit là une fausse dichotomie – il est évident que les projets de salut et de rédemption, avec toutes leurs connotations théologiques, n'ont jamais été le devoir de l'architecture – mais l'hyperbole suffit à persuader les architectes qu'il est préférable, voire même acceptable, de se retirer sur leur propre terrain face à des tâches aussi impossibles. Il suffirait, semble-t-il, de mener l'architecture selon ses propres termes. C'est que, bien trop souvent, la soi-disant « grande » architecture est définie par son autonomie même, par sa capacité à s'élever au-dessus des forces dégradantes du monde quotidien. [...] La réaction à toute crise historique ou à toute circonstance sociale modifiée n'est pas un engagement avec les forces qui ont créé cette crise ou cette circonstance, mais une redéfinition intériorisée de l'architecture face à elles. [...] L'autonomie permet aux architectes de se détacher du réel en tant qu'êtres humains (sociaux, politiques et éthiques) et de regarder par le mauvais bout du télescope, de sorte à voir le monde comme une abstraction. On pourrait penser qu'un monde abstrait peut être ordonné, embelli et perfectionné, mais au bout du compte, le réel se retourne contre vous. Ce qui devient rapidement évident, c'est que tout détachement permanent est illusoire. La pureté, comme le dit le grand artiste brésilien Hélio Oiticica, est un mythe. » (Till, 2009 : 20, 25)

Face au constat d'obsolescence et de dépossession disciplinaire précédemment énoncé, la position autonomiste prône l'aveuglement choisi, refuse de faire porter de nouvelles missions à l'architecte, revendique la déresponsabilisation de la profession au regard de ces enjeux supplémentaires. Problème : ce n'est

évidemment pas parce qu'on choisit de ne plus les regarder que les enjeux en question disparaisse. Tout au contraire, pourquoi alors continuer l'architecture si celle-ci s'avère donc bien incapable de traiter tous ces sujets devenus fondamentaux ? De ce point de vue, tout porte finalement à considérer que cette réaction « autonomiste » revient en quelque sorte pas à jeter bébé avec l'eau du bain. Plutôt la mort de l'architecture que sa métamorphose ! Qu'elle soit partiellement obsolescente ne signifie pas que toute la discipline architecturale soit entièrement obsolète, inadaptée ou incapable – pour autant, au moins, qu'elle ne se résume pas à ces points les plus classiques évoqués. Qu'on pense en revanche aux capacités architectes à spatialiser les problèmes, à représenter des fonctionnements territoriaux complexes ou des processus de transformations situés des milieux ; qu'on en pense à leur culture et créativité en matière de construction frugale, low-tech et low-cost, à l'ingéniosité avec laquelle ils savent reconvoquer des matières et des filières disparues pour leur donner un sens nouveau ; qu'on pense à la façon dont certain·es ont su ces dernières années faire corps avec leurs sites de projet et leurs usagers via des méthodes comme celles de la permanence architecturale, du chantier ouvert et de la co-construction (Bouchain, 2012) ; qu'on pense à la façon dont les milieux de l'architecture sont bine habitués à travailler avec des duos conceptuels qui ne s'opposent pas mais s'articulent de façon dialogique (ville-campagne ; plein-vide ; existant-projet ; etc.) : à tous ces égards au moins, qui mieux qui l'architect(ur)e pour affronter les problématiques anthropocéniques ? Ca ne peut être qu'en ce sens qu'ont travaillé Xavier Guillot et Nicolas Fiévé sur l'immense dossier « L'architecture par la ressource » récemment paru dans les *Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère* (Guillot, Fiévé, 2021): dans l'optique d'une mise en lumière des capacités architecturales (théorie et pratique incluses) à faire face aux enjeux de leur époque. Et, en témoigne l'ampleur du dossier : les pistes sont nombreuses !

Ainsi donc, posant simplement le problème, disons que ces constats d'obsolescence nous placent face à au moins deux possibilités : l'abandon ou la réinvention. Deux possibilités qui, nous venons déjà de le montrer, relèvent tous deux des possibles d'ores et déjà disponibles à qui voudrait s'en saisir, tant l'un comme l'autre sont fonctions des points de vue situés et des choix de chacun.

### *premier scénario : abandon et ruine de l'architecture*

Ce premier cas de figure, en somme, est annoncé froidement par l'architecte Alain Sarfati écrivant que « le diagnostic est simple : nous allons vers une disparition annoncée, peut-être programmée, de l'architecture » (Sarfati, 2018). Peu d'architectes acceptent de le reconnaître, mais c'est un fait certain : l'architecture pourrait s'arrêter. Voire, plus précisément : nous pourrions choisir d'en finir avec cette tradition experte millénaire, de l'exacte même façon que nous avons cessé de poursuivre bon nombre de traditions anciennes non moins fantastiques, de la peinture à l'huile à la gravure sur marbre, jusqu'aux bas-relief et aux mosaïques de céramique – et bien d'autres savoir-faire historiques encore. Oui, il est bien sûr tout à fait possible de choisir (con)sciemment d'accepter cette inadaptation radicale de « l'architecture » face à un monde en pleine métamorphose, tant, c'est une évidence grossière : nous pouvons vivre et habiter sans architectes et sans architecture (Rollot, 2016, 2017, 2018). Et certains diraient, avec Ivan Illich, qu'on vit et habite même bien mieux sans eux ! De sorte que ce scénario conviendrait à merveille aux défenseurs de l'autonomie habitante, aux critiques de l'expertise, aux anarchistes et libertaires en tout genre. Après tout, des éco-villages, des éco-lieux, des « oasis » de colibris et d'autres *utopies du troisième genre* (Younès, 2018) ne se développent-elles pas déjà un peu partout (Lockyer, Veteto, 2013)? On le sait, ces lieux contre-culturels et militants, « autonomistes » en un tout autre sens que celui précédemment évoqué, ont déjà leur longue histoire à l'international (Earth First !, 2020 ; Maniaque, 2014). Et probablement seraient-ils pleinement capable de prendre soin des communautés animales locales, de co-construire avec elles des milieux équitablement partagés et durables, à mille lieux des « monocultures de l'esprit » occidentales actuelles (Shiva, 2022). Et de quelle « perte architecturale » s'agirait-il réellement ? Après tout, la plupart des savoirs utiles qui sont portés par les architectes et la discipline architecturale sont aussi connus – voire, le plus souvent, mieux connus – par d'autres champs. Prenons l'exemple du rapport à la matière, disons le bois. Peut-on un seul instant imaginer que les architectes aient autre chose qu'un rapport distancié, théorique, lointain et flou avec « le bois », en comparaison de toute la chaîne des acteurs et actrices directes de cette filière, des ébénistes aux menuisiers et charpentiers, jardiniers, forestiers et scieurs ? Si les milieux de l'architecture connaissent quelque chose du « bois », c'est principalement grâce à ces opérateurs du réel qui se tiennent quotidiennement au contact de la matière et aux échanges qu'ils ont pu avoir ensemble. C'est-à-dire que si les architectes en savent quelque chose, c'est principalement grâce à ce que leur ont appris des non-architectes à ce sujet !

Difficile, dans ce cadre, de faire l'éloge naïf de leurs savoirs disciplinaires « experts ». Paradoxalement, toutefois, seraient probablement tout aussi ravis de cet mise au rebut de l'architecture les tenants de la domotique et de la ville

automatique, les chantres de la numérisation et de la robotisation du monde, les magnats du flux accéléré et des *big data*, autant que les dominants assis sur le capitalisme du bien-être (Garutti, 2019 ; Cederström, Spicer, 2016) – tout un pan idéologique, radicalement opposé au premier univers évoqué, aux nourritures intellectuelles technophiles et centralistes non moins nombreuses et aux pouvoirs techniques et politiques bien plus redoutables. C'est cette cosmologie particulière qui fait déjà évacuer la Zad de Notre-Dame-des-Landes à coup de grenades, de drones et de blindés (Comm'un, 2019) ; et qui rend en conséquences fort dubitatif sur la potentialité que fleurisse réellement des vallées d'*alter-locus* militants suite à l'abandon de l'architecture. La dystopie des uns faisant l'utopie des autres, et vice versa – mais les armes de l'un n'étant pas celles de l'autre, la fin de l'architecture ne favoriserait-elle pas, avant le tout-technologique, la macro-ingénierie comme fin en soi et le capitalisme cognitif généralisé plus qu'elle n'aiderait à l'émergence d'un monde favorisant la débrouille et le bricolage, l'autodétermination structurée et l'entraide populaire, la liberté et l'autonomie habitante ?

Quoiqu'il en soit, dans ce premier scénario, on l'aura compris : ce qu'on appelle « Architecture » est assumé comme intouchable – façon Louis Kahn, nous ne serions pas libre de définir ce à quoi ce mot renvoie, mais tout juste capable de faire, au mieux, des « offrandes » (puisqu'un « un travail d'architecture n'est qu'une offrande à l'esprit de l'architecture » (Kahn, 1996 : 233)), offrande faite en tant que mortel, à cet esprit transcendantal, universel et intemporel qu'est « l'Architecture », cette dernière n'allant « nulle part ailleurs que là où elle a toujours été », de sorte que « la profession va certainement changer ; mais l'Architecture ne va pas changer » (Kahn, 1996 : 244, 245). N'en déplaise à Louis Kahn, cette sacralité, littéralement transcendantale, ne peut plus signifier aujourd'hui que la mort de l'architecture. C'est le repli dans l'obsolète, sans certitude que ça serve à lutter contre l'époque, sans certitude que ce choix puisse aider quiconque, animaux humains et animaux non-humains, à survivre sur cette planète. Eventuellement, nous pourrions bien survivre avec une série d'univers hypertificiels autarciques, de la centrale nucléaire aux hangars d'élevages intensif de poulets en batterie qui ne verront jamais le jour, jusqu'à des vies humaines elles-mêmes délocalisées et contrôlées de bout en bout au sein d'un monde uniquement technique, humain, systémisé. Même d'un point de vue agriculturel, après tout, « on peut très bien fabriquer des monocultures qui ne tiennent plus que par nous, nos pesticides et nos engrais» (Stengers, 2019 : 36). Et l'architecte, dans un tel monde uniquement bâti par l'humanité de bout en bout, accèderait sans doute à une place sociétale fondamentale, incontournable. Mais qui voudrait encore vivre sur une telle planète ?

### *deuxième scénario : métamorphose de l'architecture vers une adéquation*

Un second scénario évoquerait alors la transformation choisie, nécessairement radicale, de la discipline architecturale et de ses protagonistes, de ses visées et de ses modalités, de ses cadres et de ses raisons d'être. Car, c'est un fait : l'obsolescence étant avant tout une opportunité de réinvention stimulante (Rollot, 2016), nous pouvons aussi choisir, collectivement – architectes et non architectes –, de transformer « l'architecture » pour lutter à la fois contre son obsolescence constatée et contre sa disparition pure et simple. Nous pourrions avoir la liberté de choisir ensemble ce que nous voulons désigner par « architecture » ; décider ensemble, à nouveau, ce que ce mot pourrait désigner afin de retrouver une pleine résonance avec la société actuelle. Dans ce premier cas de transformation – changement auquel contribuent déjà activement bon nombre d'acteurs des établissements humains –, il pourrait être question de transformer l'architecture pour la soumettre entièrement à la société moderne-liquide que nous subissons quotidiennement, avec son libéralisme économique accéléré et démesuré, son productivisme et son extractivisme éhonté, ses modalités consommatoires, normatives et sécuritaires, son insoutenabilité écologique et son indécence morale. Prendre le parti d'une telle métamorphose de la discipline, c'est en quelque sorte travailler à inventer la version « développement durable » de l'architecture – littéralement, c'est faire durer au mieux le paradigme *développementiste*, celui-là même qui est la cause de la destruction des conditions d'habilitabilité de la Terre. Que devient l'architecte dans un tel scénario ? C'est plutôt simple à imaginer, tant à n'en pas douter, ils n'en sont déjà pas très loin, les grouillots d'agence formés aux logiciels de la *Silicon Valley* et assujettis aux *desiderata* des promoteurs qui les emploient ; ces malheureux qui se retrouvent à servir un façadisme à la mode pour cacher l'uniformité normative qu'ils doivent dessiner pour faire vendre des logements standardisés au plus haut prix. Quant à savoir ce qui reste encore d'« Architecture » dans leur pratique conformiste, adaptée en tout point aux politiques urbaines et au marché de l'immobilier en vigueur, c'est un autre débat !

Qu'on n'aille pas imaginer, toutefois, qu'un programme bien différent de celui-ci soit à l'autre derrière les images d'un Vincent Callebaut. Si l'architecte belge fait aujourd'hui fortune dans la production d'images numériques, c'est à destination d'un public en manque d'« architectures vertes » au secours de la situation. Tous les clichés se retrouvent dans ses projets : végétalisation verticale à tous les étages, généreuses courbes maternantes pour évoquer tant la technologie futuriste que la générosité avec l'environnement, esthétique biomorphique pour faire croire à une efficacité biomimétique, ciel parfaitement bleu et chaises longues dépliées sur le bord de la piscine – on se croirait dans le prospectus publicitaire d'un mauvais film de science-fiction. Jusqu'à ce que le perspectiviste fou finisse par muter en architecte bâtisseur, sous le mauvais coup d'une société

*Agora Garden Towers (site internet Vincent Callebaut)*

du spectacle effectivement demandeuses d'icônes : à Taiwan, en 2010, le projet des *Agora Garden* remporte le premier prix du concours international. La construction démarre sans plus tarder et les 40.000m² de cette tour de 24 étages sont livrés en 2017. Les photos du chantier témoignent à merveille du caractère daté de la mise en oeuvre moderne-extractiviste-polluante : c'est une armée de grues et de machines géantes qu'il a fallu déployer pour couler cette masse considérable de béton armé, structure surdimensionnée et renforcée en acier pour pouvoir soutenir les formes courbes de l'édifice démesuré. Quant aux plans et aux images de synthèse qui racontent les espaces domestiques – aucune photo de la réalisation finie n'est donnée –, c'est tout aussi explicite : sur les murs des intérieurs luxueux, encore et toujours des jardins verticaux, sans doute pour donner le change face à la présence de la voiture de sport en plein milieu du salon, montée via l'ascenseur à voiture du centre de la tour… Interviewé par CNN, Vincent Caillebaut insiste : c'est bien d'une « *eco-friendly* », « *green tower* » dont il serait question (site internet de l'agence) ! Si, hélas, le ridicule ne tue pas, la contreproductivité écologique, elle, le peut : c'est la Planète qui continue à mourir sous le coup de ce genre d'absurdité grossière.

Et le phénomène hélas ne touche pas que les pays lointains : outre une autre tour polluante de luxe du même acabit à Taiwan dont la livraison était prévue en 2021, l'agence a aussi été selectionnée pour bâtir un « village *smart axe* végétal » (sic) à peine moins effarant, à Aix-les-Bains, en 2019. Sur le site internet officiel du projet *aix-lesthermes.com/laureat*, il est possible d'entendre Vincent Callebaut présenter ce projet. « Je fais partie de cette nouvelle génération qui proposons (sic.) des bâtiments éco-responsables », affirme l'architecte, qui dit vouloir proposer là « un premier prototype inédit en France de forêt verticale [...], une ode à la forêt », dans l'idée de résoudre rien de moins que la quadrature du cercle puisqu'il serait possible grâce à cela d'offrir « à chaque Aixois de bénéficier du meilleur de la vie à la campagne avec le meilleur de la vie en ville ». Il n'est probablement pas utile de préciser en quoi le caractère commercial et le décalage entre la présentation et le projet portent à ranger ce discours dans la catégorie du *greenwashing*. Ce que Callebaut livre ici n'est probablement rien de moins que l'architecture rêvée des promoteurs de *la croissance verte* (Tordjman, 2021) – parfaite illustration de ce deuxième scénario, à savoir l'adaptabilité d'une discipline immémorielle à aux pratiques *néo-libérales* contemporaines (Ernwein, 2019 ; Pinson, 2020) les plus débridées. Quant à savoir si la biodiversité et « l'animal » apprécieront le geste... L'avis de Nicolas Gilsoul est déjà posé : « Côté architecture […] le discours naïf tend malheureusement souvent à la caricature. Qu'importe ? La tendance actuelle repose sur l'idée que, si le concept est certifié par Dame Nature, l'architecture est forcément bonne, durable et bienveillante », bien qu'hélas, « à force de singer la bête sans la comprendre, la caricature biomimétique [soit] contre-productive » (Gilsoul, 2019 : 159, 161).

*"L'écume des ondes, un village smart axe végétal" (site internet de Vincent Callebaut)*

### *troisième scénario : transformation vers une inadaptation radicale*

On le voit probablement par la mention du simple exemple de l'architecture de Vincent Callebaut : il reste difficile de croire qu'en adaptant plus encore l'architecture à la société actuelle – qu'on la nomme société du spectacle, modernité-liquide, extractiviste ou autre encore – on pourra trouver un décentrement moins anthropocentré, ou carrément plus animaliste pour l'architecture. Un dernier scénario envisagerait donc enfin la métamorphose de la discipline, non pas pour la convertir mieux encore au monde contemporain, mais pour la transformer en un élément plus radicalement inadapté encore, de sorte à devenir un outil de lutte contre le monde mortifère que nous devons habiter pour l'heure. Dans cette dernière voie, il s'agirait de métamorphoser la discipline et ses métiers, ses théories et ses pratiques, non pas pour mieux les adapter à notre modernité liquide, mais au contraire pour en saisir les éléments capables d'y résister le plus efficacement, et les développer encore. Dans ce troisième cas de figure, il s'agit de sortir au plus vite de la vision « Renaissance » de l'architecture, encore présente ici et là dans nos institutions, nos écoles et nos agences ; celle-là que résumait déjà bien Ruskin au début de ses *Sept lampes de l'architecture*, en affirmant l'architecture comme l'un des Beaux-arts et surtout rien d'autre (Ruskin, 2008). Car cette définition, en effet, ce n'est pas uniquement un protectorat au service d'une forme de domination sociale ; c'est aussi une pensée « humaniste » issue des Lumières, c'est-à-dire une posture pleinement anthropocentrée et enthnocentrée, progressiste et individualiste, qui promeut une vision romantisée et extractiviste de la « nature » et qui reconduit en permanence la thèse divisionnaire qui sépare l'humain du non-humain (Rollot, 2022b). Une vision largement obsolète et contreproductive, voire en très grande partie responsable de la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui ?

Disciplinairement parlant, il pourrait, certes, s'agir de tenir bon sur la forme architecturale, sur son son caractère esthétique fondamental et sa capacité à devenir une *figure de reliance* (l'envers de « l'ordre » autoritaire?). Car il est évident que notre époque a toujours besoin d'édifices à la fois dignes et convaincants, capables de servir de points de ralliements pour les éthiques et les esthétiques ; capables de montrer qu'une construction de qualité, exigeante et durable, est possible ; capables d'accueillir la vie et les débats éprouvants de notre société un peu perdue. Une « monumentalité écologique saine » pour l'architecture contemporaine (Rollot, 2021b), en quelque sorte. Et pourquoi pas une *monumentalité animaliste*, après tout ? C'est en ce sens qu'on peut d'ailleurs continuer à transmettre l'histoire et les cultures de l'architecture après toutes ces réflexions, comme autant d'outils pour perpétuer, faire naître ou renouveler les capacités de la discipline architecturale à « faire œuvre ». Mais, parallèlement, il s'agit d'insister sur d'autres dimensions que cette unique voie

monumentalisante. Continuer à dire par exemple la capacité des architectes à problématiser le réel et à en projeter des devenirs spatiaux crédibles, sur la base de compétences de représentations à la fois codifiées et créatives et via des outils disciplinaires en réinvention permanente. « Poursuivre avec l'architecture », cela n'empêche après tout nullement de réfléchir aux manières dont les projets pourraient favoriser les symbioses *natureculturelles* ; les façons dont ils pourraient aider à hybrider les communautés et de métamorphoser les habitudes ; les moyens qu'ils ont pour reprogrammer les modes de vies destructeurs (extractivistes, dualistes, dominatrices, atomisantes, etc.) et inviter à un autre rapport au temps, à un ensemble de relocalisations, à des manières plus frugales de bâtir, ou encore à de nouveaux rapports plus « écocentrés » avec nos écosystèmes d'accueil. Voilà encore un moyen de dire la possibilité d'une architecture-active qui soit bien plus que la simple cristallisation ou la conséquence passive de son époque. Alors figure contre-culturelle, arme de lutte, outil de résistance, l'architecture pourrait alors chercher à aller vers ce qui fait d'elle une figure « obsolète » – son caractère fondamentalement « archaïque » (Bonzani, 2020) – : ses tendances à la lenteur, à la permanence et à la lourdeur ; ses outils de regard critique et de projection spéculative-utopiste sur le réel terrestre ; ses méthodes pour penser en bonne synergie les besoins présents et les devenirs futurs des vivants et des lieux ; ses capacités à analyser, représenter et projeter les milieux habités via des techniques spatiales bioclimatiques ; ou encore les manières de penser collectivement les transformations territoriales.

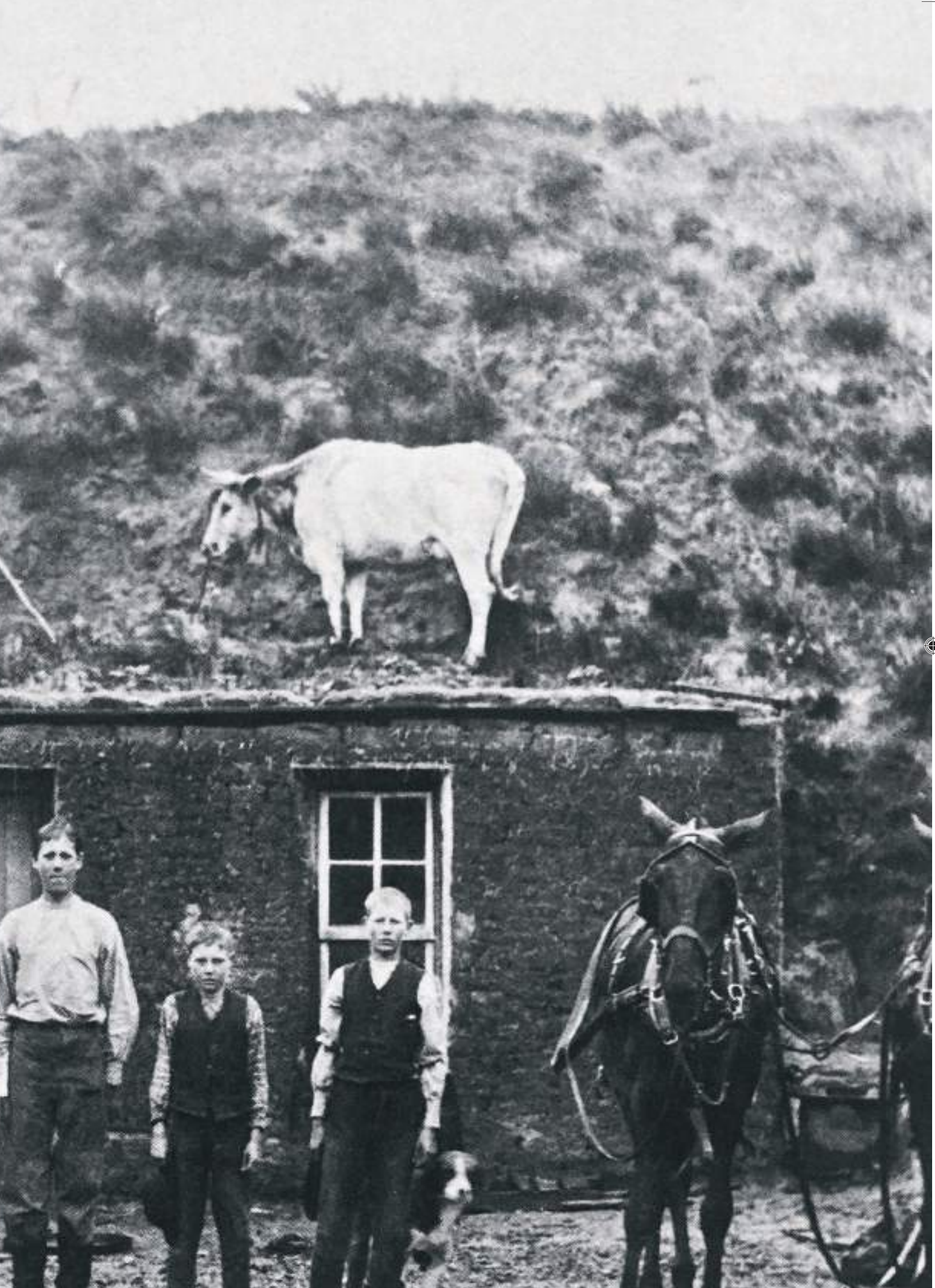
Dans ce dernier scénario, si l'anthropocène pourrait avoir « besoin » des architectes, c'est alors d'une autre manière. Ou comment l'architecture pourrait être un outil formidable pour « faire que l'Anthropocène soit aussi court / mince que possible et de cultiver » (Haraway, 2016)… A bien des égards, cette voie de la métamorphose radicale de l'architecture comme antidote au désastre semble bien plus viable et plus saine à la fois – dès lors, du moins, que nous sommes capables de rendre à cette dernière ses aspects structurellement libertaires, créateurs, situés et frugaux à la fois. Et, c'est presque tautologique que de le préciser : ce n'est que dans ce dernier cas de figure (d'une métamophose radicale de la discipline) qu'une architecture réellement désanthropocentrée paraît envisageable.

## *inventer librement ce que pourrait être l'architect(ur)e*

Face à la « patte d'oie » de l'obsolescence ou de la métamorphose, bon nombre ont déjà tranchés, et une réelle métamorphose est d'ores et déjà à l'œuvre, qui conduit la discipline vers un peu plus de capacités et de potentialités écologiques chaque année. Où réside alors « la » discipline architecturale, où sont ses limites et ses fondements ? A bien y réfléchir, il ne me semble pas très intéressant de s'interroger sur ce qu'est ou ce qu'a toujours été l'architecture, tant l'enjeu est plutôt celui de savoir ce que pourrait, ce que devrait être l'architecture, voire ce que nous voudrions qu'elles soient, ces disciplines architecturales multiples – « nous » architectes, « nous » habitantes et habitants d'ici, « nous » êtres chthoniens (Haraway, 2020) aux prises avec un monde troublé. C'est déjà ce que démontrent l'Atelier Harrison, Sarah Wiggleworth & consorts : en contournant les constats historiques inutiles à notre époque (*une architecture animaliste spécifiquement n'existerait pas, n'aurait jamais existé, n'aurait pas a exister, etc.*), la création architecturale peut faire mentir l'histoire ; faire bifurquer à la fois la discipline et la société ; créer des précédents et peut-être offrir de nouveaux modèles à la fois théoriques et pratiques pour les générations suivantes. Ces architectes le rappellent à qui voudra bien l'entendre : nous sommes librement de (re)définir collectivement nos disciplines architecturales sur la base des utilités potentielles pour l'époque. Installer un tel enchâssements de volontés individuelles et collectives vers une pluralité de définition d'architectures, c'est dire pour moi à quel point « la » discipline architecturale est à notre portée et à notre service à la fois.

Ecrivant cela, je me plais à croire que ces lignes pourraient aider à en finir avec les visions essentialistes, naturalisantes et universalistes de « l'Architecture », pour aller vers une compréhension immanente, ouverte, pluraliste de ce concept et ses pratiques potentielles. Ce qui, du reste, n'est pas un débat mais une nécessité première, pour autant que c'est la seule façon de bouleverser avec suffisamment d'efficacité cette discipline pour en faire un outil au service de la société écologique qu'il nous faut inventer collectivement. Il est non seulement possible mais aussi urgent de redéfinir l'architecture sur la base de ces germes évoqués, déjà existants, déjà stimulants. Il ne tient qu'à nous de considérer que là se trouvent les valeurs – éthiques, esthétiques, politiques – à suivre pour faire de la « bonne » architecture. Comment alors acter cette redéfinition, ailleurs que dans les livres théoriques et les discours intelligents, confortablement délivrés à huit clos dans un amphithéâtre ou un autre ? On travaillera ici à la manière d'un Jeremy Till tout occupé à faire apparaître les discussions entre les

*Double page suivante : "A hundred years ago the North American farmer lived as primitive an existence as his domesticated animals. Home for this pioneer family in Nebraska was a mud house carved out of the hillside. Survival depended on basic shelter : milk and meat from sheep and cattle, the physical strengh of the horse, and the companionship of the guard dog. In this early photograph the animals were assembled before the camera with as much a right of place as the people." David Hancocks, Animals and architecture (1971 : 33).*



différentes réalités de l'architecture : la pratique, la profession et l'objet, mais aussi donc les communautés sociales des milieux de l'architecture, les systèmes de reconnaissance et de légitimation sur lesquels s'appuient ces milieux experts et les intérêts économiques et sociaux directs qu'ils peuvent en retirer. L'enjeu: à défaut de pouvoir la briser, au moins bien mettre en lumière la boucle fermée de l'expert (celle dans laquelle l'expert définit la profession, qui ordonne la pratique, qui produit des bâtiments, qui à leur tour définissent la connaissance de l'expert…). Impossible, en ce sens, de dissocier la redéfinition du contenu de la discipline architecturale de sa structure sociétale concrète ; et impossible aussi, de ne pas avoir le rôle nécessairement conservateur que joueront, au sein de ces débats sur la métamorphose de l'architecture, toutes les communautés d'individus directement incluses dans les structures sociétales qui en découlent.

De ce point de vue, les métamorphoses disciplinaires ne peuvent que passer par une synergie plus vivifiante entre sachants et non-sachants ; elles ne peuvent qu'ouvrir les frontières et les limites, que travailler à casser les monopoles en place (et les responsabilités afférentes) : sans quoi elles n'auront tout simplement pas lieu ! Sans ouverture au non-expert, la « bouclée fermée de l'expert » reproduira sans fin son propre spectacle, sa propre remise en légitimé permanente, dans la prolongation exacte des propos du sociologue Zygmunt Bauman dénonçant « l'expertise [qui] devient sa propre cause » (Bauman, 1993 : 218.). Cette boucle fermée, reproduite des décennies durant, explique probablement la situation absurde dans laquelle nous collectivement sommes pris, entre une discipline architecturale « d'intérêt public » dont l'architecte serait le « garant », mais en définitive une société civile voyant souvent assez mal en quoi les intérêts de l'architecte pourraient aller dans le sens du bien commun. Quel maléfice si ce n'est l'enfermement corporatiste peut avoir aveuglé les milieux de l'architecture, pour qu'ils ne se rende plus compte que les rapports éthico-esthétiques de leur discipline sont inopérants dans le monde réel ? Ce monde dans lequel tout le monde se fiche du nombre d'or et du modulor, des alignements et des ordonnancement de façade, des séquences d'entrées et des proportions canoniques, des compositions virtuose et des détails de menuiserie soigneusement dessinés. L'architecte n'a pas a protéger le non-sachant de lui-même ; il n'a pas à le sauver de son ignorance ; il n'a pas à conspirer contre lui pour son propre bien-être (qu'il connaîtrait mieux que lui-même). En aucun cas il ne peut se replier derrière son expertise pour faire valoir qu'il sait mieux qu'autrui ce qui serait bon pour lui. Ou, sous les mots de Jeremy Till à nouveau : « Ce sont des sentiments moralisateurs (et, il faut le dire, insipides) comme ceux-là qui permettent aux architectes d'entrer dans cette zone de confort au sein de laquelle ils croient qu'ils font le bien en faisant ce qu'ils font le mieux, à savoir de belles choses » (Till, 2009).

Heureusement, en témoigne la large diversification des métiers de l'architecture à l'œuvre depuis quelques temps déjà (Biau, 2019 ; ateliergeorges, Rollot,

2018), quelques compétences et actions architecturales « anthropocéniques » sont déjà effectives, en agence, dans les ateliers et dans les laboratoires des écoles d'architecture, dans les esprits et les activités des architectes. Ces voies ouvertes semblent potentiellement résilientes aux bouleversements planétaires à l'oeuvre, mais aussi et surtout comme des « ressources latentes » (D'Arienzo et al., 2016) pour mettre en oeuvre une société véritablement écologique. Ce sont des « gestes », c'est-à-dire des savoir-faire partagés plutôt que savoirs figés, utiles pour notre ère et assez spécifiquement portées par les cultures architectes. « L'intelligence architecte », dirait Till. Cependant, pour en arriver à un tel tableau, c'est toute la culture de ce champ qui doit se remettre en question et, probablement, muter pour s'accorder avec les besoins les plus éthiques et les plus urgents de notre contemporanéité, sur cette Planète « que nous avons déjà transformé en Enfer », comme le répète avec assez de clarté Aurélien Barrau à qui veut l'entendre (Barrau, 2021a). Une mutation radicale qui devra s'établir bien au-delà de la diversification des métiers en cours. Il n'appartient pas à ce travail de dire à quoi elle devra ressembler précisément. Tout juste peut-on dire que la mise en place de ce nouveau paradigme disciplinaire demandera aussi du temps, de la modestie, de la patience et une attention vive aux choses et aux êtres qui nous entourent ; et insister sur ce fait qu'il se développera, dans les décennies à venir, dans un monde inédit, selon des conditions de travail et des objectifs sociétaux encore inconnus.

C'est dans ce cadre que j'inscris mon activité d'enseignement-recherche, que j'entrevois comme une pratique de repérage de ce que la situation actuelle n'a pas encore rendu obsolète – comme savoirs, comme savoirs-faire, comme habitudes –, et une transmission de ces restes encore valables, dans l'optique d'une large transformation. Cette pratique professionnelle, hélas, n'est pas opérante dans tous les contextes. A l'évidence, elle s'établit mieux dans des milieux de l'enseignement et de la recherche en architecture ouverts à la métamorphose, et des communautés capable de défendre non pas des principes dont la valeur serait fonction de leur ancienneté historique, mais des principes dont la valeur serait fonction de leur potentialité pour l'avenir. Face à des postures plus conservatrices, elle perd sa vitalité et son optimiste, et tend à apparaître comme une idéalité sans preuve historique autant que comme une critique acerbe des acteurs du réel contemporain ; bref, comme une attaque portée depuis une tour d'ivoire. Rien n'est pourtant plus pragmatique, plus attaché à l'état factuel et contemporain des choses que cette posture fondée sur une lecture attentive du réel et une infinie prise au sérieux des injonctions éthiques que suppose ce réel. Et rien n'est plus « au service » de l'architecture, puisqu'en cette troisième voie il ne s'agit de ne rien de plus que de redonner un sens anthropocénique, et donc une raison sociale, à la discipline. Soit un paradoxe assez fameux : en métamorphosant l'architecture vers une plus grande inadaptation encore, nous pourrions favoriser l'éclosion de modalités architecturales capables de rendre à la discipline toutes ses raisons d'être et son

sens sociétal !
Faire muter l'architecture pour la faire survivre : l'analogie avec le destin de l'humanité serait tentante, en appui sur les écrits invitant à une mutation humaine en ce sens (Wallenhorst, 2021). C'est, certes, d'une tentative un peu désespérée dont il s'agit, mais quel autre choix avons-nous vraiment ? Ce dernier scénario nécessiterait aussi, sans doute, que nous continuions collectivement à « croire en l'architecture » ; c'est-à-dire à croire en l'idée que l'être est influencé par les espaces qu'il parcourt et qu'il habite, où il se tient et avec lesquels il interagit ; croire que nous ne sommes pas neutre à notre environnement (qu'il soit bâti ou non) et qu'il y a un enchevêtrement constant entre habitats et habitants ; croire que l'architecte pourrait étudier et agir intelligemment sur ces interations entre l'être (humain et non-humain) et l'espace. Croire en l'architecture, en ce sens, c'est dire que l'architecture importe. C'est en ce sens qu'une autrice comme Starhawk prend par exemple le temps de décrire et comparer l'espace dans lequel elle se trouve, comme un argument pour sa démonstration :

« La pièce dans laquelle je suis assise par exemple, avec ses murs solides et ses fondations en béton, est un produit de toutes les hypothèses implicites de notre culture sur notre mode de vie. C'est stable, solide, rempli de mobilier lourd ; résultat d'une vision du monde dans laquelle les choses sont ainsi faites. C'est différent d'une habitation dogon en Afrique, où tout espace a un sens rituel, symbolique, en tant que part d'un corps humain mythique, et différent d'un tipi des Indiens des plaines bâti pour être transporté comme élément des cycles de migration. Cette pièce est un objet dans un monde d'objets séparés et isolés. L'habitat dogon et le tipi sont des ensembles de relations dans un monde de processus entretissés » (Starhawk, 2016 : 59).

L'enjeu, pour la sorcière néo-païenne, est ici de faire voir en quoi des liens effectifs existent entre structure de pensée et structure du monde, entre conscience, énergies et formes, entre le mode de connexion de nos pensées entre elles et configuration du monde tel que nous l'organisons. Ce qui constitue dès lors un panel d'outils de transformation à la fois de nos mondes « intérieurs » et « extérieurs » : « nous pouvons changer notre conscience, nous pouvons transformer notre paysage intérieur, raconter de nouvelles histoires, rêver des visions et en faire de nouvelles formes de pensée. Mais pour changer la culture, nous devons changer les structures de nos organisations et de nos communautés. » (Starhawk, 2016 : 181). En ce sens, changer l'architecture de nos établissements humains, c'est potentiellement changer l'architecture de nos corps et intellects – et vice versa. La voilà, la grande puissance de l'architecture comme outil de transformation du monde ! Ou peut-être ce que sait déjà Gion Caminada affirmant que son « idée centrale est de créer des espaces qui soient directement en lien avec les personnes qui les habitent. Je crois que les gens ont besoin d'avoir une prise sur ce qui les entoure, (…) pour exercer leur

responsabilité sur leur lieu de vie et sur l'environnement » (cité par Curien, 2018 : 6). En ce sens, de quoi pourrait bien avoir besoin la société écologique qu'il nous reste encore à inventer, si ce n'est d'établissements humains capables de la faire advenir ? A savoir, par exemple, d'édifices capables de nous faire à entrer en dialogue avec nos milieux habités dans toutes leurs complexités et leurs métamorphoses incessantes. Ou bien de structures urbaines à même de (sup)porter une descente énergétique, une révolution rurale et agricole, une transformation radicale des modes de gouvernances et des mobilités. Si ces postulats sont justes, alors il est pertinent d'affirmer que nulle société écologique ne pourra advenir au sein d'établissements humains largement anti-écologiques.

En d'autres termes, prendre au sérieux la nécessité d'une société autre tout en croyant à l'architecture, c'est probablement déjà dire la nécessité d'une architecture autre, qui puisse nous aider à devenir nous-même des autres : d'autres habitant·es, plus terrestres. Une « autre architecture », qui a sa longue histoire, et surtout dont les sens et intérêts dépassent largement le seul produit fini, trouvant aussi dans les processus du concevoir et du bâtir de véritables « fins en soi », des patrimoines vivants sains et créateurs, à nourrir. C'est sur cette question d'une libération croisée (de la discipline architecturale, de la société et de l'animal non-humain) que s'ouvrira le prochain et le dernier chapitre de l'étude.

# *Chapitre 7*
# *Diversités et libérations (sociales, biologiques et disciplinaires)*

*« [...] les formes de la cohabitation avec une diversité ample ne sont pas données ni imposées par la nature. On peut toujours en inventer d'autres, comme le montre la permaculture qui créé des relations mutualistes entre des espèces qui n'ont pas forcément évolué ensemble. Les humains n'ont pas fini d'inventer toutes les relations mutualistes, potentialisantes, émancipatrices qu'ils pourraient concevoir à l'égard des espèces de leurs communautés biotiques [...] »*

*Baptiste Morizot (2016 : 282-283)*

## *vers une pluralité vivifiante de disciplines architecturales*

D'une enquête sur l'architec(ur)e et l'animal, nous voilà arrivés à l'idée qu'une métamorphose nécessaire de la discipline. *Quid* alors de cette « autre architecture » qu'il faudrait inventer : faudrait-il souhaiter la venue d'un nouveau Traité de l'Architecture Anthropocénique ? Outre qu'il est difficile de croire qu'un tel Traité puisse résoudre à lui seul la complexité de l'époque, il est tout à fait anti-biorégionaliste d'imaginer qu'une théorie générale de l'architecture puisse encore être développée sans retomber automatiquement dans les travers – autonomistes, universalistes, impérialistes, etc. – des précédents. Tout au contraire d'une nouvelle vision unitaire de l'architecture, n'est-ce pas plutôt d'outils favorisant la diversité – sociale, biologique, cosmologique – dont nous avons besoin ? Et quoi de mieux pour cela, qu'une « diversité disciplinaire » ? Suivons un instant l'intuition de Starhawk plaidant pour « une éthique de l'immanence [qui] encourage la diversité plutôt que la similitude dans les entreprises humaines et à l'intérieur de la communauté biologique. » (Starhawk, 2016 : 85) ; une piste qui nous mènera jusqu'aux cosmologies biorégionalistes et « pluriversalistes », éclairant utilement les nombreuses raisons d'abandonner toute vision unitaire de l'architect(ur)e.

Engagé dans un bref commentaire de projets architecturaux étudiants pour un ouvrage de recherche collectif, je concluais récemment ma contribution sur l'idée qu'à de nombreux égards ;

« […] c'est l'outil même du « projet » qui est peut-être à reconsidérer plus radicalement en fonction des problèmes, potentialités et enjeux visés… Dès lors, plus que de considérer uniquement les divers projets comme des applications différenciées de la même méthode disciplinaire intemporelle, une hypothèse pourrait consister à affirmer que d'un cas à l'autre, c'est plutôt d'une variation épistémologique dont il pourrait être question ; c'est-à-dire que ce pourrait être l'idée même de projet, ce qui fait projet — le projet en tant qu'outil, que méthode, que système d'action voire de valeurs même —, qui pourrait être adapté à ses contextes de déploiement. Ou, pour exprimer autrement encore cette idée difficile : pour tendre vers un développement de « savoirs situés », l'architecture, l'urbanisme et le paysagisme devraient peut-être pouvoir accepter l'idée de formes disciplinaires situées. Non seulement des « architectures » (formes construites) différentes, mais aussi des « architectures» (disciplines) différentes ? » (Rollot, 2020b : 196).

Accepter l'idée de disciplines architecturales multiples, de coexistences simultanées entre une multitudes de théories et de pratiques architecturales parallèles et non contradictoires : ne serait-ce pas ouvrir les yeux sur la situation actuelle ? Après tout, il est déjà difficile de situer ce qui peut encore regrouper

sous un même chapeau disciplinaire Patrick Bouchain, Bjärk Ingels, Anna Heringer, Samuel Mockbee, Christopher Alexander et Luigi Snozzi. Si ni la culture, ni la méthode, ni les compétences, ni les exigences plastiques, ni les objectifs moraux ne relient encore ces protagonistes se revendiquant pourtant tous de « l'architecture », alors à quoi peut encore bien servir ce terme au singulier ? Nous devrions probablement réfléchir sérieusement à l'idée que puissent être nommés une multitudes de versions de ce grand ensemble un peu flou qu'est devenu « l'architecture ». Et, après tout, il existe bien une multitude de disciplines olympiques au sein de la catégorie générale du « sport » ; et l'existence de cette multitude de disciplines n'indique nullement que celles-ci sont contradictoires entre elles, ou que l'une pourrait avoir prétention à définir à elle seule ce à quoi l'idée de « sport » peut ou doit renvoyer. De même qu'une multitude de discipline universitaires forment l'Université, à parts égales. C'est sur la base de tels modèles que l'architecture pourrait décider d'accepter en son sein une multitude d'acceptions.

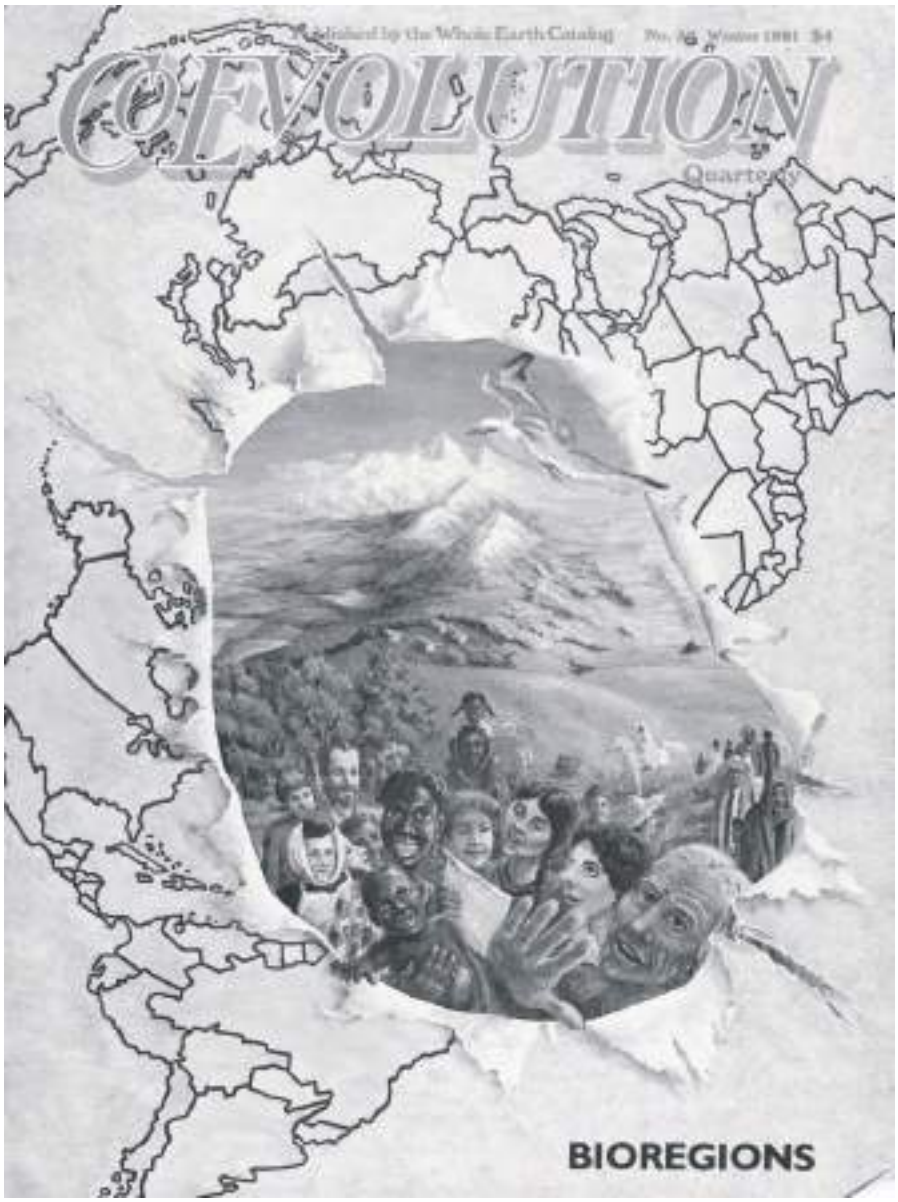
Nous nous trouvons là avec l'idée d'une triple action pour l'architecture : premièrement, il s'agirait de métamorphoser la discipline ; deuxièmement, il serait question d'en favoriser l'ouverture maximale à ce qui n'est pas elle ; et troisièmement, il faudrait en diversifier radicalement les différentes versions simultanées. Les conséquences d'une telle triple transformation pourraient s'avérer extrêmement bénéfiques pour le vivant terrestre, s'il est vrai en tout cas que la diversité est la clé de la survie de toute communauté, et que « dans les systèmes écologiques, plus grande est la diversité de la communauté, plus grande est sa résilience et sa capacité d'adaptation face au changement – plus grande est sa chance de survie » (Starhawk, 2016 : 85).

On remarquera tout d'abord à quel point cette conclusion est utile pour répondre au conservatisme actuel, occupé à saboter toute initiative de diversification de la discipline au nom même de sa survie (Leray, 2022). Mais surtout, on s'arrêtera sur les conclusions des récentes recherches qui tendent à faire apparaître un lien indéfectible entre les multiples diversités terrestres : « une étude de référence a ainsi montré que les zones de la planète présentant le plus grand nombre d'espèces vivantes sont aussi celles où la diversité de langues parlées est la plus forte ; biodiversité et sociodiversité s'effondrent en revanche toutes les deux dans les régions qui subissent la pénétration la plus intense des économies et des styles de vie modernes » (Stépanoff, 2021 : 15). Qu'est-ce à dire pour l'architecture ? Que si Starhawk a raison de croire qu'une intrication fondamentale se tient entre « structure du monde », « structures de la culture » et « structures de pensées », alors il se pourrait bien qu'en favorisant une réelle multiplicité de disciplines architecturales, nous puissions contribuer à façonner et accompagner au mieux de tout aussi réelles sociodiversités et donc, en définitive, des formes de biodiversités. La diversité au service de la diversité !

### *convergences de luttes et de libérations (sociétales, animales, architecturales)*

On relevera aisément les résonances multiples entre cette proposition « diversitaire » et la dynamique intellectuelle, éthique et cosmologiques de travaux tels que le récent mouvement « pluriversaliste ». Dans une perspective résolument décoloniale, l'idée défendue par un ouvrage tel que *Plurivers* (Kothari et al., 2022) constitue une proposition politique fermement opposée tant « au nationalisme xénophobe et au mondialisme technocratique » qu'au « modèle de développement occidental dominant » en tant qu'il représente une « construction homogénéisante, qui a généralement été adoptée par les gens à travers le monde sous la contrainte matérielle » (Kothari et al, 2022 : 19, 21). Pour les autrices et auteurs du livre-manifeste, l'enjeu est *a minima* double : d'un côté, il s'agit d'assumer une remise en cause plus claire et plus radicale que jamais de l'ontologie moderniste et de l'universalisme occidental ; pour, d'un autre côté, pouvoir s'immerger plus librement et plus profondément que jamais dans le fantastique bain bouillant des multitudes (humaines et non-humaines). La représentation de la biosphère qui émerge d'une telle vision est nécessairement plus kaléïdoscopique, à la fois plus riche mais aussi plus complexe à appréhender, que le modèle universaliste qu'elle vise à remplacer. D'une certaine manière, cette vision dépasse en fait la capacité de représentation de l'esprit humain – incapable de se figurer et d'articuler la diversité cosmologique folle dont est constitué la biosphère (sans même parler des potentialités). Paradoxalement, c'est probablement en cela même que cette vision pluriverselle est précieuse : car irréductible, insolvable, insoluble dans la norme internationale, dans la règle unique et toute autre forme de discours *hors sol* péremptoire, dont les contenus ne peuvent qu'être contredits par la diversité planétaire (de formes de vie, de cultures, d'identité, de singularités à la fois humaines et non-humaines).

A bien des égards, cette proposition philosophico-politique est un excellent moyen de toucher du doigts les fondements les plus intéressants du principe biorégional, en tant qu'il est basé sur des principes de localités ouvertes, de communautés autonomes mais en métamorphoses permanentes, de symbioses natureculturelles ni globalisées ni globalisantes, de micro-cultures en dialogues et en apprentissages permanents (Rollot, Schaffner, 2021). Et c'est dans le contexte de ce *pluriversalisme* – de *ce biorégionalisme-là* – qu'il me semble aujourd'hui nécessaire de réorienter nos enseignements-recherche en architecture si nous voulons sortir à la fois de « l'autonomisme » historique de la discipline que de ses aspects occidentalo-centrés, anthropocentrés et encore largement progressistes et développementistes.



*En haut : couverture du CoEvolution Quarterly n° 32 consacré à la thématique des « Bioregions », numéro sous la codirection de Peter Berg et Stéphanie Mills, hiver 1981.*

*En bas : dessin de Jay Kinney, publié dans le même numéro (p.14, en illustration de l'article de Murray Bookchin présentant le concept d'écologie social)*

Toutes ces problématiques sembleront peut-être éloignées à qui voudrait poursuivre plus directement la piste de l'architecture animaliste, et, plus largement, l'enquête sur les modalités de prise en compte par l'architect(ur)e de la cohabitation entre humains et non-humains. Hélas, à l'heure de conclure ce travail « introductif », elles me semblent plus que jamais au cœur même du sujet ; incontournables. Comment en effet penser sérieusement qu'une « architecture désanthropocentrée » puisse advenir au sein d'un système sociétal lui-même largement anthropocentré ? Comment un urbanisme antispéciste pourrait-il bien voir le jour au sein d'une société concentrée avant tout sur le PIB, la compétitivité internationale, la productivité et « l'efficacité » (Malghan, 2022) ? Comment un dialogue symbiotique réellement mutualiste pourrait-il advenir au sein de nos territoires avec l'animal non-humain, ses activités, cultures, cosmologies et modalités d'existences propres, dans un monde ne sachant envisager que l'exploitation ou l'extermination du « sauvage » (humain et non-humain) ? C'est en ce sens que « le biorégionalisme est un ré-ensauvagement intérieur » (Rollot, 2020c) : car parler de la nécessité de refaire de la place pour le non-humain au sein de nos établissements bâtis, c'est nécessairement dire la manière dont il doit surtout pouvoir reprendre une place dans nos vies. Dans un petit article de 1992, le co-fondateur du mouvement biorégional Gary Snyder illustre magnifiquement cette idée par l'entrée de la perméabilité et de la porosité avec la nature, empruntée à « la philosophie bouddhiste de l'interrelation » qui affirme que « les choses s'entrecroisent sans s'entrechoquer » (Snyder, 2018 : 204). C'est en ce sens qu'il défend la « vie semi-ouverte », « à ciel ouvert », au sein d'un « monde poreux ». Prenons la peine de citer un peu longuement le poète américain :

« Les guêpes maçonnes, telles d'infatigables petites bétonnières, vont et viennent entre l'intérieur de la maison et le bord de l'étang, et construisent leurs nids sur des poutres (…). Pour les moustiques, qui ne sont pas un problème en soi, la maison est un endroit de plus pour se mettre à l'ombre. La nuit, les chauves-souris traversent les pièces à toutes allure, entrent et sortent par les lucarnes, fondent sur vous en frôlant votre joue et repartent par une porte coulissante. Dans l'obscurité de la nuit, on entend les chevreuils manger les feuilles les plus basses des pommiers et au petit matin les dindons sauvages passent tout près de notre lit. Il y a certes un prix a payer, il faut mettre toute la nourriture à l'abri des rongeurs. La literie d'hiver est rangée dans des armoires inaccessibles aux souris. Et puis les écureuils viennent à table attirés par les fruits frais, et les chevreuils sous la tonnelle pour grignoter une salade abandonnée. (…) Parfois (à la fin de l'été), vous devez cuisiner et manger avec les guêpes qui observent chacun de vos mouvements. (…) C'est vrai, à vivre et à cuisiner sous une tonnelle, il arrive que l'on se fasse piquer. C'est peut-être le prix à payer pour vivre dans le monde poreux, mais rien de pire ne vous arrivera. » (Snyder, 2018 : 202-203)

Par delà cette petite excursion dans l'illustration d'un monde poreux, on retournera voir les écrits de Snyder, sur le sujet qui nous importe présentement, pour y retrouver une mine d'information sur les savoirs *natureculturels* autochtones, les relations entre militance politique et écologie du sensible, les liens entre décolonisation et décentralisation, ou encore de croustillants passages sur quelques déboires historiques ayant existé entre le concept de biorégion, le mouvement biorégionaliste américain, les politiques publiques de préservation de la biodiversité et les mouvements nationalistes conservateurs (« Accéder au bassin-versant », 223-237). A bien des égards, c'est presque l'entièreté de la pensée « *pluriversaliste* » / « post-développementiste » qui est déjà présente dans le travail du poète, traducteur et écologiste américain. Le prouve encore un article intitulé « L'écriture sauvage », publié en 1992, dans lequel Snyder invite notamment à en finir avec le « développement » :

« Dans certains cercles politiques et économiques, on entend une expression vraiment dangereuse : « développement durable ». Le développement n'est pas compatible avec la durabilité et la biodiversité. Il faut arrêter de parler de développement et se concentrer sur les moyens pour mettre en œuvre un état de fonctionnement stationnaire qui permette une réelle durabilité. Une grande partie de ce que l'on considère comme étant propre au développement économique n'est autre qu'une extension de plus des fonctions déstabilisatrices, entropiques et chaotiques de la civilisation industrielle » (Snyder, 2018 : 175).

C'est donc en écho avec ces pensées biorégionalistes et pluriversalistes que j'aimerai ainsi insister sur l'intrication profonde entre le sort qui est réservé aux animaux et bon nombre des idéologies occidentales a priori déconnectées de cet enjeu éthique (le principe de développement, le mythe du progrès, les pratiques extractivistes, les mentalités colonialistes, la vision occidentalisante du monde, etc.). Or, s'il est vrai que l'architecture, en tant que pratique et même que discipline, a largement affaire avec elles, alors la déconstruction profonde de ces cosmologies devrait constituer le principal verrou à lever pour travailler (fut-ce de façon *dés-espérée*) à la question animale en tant qu'architecte. L'ampleur de la tâche est effarante. Mais, juste retour des choses, la piste animale est probablement bien utile pour faire avancer ces sujets, tant elle perturbe les fondements idéologiques de ces paradigmes obsolètes et mortifères. Ce que peut être l'intellectuel Pierre Madelin formulait déjà en ces termes : « s'il ne peut y avoir de libération animale sans sortie du capitalisme industriel, il ne peut y avoir de sortie du capitalisme industriel sans animaux » (Madelin, 2017). De sorte que travailler (naïvement?) sur l'animal, pourrait aussi bien s'avérer être une excellente entrée pour œuvrer à la déconstruction-retour des idéologies mortifères évoquées…

*Illustration de droite issue de HOME! A bioregional reader (Van Andruss et al., 1991 : 1)*

*"Winged Beginning," by Daniel O. Stolpe.*

« Oui, l'intoxication interspécifique est sans doute l'une des voies d'accès privilégiées aux *Umwelten* de l'autre »

Dominique Lestel (2010 : 21)

Si cette convergence – entre luttes politiques vers un plurivers et animalisme architectural – est certes difficile à envisager, c'est pourtant la porte d'entrée qui semble aussi le plus à même de résister à la récupération du sujet de « l'animal » en architecture ; cela même dont parle Nicolas Gilsoul quand il écrit : « L'architecture est un refuge pour des centaines d'insectes, un motel souvent involontaire, mais de plus en plus régulièrement dessiné sur mesure pour accueillir une micro faune alliée. Il y a quelques années encore, un architecte aurait émis cette idée , il aurait perdu tous ses clients. Aujourd'hui, du moment que les petites bêtes s'affichent en façade, l'architecte devient un héros » (Gilsoul, 2019 : 262). Du reste, relevons aussi que cette conclusion est tout sauf surprenante pour qui se rappellera la multi-convergence historique entre les luttes animalistes, anticapitalistes et féministes – bien relevée par des ouvrages tels que *Cause animale, luttes sociales* (Bondon, Boisjean, 2021) ou *Révoltes animales* (Amir, 2022). Ainsi le géographe Philippe Pelletier peut-il écrire que « les théoriciens anarchistes concernés par la question sociale, donc par l'humain, débouchent inévitablement sur la question animale » (Pelletier, 2015, 2016). Et ainsi les travaux précurseurs de l'universitaire Carol Adams ont-ils mis en évidence les liens indéfectibles entre systèmes de dominations, condition féminine et condition animale – voir à ce sujet son ouvrage de référence paru en 1990 *La Politique sexuelle de la viande, une théorie critique féministe végétarienne* (Adams, 2016).

Nous voilà donc aux fers avec des libérations (sociétales, animales, architecturales) enchevêtrées ; l'unique issue pour l'une étant que les autres l'entraînent avec elles dans leurs échappées libératrices. Est-il donc possible d'imaginer « libérer » l'architecture de son carcan culturel, pour qu'elle puisse s'épanouir autrement, et donner à lire d'autres possibles sociétaux encore inaperçus ? S'épanouir dans un ailleurs stimulant, sans jamais retomber dans les travers de l'univers « réifié et raréfié » de l'autonomisme architectural… C'est toute la question. Une possibilité tiendrait probablement à la possibilité de concevoir et construire librement, à la fois *pour* et *avec* l'animal. Quoique ce point ait déjà été introduit, plusieurs remarques complémentaires peuvent désormais être ajoutées à son égard.

### *construire « pour » ou « avec » l'animal ?*

Construire « pour » l'animal. D'une part, il faudrait pour cela réussir à considérer l'animal plus largement que comme un simple élément du programme ; comme une fin en soi et non comme un simple moyen au service d'une fin humaine. D'autre part, il faudrait pour cela réussir à considérer l'animal dans son altérité radicale au regard de l'humain, dans sa *subjectivité d'espèce* et d'individu. Et encore, il faudrait pour cela réussir à s'abstraire des codes, styles et symboliques en vigueur dans la discipline architecturale, qui, tout en définissant le « bon goût » à la mode, tendent substentiellement à en ralentir

les possibilités de création et d'invention (dès lors que ces codes ne valorisent que le déjà-valorisé et ne célèbrent que le déjà-célébré). Mais voilà : cette possibilité de prise en compte de l'animal en tant que sujet (et non qu'objet) semble toujours, à l'heure actuelle, largement en latence tant pour l'heure, la discipline architecturale historique n'en n'a pas encore saisi la portée – ou plutôt tant les systèmes sociétaux au service desquelles l'architecture a dû se placer n'en voyait visiblement pas l'intérêt. En témoigne bien, à titre d'exemple (parmi une infinité d'autres), l'architecture bâtie à partir de 1793 pour les animaux au sein de la Ménagerie de Paris – cette dernière étant considérée comme l'événement donnant naissance aux « jardins zoologiques » à l'échelle internationale (Pouillard, 2019 : 10, 25). Si on est en droit d'attendre ici un exemple de projet conçu *a minima* « pour » l'animal, les travaux de Violette Pouillard sur le sujet tendent à aboutir à une toute autre conclusion :

« L'architecte du Muséum Jacques Molinos construit finalement un bâtiment provisoire appelé « ménagerie » à l'extrémité du Jardin des Plantes, sur les bords de la Seine, presque achevé en décembre 1794. (…) Le plan du bâtiment, endommagé, dépourvu d'échelle, montre une succession de loges sombres, qui doivent servir à accueillir des individus aussi différents que des oiseaux, des singes, des ours polaires et des grands félins. En 1800 l'édifice renferme en effet un lion et une lionne, trois jeunes lionnes, chacune dans une loge, un ours polaire, deux ours bruns, un loup et une louve, plusieurs oiseaux de proie, un goéland et une cigogne » (Pouillard, 2019 : 77-78).

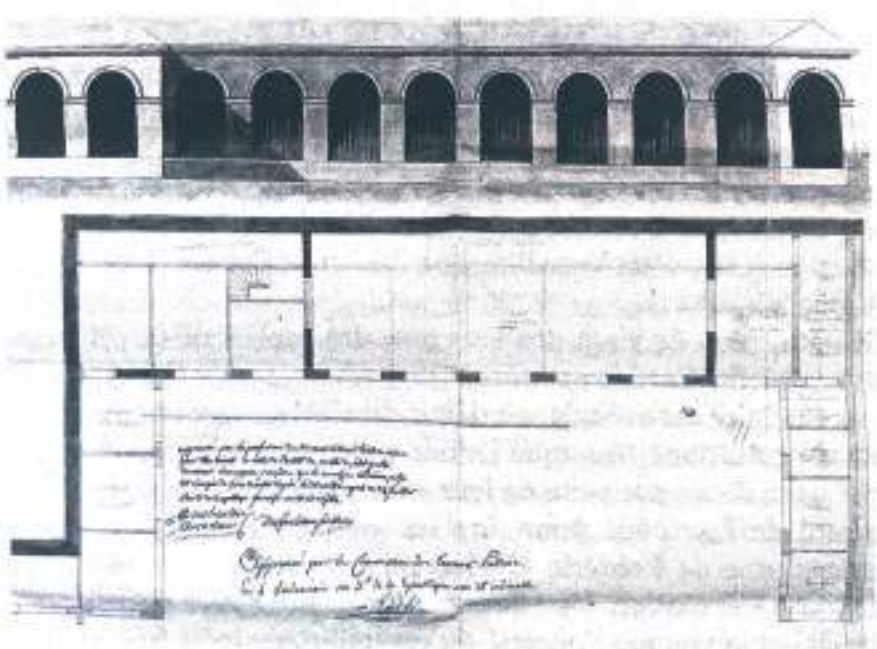
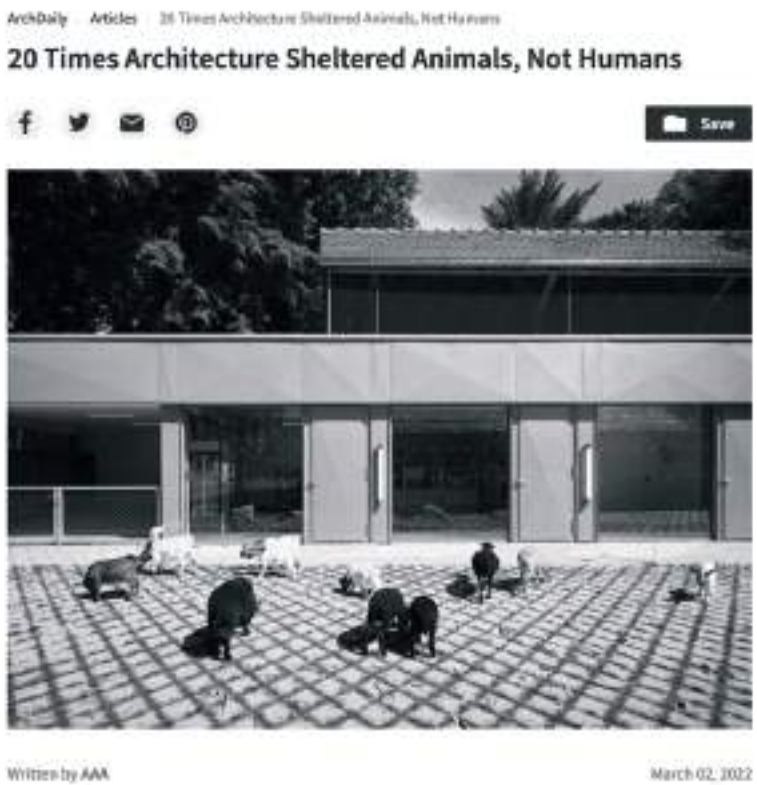


*Fig. 1.* Plan du bâtiment dit de la « ménagerie », ménagerie du Jardin des Plantes, 1794.
Comme l'indique l'architecte, les teintes foncées indiquent les parties récupérées sur un ancien bâtiment, les plus claires, celles nouvellement construites.
AN F/13/1218/A. [J. Molinos], [Plan de la ménagerie], [vers la 4ème sans culotide de l'an 2ème] [vers le 20 septembre 1794]. © AN.

*illustration issue de (Pouillard, 2019 : 77)*

Eu égard au caractère tout à fait générique des loges et du bâtiment dans son ensemble et à la grande diversité des habitant·es de toutes espèces l'ayant occupé, il est assez facile de conclure à l'absence totale d'intérêt de l'architecte Molinos et ses commanditaires pour une architecture qui saisisse la diversité animale comme une opportunité de création (constructive, spatiale, typologique, relationnelle…). Et c'est à peine si on peut dire ici que l'animal est considéré comme un élément du programme, tant ses besoins propres d'usager semblent niés par le projet. Il est en fait à peine possible de deviner la fonction de l'édifice en étudiant les spécificités de sa typologie froidement réglée et minimalement dimensionnée – signe que l'animal n'a, en définitive, nullement pesé dans les débats ayant présidé à sa conception. Et il en va hélas de même dans la grande majorité des projets conçus « pour » l'animal (entendre : pour que l'humain puisse y placer des animaux dans son propre intérêt).

Jetons pour suivre un oeil aux vingt projets présentés par la plateforme en ligne *Archdaily* dans son récent dossier « 20 Times Architecture Sheltered Animals, Not Humans » (mars 2022). Combien de ces projets ont réellement réussit à sortir de « l'anthroponormé » – de la mesure par et pour le corps humain ? Combien d'entre eux ont même tentés de proposer autre chose qu'un espace avant tout destiné à l'humain ? Certaines réponses spatiales ouvrent des pistes intéressantes. On s'arrêtera notamment sur quelques dispositifs spatiaux créatifs de l'original *Educan Dog Training Center* réalisé par l'Eeestudio à Madrid (2020) : mobilier plurispécifique, récupération d'eau combinée à un abreuvoir canin, enseigne-perchoir recyclée… ; ou encore sur les spatialités novatrices car moins clairement anthromorphiques proposées par Parallect Design dans leur *Cat Café TRYST* (2018). Pour la grande majorité des projets,




*couverture numérique du dossier Archdaily*

hélas, il reste bien difficile de voir de quelle « révolution » architecturale il pourrait s'agir. Conclusion à laquelle semblent concourir Jennifer Wolch et Marcus Owens dans leur recherche intitulée « Animals in Contemporary Architecture and Design », affirmant :

« Many of the built projects featured on design sites – especially zoos and aquaria – relate more to a conception of architectural practice as brand-building in the contemporary moment. Many of the built animal architecture projects on *Archinect, Archdaily, Designboom* and *Dezeen* tend to be aestheticized neo-modernist iterations of these standardized typologies dictated by industry standard guidelines, rather than "designing for animals" *per se.* Whatever the form, this characteristic of design for controlled innovation neatly corresponds to late-capitalist modes of accumulation. » (Wolch, Owens, 2017)

A partir de quand, alors, a-t-on affaire à une pratique architecturale « libérée » vers une société à la fois « libérée » et « libératrice » ? Et à l'inverse, à partir de quand est-on dans un « *zoowashing* » utile à briller dans des milieux sociaux de l'architecture de plus en plus sensibles à la question du « vivant » ? La question est plus prégnante encore dans l'immense ensemble de projets architecturaux où ne font qu'apparaître des animaux (en coin, en fond, à côté ; quand le programme n'est pas principalement tourné vers eux mais qu'ils sont là quand même, pour des raisons variées). L'architecture y semble conçue et construite de façon si habituellement anthropocentrée qu'on en viendrait presque en venir à se demander si les animaux présents sur les photographies n'ont pas été ajoutés là uniquement pour des questions de communication ; tels de beaux objets ou un joli paysage environnant ; à la mode. Là encore, une longue histoire disciplinaire est à mettre à jour, de Superstudio à Tagliabue, qui tient plus de l'art de la photographie séduisante que de l'architecture anthropocénique…

Fig. 4 - Vaches / Isogrammi d'architettura, Superstudio, 1969 (© Superstudio)

*illustration issue de (Rouillard, 2011 : 115)*

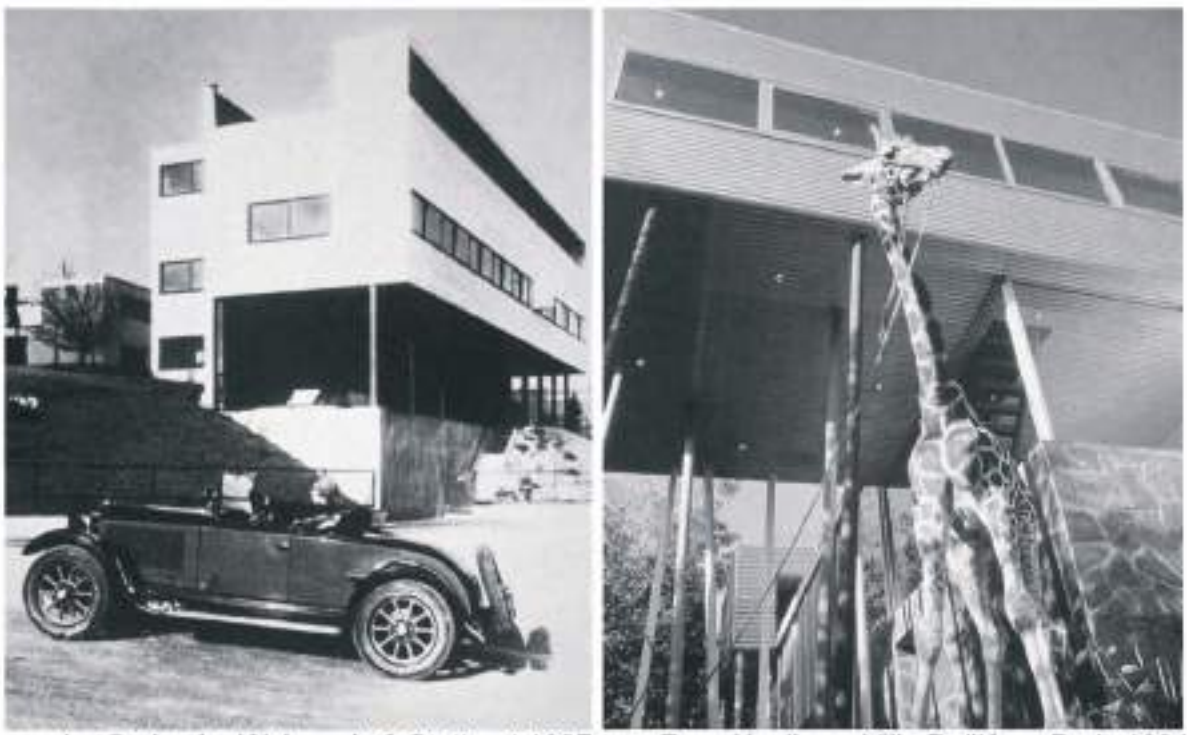
*Architecte : Jakobsson Pusterla. Skogängs Gård, Suède. 2012. Photos : Marcello Mariana.*

*Miralles Tagliabue EMBT, Vigo University Campus, 2022. Photos : Milena Villalba.*

Pourquoi alors Rem Koolhaas a-t-il souhaité que la Villa dall'Ava soit photographiée avec une girafe ? Sur cette question bute même une spécialiste du sujet telle que Catherine T. Ingraham (Ingraham, 2005). Pour l'architecte espagnole Blanca Lleó Fernández (1959-...), c'est pour la même raison que celle qui a poussé Le Corbusier à faire photographier les logements du Weissenhof avec une voiture au premier plan, comme un moyen de dater la photographie :

« In both pictures, the figure in the foreground surprises and contrasts with the architectural background shape. Both the giraffe as the car appear on stage as an enigmatic heading , and their presence makes sense as a date and signature of a built manifesto. Two symptomatic manifest two moments : the beginning of the modern project and the end of the twentieth century. » (Blanca Lléo, 2005)

A cette hypothèse, on pourrait aussi ajouter aussi la possibilité d'un héritage postmoderne tardif doublé d'une ironie certaine chez l'architecte en question, étant donné les similitudes formelles entre l'animal et l'édifice (poteaux élancés et socle en *opus incertum*, vue panoramique depuis des espaces en hauteur surplombant le contexte proche, etc.) autant qu'au regard des méthodes particulières de conception de l'Office for Metropolitan Architecture.... Quelle que soit la réponse à ces questions, on l'entend bien : l'enjeu n'est cependant autre qu'humain, communicationnel et disciplinaire à la fois.



Le Corbusier.Weissenhof, Stuttgart.1927 Rem Koolhaas.Villa Dall'Ava, Paris.1991

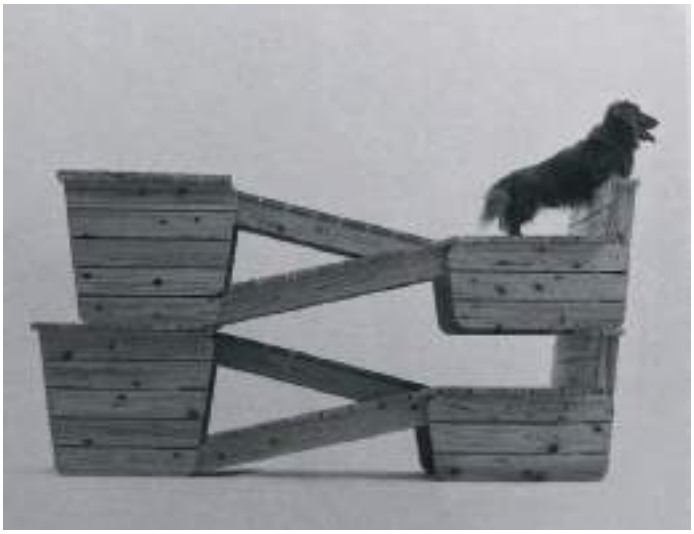
*illustration Blanca Lléo – http://blancalleo.com/en/car-giraffe-neutra-review/*

Plus radicalement, l'enjeu d'une architecture désanthropocentrée pourrait être de réussir à considérer l'animal comme un réel usager du projet, avec qui discuter très sérieusement de celui-ci ; c'est-à-dire de pouvoir envisager des formes de *concertation*, de *participation* animale, voire de *co-construction* du projet avec l'animal. A raison, on pensera spontanément aux animaux domestiques tels que les chiens et les chats, avec qui nous avons des facilités de communication et de compréhension interspécifiques. Mais on pourrait premièrement élargir le spectre des expérimentations à une palette bien plus large d'*espèces compagnes* (Haraway, 2010), de la poule aux moutons. On pourrait deuxièmement considérer aussi l'ensemble des espèces sauvages ou liminaires avec qui nous pourrions refaire alliance – justement par l'articulation intelligente de l'espace architectural ? –, des vautours aux hérissons, des chauves-souris aux renards. Mais on pourrait encore, troisièmement, considérer que même les espèces animales dont nous souhaitons rester éloignés (des ours aux moustiques, des cafards aux rats) pourraient aussi bien être intégrés aux jeux des acteurs et usagers mêlés à la conception architecturale ? Pourquoi ne pas expérimenter avec eux les modalités de notre cohabitation parfois conflictuelle ? En les incluant au sein de dispositifs spatiaux expérimentaux, nous pourrions enquêter avec eux, par les corps en tension dans l'espace, sur les dispositifs interscalaires les plus adaptés à la symbiose interspécifique.

Pour cela, il faudrait probablement pouvoir se libérer du caractère figé de la discipline architecturale, encore trop souvent dédaigneuse à l'égard de ses consœurs et cousines, du *design* à « l'architecture d'intérieur », de la « médiation » à l'ingénierie, des sciences politiques à l'éthologie. On voit bien à quel point il est logique que « les études portant sur le lien entre la vulnérabilité des paysages et la bonne santé des abeilles nécessitent une forte interdisciplinarité » (Maire, 2020). Cependant ce n'est pas uniquement de « pluridisciplinarité » dont nous avons besoin, mais aussi d'une ouverture de chacune de ces disciplines elles-même. Pour prendre l'exemple de l'architecture, il est clair que c'est du côté du design et de « l'architecture d'intérieur » que s'inventent aujourd'hui les exemples les plus créatifs de cohabitation avec l'animal – en témoignent magistralement des ouvrages tels que *Pet-tecture: Design for Pets* (Wainwright, 2018) ou *For the love of Pets. Contemporary architecture and design for animals* (TIPG, 2021). Mais présentez de tels exemples à vos confrères architectes et vous ne recevrez au mieux qu'un silence un peu surpris, au pire un profond dédain. S'il n'est pas utile de revenir ici sur la longue histoire de ce mépris des architectes pour leurs frères ennemis, force est tout de même de constater que le rejet de la pluridisciplinarité n'a en revanche rien d'exclusif à la discipline architecturale. Tout au contraire, une équipe de chercheur a récemment démontré que « plus un chercheur pluridisciplinaire est performant, moins il est susceptible d'être accrédité par ses pairs », pour la principale raison qu'il sera alors considéré comme une menace pour le *statu quo* des disciplines, un phénomène « particulièrement marqué dans les « petites » disciplines »

(Collectif, 2022). Outre que les conclusions de cette étude sont tout à fait cohérente avec ma propre expérience des milieux de l'architecture en tant que chercheur à cheval entre plusieurs disciplines, ils intéressent particulièrement la présente réflexion en ce qu'ils confirment la difficulté que l'architecture (en tant que milieu social, que communauté) pourrait avoir à accepter et à valoriser des travaux sur l'animal s'inscrivant à mi-chemin avec d'autres disciplines. C'est d'autant plus regrettable que le dialogue avec ces spécialités, leurs méthodes, cultures, références et outils propres, serait aussi utile qu'efficace pour travailler en collaboration avec un animal devenu usager voire co-concepteur. Tout cela étant dit, il reste fort intéressant de constater que, parmis les quelques architectes présentés par le catalogue *Pet-tecture*, bon nombre sont japonais, et largement célèbres. Ainsi pourrait-on être surpris d'y découvrir une niche pour chien conçu par Sou Fujimoto, un lit spécifiquement conçu pour bichons frisés de Kazuyo Sejima (Sanaa), un système de rampes canines par Bow-Wow ou encore une structure d'accueil pour chien par Kengo Kuma. Et on pourrait aussi parler du panier roulant pour chien dessiné par Toyo Ito ("Mobile Home for Shiba", 2012), et encore du jeu polyvalent pour chien conçu par Shigeru Ban ("Papier papillon", 2012)... Que tant de très grands noms de l'architecture aient pu se plier à l'exercice ne peut qu'interroger. La culture japonaise serait-elle à la fois plus proche de l'ouverture disciplinaire que la nôtre ? Non pas, bien sûr, que ces exercices soient un aboutissement en soi ; mais on ne peut s'empêcher de penser qu'ils symbolisent déjà un certain chemin parcouru vers un renouveau – non pas de la forme, mais du statut des architect(ur)es, leurs rôles et sens potentiels pour des sociétés devant réinventer leurs rapports au vivant non-humain.

Cela a été dit, l'enjeu de l'exercice et du « développement de la créativité » n'est pas tant disciplinaire que social, politique, éthique et écologique à la fois. C'est-à-dire que si les dynamiques animal-architect(ur)e sont intéressantes à creuser, ce n'est nullement pour développer le champ des formes architecturales anthropocentrées, pour inventer de nouveaux langages constructifs ou pour créer de nouvelles familles typologiques agréables à l'oeil humain. C'est en cela que la présente étude n'a absolument rien à voir avec les recherches biomorphiques menées il y a un siècle par le mouvement Art Nouveau. Et en cela qu'il n'est ni question ici de commenter outre mesure les inventions formelles que pourraient représenter ces architectures pour animaux domestiques, ni de considérer ces dernières comme des objectifs à atteindre en guise de « libération » de quoi que ce soit. L'enjeu de cette recherche a plutôt été de concourir à l'invention, par la théorie de l'architecture, d'une société « post-spéciste » – un monde libéré de la domination de l'humain sur le non-humain pour des raisons esthétiques, économiques, symboliques ou autre encore. C'est dans cette direction qu'à été testé la capacité de la discipline architecturale à favoriser l'émergence d'autres symbioses *natureculturelles*, d'autres rapports entre individus et communautés humaines et non-humaines.



*en haut à gauche : Bow-wow, "Architecture for Long-Bodied, Short-Legged dog", 2014*
*en haut à droite : Kazuyo Sejima, "Architecture for the Bichon Frise", 2014*
*en bas à gauche : Kengo Kuma, "Mount Pug", 2012*
*en bas à droite : Sou Fujimoto, "No dog, No Life!", 2012*

Si les architectures pour chiens ici présentées n'ouvrent pas encore tout à fait sur un monde bien différent du nôtre, c'est tout simplement qu'elles ne cherchent probablement pas à le faire, se concentrant (uniquement) sur le bien-être à la fois humain et canin, sur le confort et l'esthétique, sur l'innovation formelle et l'originalité du produit, sur l'image véhiculée (de la marque et de l'architecte-star à la fois) ou encore sur la possibilité de sérialiser industriellement une forme complexe. Rien, en eux, ne témoigne réellement d'autre chose que de la rencontre entre le monde moderne dont nous sortons à peine, et, éventuellement, une approche « welfariste » préoccupée par l'amélioration des conditions de vie animale au sein de ce paradigme. C'est finalement assez évident à la vue de ces projets animaliers : nulle éthique révolutionnaire n'a guidé leur conception !

### *aucune libération n'est à l'œuvre dans l'éthique « welfariste »*

Si les tenants de l'approche « welfariste » défendent des modalités d'exploitation acceptables de l'animal non-humain – des petits élevages paysans, de « bons » zoos et des cirques aux pratiques modérées – (tels notamment les ouvrages de la zootechnicienne et sociologue Jocelyne Porcher), d'autres considèrent plus juste, moralement parlant, d'en finir avec toute forme d'exploitation animale (ce qui ne signifie nullement cesser d'interagir avec l'animal, pour autant que nous interagissons quotidiennement avec bon nombre d'individualités sans pour autant nous comporter de façon dominatrice à leur égard). Cette seconde voie, dite « abolitionniste », milite donc en faveur de l'abolition de l'exploitation animale et non en faveur de l'abolition de la relation à l'animal – ce qu'a bien très bien rappelé et illustré le déjà mentionné *Zoopolis* de Donalson & Kymlicka. C'est aussi cette seconde voie qu'a choisit l'historienne Violette Pouillard. L'autrice le rappelle ainsi en conclusion de son érudite et percutante *Histoire des zoos par les animaux* : « Nous savons maintenant que la taille d'une cage et le nombre d'arbres qu'elle porte améliorent parfois fortement un quotidien, mais ne changent pas les fondements de la vie captive » (Pouillard, 2019 : 422). Les sous-entendus derrières ces propos sont plus évidents encore à la suite de la lecture :

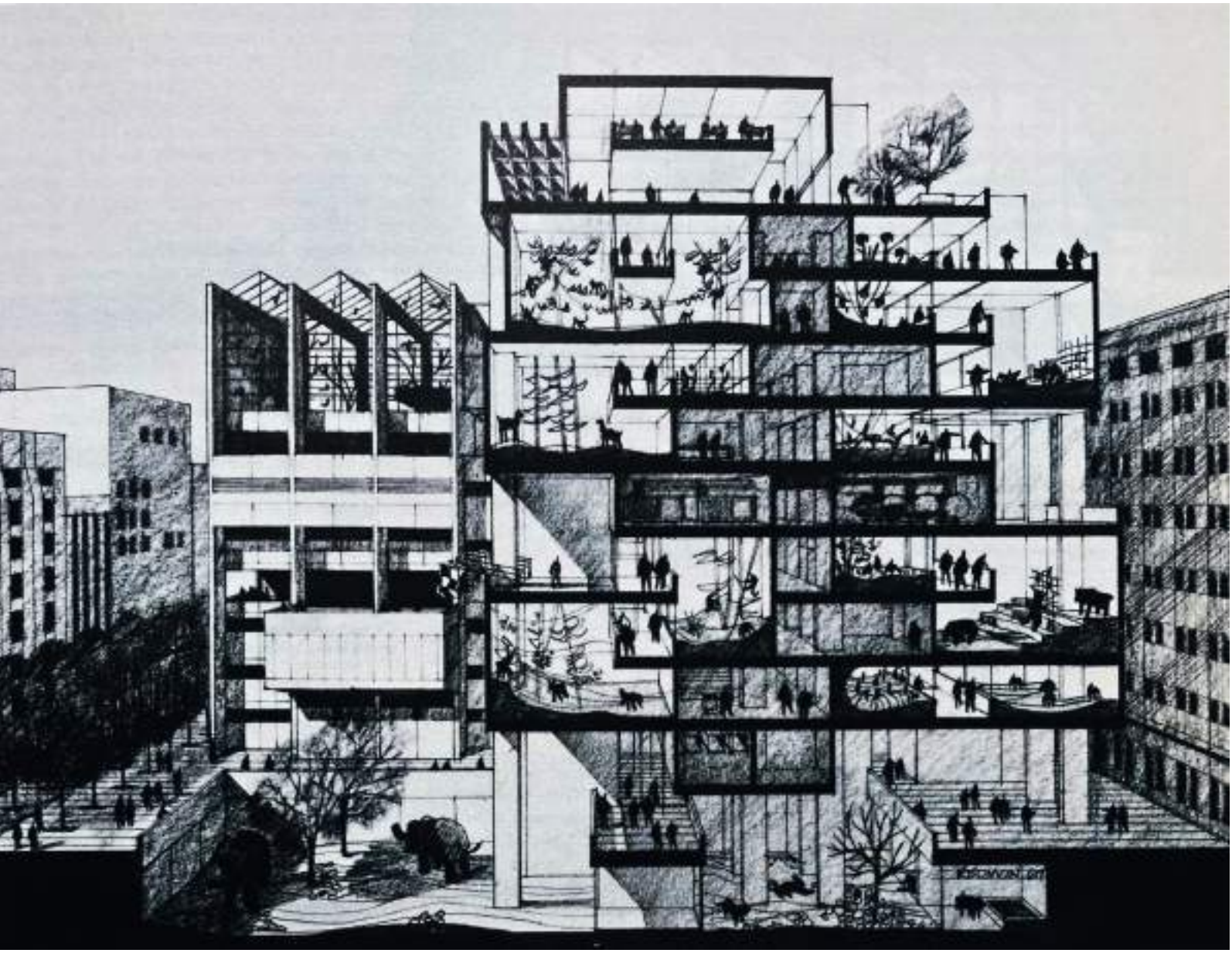
« Le zoo n'est pas une prison, il n'est pas fait de peines, et ses enfermements n'ont pas de terme. (…) Il est un laboratoire acclimatoire qui vise à voir qui résiste à ce qu'il impose, jusque quand et comment. Il est un laboratoire clinique, qui combat la maladie qu'il inocule, alimente les corps qu'il prive, soigne les membres et les organes qu'il meurtrit. Il est un laboratoire psychologique, qui apaise les âme qu'il dépossède. Il est un laboratoire social qui observe, jauge et régule les cultures animales qu'il façonne sur l'adaptation, la résignation ou la violence. Il est devenu un laboratoire éthologique, qui déploie une générosité croissante envers les animaux, pour repeupler ce qu'il ôte, puis, en

collaboration avec les éthologues, à des fins épistémologiques, pour poser de meilleures questions afin d'avoir de meilleures réponses – en refusant de poser la question de la cage, de ce qu'elle fait *per se* au savoir et au monde » (id.)

Voilà ici décrit, de façon magistrale, « la condition zoologique » – la vie captive évoquée qui, on le comprend mieux encore désormais, ne sera nullement effacée par quelques végétations supplémentaires et une cage un peu plus vaste. Or, si le zoo est un espace total, pour ne pas dire totalitaire, l'architecture est l'instrument de son déploiement – une « miniature des relations inter-espèces » (Mourgues, 2018). De sorte que ces lignes résonnent tout particulièrement à l'oreille des architectes. Dans quel paradigme éthique concevoir et construire : peut-on se satisfaire d'avoir contribué à atténuer (un peu) la souffrance animale en proposant des conditions d'enfermement plus acceptables (*welfarisme*) ? Ou bien préfèrera-t-on en finir avec l'enfermement lui-même, au profit d'autres dispositifs spatiaux de rencontres avec les animaux qui ne traient pas ces derniers comme des sujets exploitables à merci (*abolitionnisme*) ? Cela bien sûr, au risque d'entrer en rupture avec la commande, les commanditaires, et en définitive le monde contemporain au service duquel est sensé se placer l'architect(ur)e. (Au regard de ce dernier point, une solution pourrait être de placer les raisons de sa conception architecturale et ses arguments d'architectes (face à la maîtrise d'ouvrage et la maîtrise d'usage par exemple) dans le cadre d'une « éthique du futur » (Jonas, 1998) spéculant la venue proche d'une société animaliste. Forçant le réel, on jouerait alors le futur contre le présent, misant sur la mobilisation de soutiens militants dans tous les camps pour faire advenir l'avenir). De nombreux projets architecturaux de zoos ont-ils été produits ces dernières décennies à l'international ; certains plus créatifs que d'autres. Or, suite à cette étude, on voit sans doute mieux à quel point plusieurs manières de regarder ces projets existent (ou *pourraient* exister).

1.

De façon très habituelle, on peut tout d'abord choisir de n'en retenir que les dispositifs et inventions spatiales, tentant de voir à quel point le projet renouvelle ou non l'histoire de la discipline architecturale. Tentant de nous hisser sur les épaules de théoriciens tels que Jacques Lucan, nous pourrions alors gloser sur les références culturelles, les relations à l'art contemporain, les clins d'oeil aux maîtres ou les significations symboliques de la conception. Nous resterions là dans l'approche la plus anthropocentrée et autonomiste possible ; approche au sein de laquelle il n'est qu'à peine besoin de considérer que le bâtiment sera habité par des animaux, lesquels, pourquoi et comment. C'est probablement l'approche qu'à choisi de suivre l'architecte Molinos à la Ménagerie de Paris. C'est aussi l'approche qu'aura suivi un commentateur qui, spontanément, vous parlerait des doubles-hauteurs, passerelles, mezzanines, diagonales spatiales et autres « pochés » en guise de commentaire du dessin suivant.



*"Altrough the design of the downtown the Boston Zoo can be critised in detail, the architects have certainly attempted to seek a fresh approach to the presentation of wild life. They have proved successfully that it is now possible to re-create a natural environment as a microclimate within a building, a factor of great importance as the lack of space becomes more acurate in our cities" David Hancocks (1971 : 191).*

2.
De façon un peu plus engagée (dans la question animale), on pourrait regarder plutôt ces dessins par l'approche welfariste, en s'intéressant aussi à l'habitation humaine et animale des lieux. Les animaux semblent-ils respectés dans leur *subjectivité d'espèce* (Uexküll, 2010) ? En d'autres termes, plus à la mode, a-t-on respecté ici leur « bien-être », individuel et collectif ? Avec quelques auteurs et autrices en poches tels Vinciane Despret ou Jocelyne Porcher, on pourrait alors formuler des remarques intéressantes sur les relations entre usagers humains, usagers non-humains et configurations architecturales (ce qui serait déjà un pas en avant considérables dans les ENSA en matière d'évaluation non uniquement disciplinaire des projets). C'est sans doute la voie à laquelle la plupart penseront spontanément à la lecture du titre de cette étude sur l'architect(ur)e et l'animal, et la piste évoquée par le précédent sous-chapitre évoquant la possibilité de *construire réellement « pour » l'animal*. Et c'est aussi la voie qu'aura suivi un commentateur de ce même projet de zoo qui vous parlerait spontanément du fait que la cage des ours a tout de même l'air un peu petite sur la droite, que les singes au dernier niveau semblent ne pas avoir de végétation dans leur enclos, ou encore du fait que les éléphants auraient eu besoin d'une cascade d'eau et de plus de place que ce qu'ils ne semblent avoir, en l'état, au sous-sol sur rue.

Cependant, parce que chacune à leur manière, ces deux voies sont avant tout destinées à reconduire le modèle sociétal qui les a engendrés, aucune d'entre elle n'est à même de susciter une quelconque libération.

3.
Une troisième voie consisterait à regarder ce projet en tentant d'évaluer ses potentialités en matière de *diversification* et de *libération* (sociétale, animale, disciplinaire). D'une part, on se demanderait alors si le projet présenté propose une configuration spatiale a même de résister au modèle développementiste occidental ; et d'autre part, on chercherait à évaluer la manière dont ses dispositifs spatiaux portent à des rencontres plus mutualistes entre individus humains et non-humains. A l'heure de conclure cette étude, mon intuition est que l'une et l'autre composante se reconduisent ; c'est-à-dire qu'*a priori* ce n'est qu'en satisfaisant à l'une des conditions qu'on pourra satisfaire à l'autre (ce qui est assez logique, le développement étant basé sur un anthropocentrisme sans limite ; et la vision anthropocentrisme menant assez logiquement à une exploitation éhontée de l'animal). C'est probablement avec d'autres autrices en tête, telles Florence Burgat, Corine Pelluchon, Emilie Hache, Starhawk ou encore Gary Snyder qu'on pourrait probablement susciter des projets capables de réjouir cette troisième approche. Et, on l'aura compris, c'est cette troisième voie qui m'importe, tant, pour ce qui me concerne, je ne compte pas travailler sur la question animale en tant qu'enseignant-chercheur en architecture pour finalement en oublier les protagonistes principaux au moment d'évaluer les

projets (approche n°1) ou pour féliciter une simple amélioration de leurs conditions d'enfermement et d'exploitation par l'architecture (approche n°2). C'est peut-être aussi la plus « utopique », c'est évident. Mais n'est-ce pas aussi le luxe – et l'intérêt – de la théorie de l'architecture que de pouvoir réfléchir par-delà toute commande et commanditaire, voire, en quelque sorte, par-delà le monde contemporain lui-même ?

Il est certain que tous les architectes devraient être mieux formés aux questions éthiques. Mais il est probablement plus urgent et plus nécessaire encore de former plus particulièrement les architectes directement confrontés aux programmes incluant des animaux (zoos, aquariums, fermes d'élevage, abattoirs, etc.) à l'éthique animale ; de manière, au moins, à ce qu'ils prennent conscience de la manière dont « l'éviscération de l'Umwelt des autres » généralement à l'œuvre dans ces programmes est de plus en plus systématiquement « atténué par des dévotions zootechniques et psychologiques croissantes » (Pouillard, 2019 : 422) qui en masquent les fondements moraux douteux. De manière à maximiser la conscience des conséquences des choix architecturaux ; et peut-être en arriver aux types de questionnements que peuvent avoir les agences en charge de centres carcéraux, de certains types de centres psychiatriques, etc. Qu'*a minima* on brise, donc, la rupture anthropologique pour concevoir et construire *consciemment* les affreux édifices dont la société a besoin pour commettre ses atrocités…

# *Conclusion*
# *L'utopie radicale ou la mort*

*« Il nous faut admettre que ces documents ne produisent pas par eux-mêmes une solution unique à nos problèmes. Mais qui a jamais pensé que ce serait le cas ? Les documents historiques n'apportent pas non plus une solution unique aux problèmes historiques, et pourtant personne ne suggère de les négliger. »*

*Paul Feyerabend*
*(1988 : 283)*

*« Les choses impossibles, improbables, adviennent. Surtout les pires. Ce qui nous semble inconcevable est au contraire la sénérité, la joie, l'amour, l'égalité, l'attention à l'autre, la liberté, la pluralité, bref la vie bonne, non pas « l'imagination du désastre », donc, mais bien l'imagination du bonheur. Ce qui nous semble inconcevable, c'est l'utopie. Comment faire pour que les choses impossibles, improbables, surtout les meilleures, adviennent ? Il faut se risquer à les imaginer. Particulièrement si elles sont impossibles »*

*Alice Carabédian*
*(2022 : 13-14)*

Si on ne peut que s'accorder avec les promoteurs du réensauvagement sur les intérêts multiples (au moins écologiques, économiques et culturels) de « réensauvager » la France (Cochet, Durand, 2018), tout porte à croire qu'il faille aller plus loin encore. Au regard de tout ce qui a été écrit précédemment à ce sujet, « la nature » ne peut plus uniquement désigner le sauvage, intact, hors de toute emprise humaine (à savoir, nous l'avons vu, 3% de la surface terrestre seulement). Pourquoi alors s'arrêter à l'idée d'un réensauvagement des milieux « naturels » français ? Plus ambitieusement, c'est au prisme de méthodes pour organiser des coexistences métropolitaines, urbaines, suburbaines, rurales (et autres encore) plus interspécifiques et plus symbiotiques qu'il faut travailler. Et l'architect(ur)e fait à l'évidence partie de ces outils à saisir pour concevoir et bâtir les interfaces poreuses de cette cohabitation ; sans quoi nous risquerions de nous retrouver limités à quelques logiques mineures de réintroduction ponctuelles d'animaux, de pratiques de désimperméabilisation des sols, de parcours de randonnées, d'éco-musées en guise de sensibilisation à la nature ou encore d'une hypothétique règlementation en défaveur du glyphosate. Ce serait déjà bien. Mais comment croire qu'une telle série de mesures puisse enrayer à elle seule la sixième extinction de masse des espèces en cours ? Sans de nouvelles interfaces architecturales pour interpréter et rendre concrètes « les nouvelles modalités de rencontre, de compagnonnage, d'association et d'agencement interspécifiques » (Haraway, citée par Afeissa, 2021 : 72), tout cela ne pourra rester que du verbiage philosophique sans réalité possible. Comment pourrions-nous expérimenter de « nouvelles alliances plurispécifiques » dans les tunnels du métro parisien, entre deux allées de produits industrialisés d'hypermarchés ou à la pompe à essence des stations autoroutières ? Même avec tout le bon vouloir et toute la sensibilité du monde, on n'éduque que bien difficilement aux savoirs biorégionalistes les personnes ayant grandi dans un monde fait de placo-plâtre et de peinture, d'air conditionné et de double vitrage, d'autoroute, d'espaces domestiques aseptisés et de parcs urbains sans aucune forme de vie spontanée. Tant que les édifices et les infrastructures, les systèmes ruraux et urbains, les modes de transport et les modalités de transformation de « la ville » n'auront pas muté, nous ne pourrons en appeler qu'à un changement n'ayant que bien peu de chance d'advenir. Aucune écologie du sensible ne paraît possible sans le concours de « l'architecture » – ou plutôt donc *d'architectures*, nouvelles et multiples, repensées au service de cette cause.

## *Retours sur les origines et raisons de l'enquête*

C'est dans cette optique qu'à sa façon, cette enquête théorique a tenté d'éclaircir quelques-uns des manières dont l'architecture – ses pratiques et ses théories critiques, ses cultures et ses habitudes – pourrait s'avérer être un outil en faveur d'une convergence entre éthiques animales et éthiques environnementales. Une littérature pluridisciplinaire, de nature relativement hétérogène, a été convoquée dans cette optique, qui va de la philosophie en premier lieu à l'anthropologie,

l'éthologie, l'écologie scientifique ou encore l'histoire environnementale. Côté méthodologie de la recherche, l'analyse critique, située dans une histoire des pensées, s'est appuyé tant sur des stratégies dialectiques que « dialogiques » (Morin, 2014) pour développer un propos le plus en cohérence possible (dans le cadre d'une habilitation à diriger des recherches) avec l'invitation de Donna Haraway à favoriser l'émergence de « savoirs situés » (Haraway, 1988). Pour faire écho encore à cette théorie des savoirs situés, la présente recherche a tenté, elle aussi, de déployer des « savoirs situés et encorporés contre les différentes formes de prétentions à un savoir non localisable et donc irresponsable » – « irresponsable [voulant] dire à qui on ne peut demander des comptes » (Idem, 118-119). Quelques lignes supplémentaires seront probablement utiles, en guise de conclusion, à situer plus précisément encore l'origine et les raisons de l'enquête ici menée.

Certes « architecte » et enseignant-chercheur en architecture, j'ai aussi été accompagné par des félins dans mon existence depuis plusieurs années, dont « K. », présente dans les remerciements de l'ouvrage Les territoires du vivant, en ces termes émus : « pour toute la plénitude qu'elle m'apporte, pour son existence folle et sa présence quotidienne toujours plus vivante qui ont constitué, indéniablement, quelques-uns des moteurs et des raisons d'être de ce travail » (Rollot, 2018a : 248). Je suis, d'autre part, végétarien depuis plusieurs années. A tous ces égards, je suis alors impliqué de façon multiple et non innocente dans cette enquête sur « l'animal et l'architect(ur)e ». Qu'est-ce que « l'objectivité» dans ce contexte ? Mes grands-parents, mon oncle et ma tante maternels étaient agriculteurs en Meuse, et j'ai passé de nombreuses vacances chez eux – petit enfant heureux dans au poulaillers et dans le potager, en vadrouille dans les tracteurs, en stage d'observation en salle de traite et plus généralement un peu fasciné par l'amoncellement infini de choses et d'autres en attente dans les chemins de terre, sous les granges et devant les hangars, ces tas de voitures et de bidons, d'outils et de sacs, l'ensemble parsemé de paille et enrobé de l'odeur prégnante de l'élevage bovin – bref, ce milieu si caractéristique de la ruralité paysanne française. Le film *Petit paysan* (Eric Barbier, 2019) traduit précisément ce monde et son atmosphère si particulière que je fréquentais en petit visiteur. Tout cela est-il vraiment si anodin ou totalement inefficace à expliquer les origines de la présente recherche ? S'intéresser aujourd'hui à l'animal en tant « qu'architecte » (mon père était dans le bâtiment…) n'est sans doute plus très surprenant une fois mise en lumière cette existence individuée et contaminée à la fois. De même, ma psychanalyse révèlera certainement une forme de solastalgie (éco-anxiété) profonde, installée depuis des années – expliquant l'attachement aux problématiques soulevées par l'écologie politique et l'éthique environnementale. Elle pourrait aussi mettre en lumière une sensibilité extrême chez moi aux questions de vulnérabilité autant qu'au phénomène de « symphyse corporelle » (« la « symphyse » est une forme de convivialité corporelle ou kinesthésique fondée sur le fait pour un être de

sentir qu'il partage avec un autre être un lien vital dont il fait l'expérience à travers une série de disposition somatiques, telles que la vulnérabilité ou la sensibilité aux conditions écologiques environnantes » (Afeissa, 2021 : 71)) – expliquant, peut-être, pour cette part, l'attachement aux éthiques et études animales. Comment, dans ce contexte, je me répète, la présente recherche pourrait-elle être « objective » si ce n'est, éventuellement, au sens d'Haraway parlant « d'objectivité encorporée » (115), d'une « objectivité féministe [qui] est affaire de place circonscrite et de savoir situé, pas de transcendance et de division entre sujet et objet » (117) ?

En définitive, si Emmanuelle Coccia a raison de dire que « toute espèce héberge des traces d'autres formes de vie, dont elle est un bricolage » (Coccia, 2021a : 86), resterait alors finalement à savoir à quel point mon objectivité encorporée pourrait être la manière dont l'humanité, l'animalité et l'architecturalité qui m'habitent ont tous trois pu m'utiliser pour me faire produire ces savoirs en vue de leurs survies respectives.

### *Retours sur les résultats de l'enquête*

Les résultats de l'enquête sont pluriels et restent, pour la plupart, largement désespérants.

L'enquête a rappelé que la piste animale n'est ni farfelue ni nouvelle, tout indiquant au contraire que l'humanité a pu construit largement « pour » et « à la place » de l'animal depuis au moins 5000 ans. En contraste avec cette longue histoire autant qu'avec les politiques végétalistes contemporaines, elle a cherché à dire les manières dont l'animal est architecte et paysagiste lui-même, et dont nous pourrions aussi choisir de le reconnaître comme tel, de l'impliquer comme usager voire comme co-concepteur ou co-constructeur de nos projets. Suivant l'intuition qu'une révolution est déjà à l'œuvre, l'étude a aussi fait apparaître de quelles façons quelques exemples contemporains montrent que des pratiques animalistes sont déjà en expérimentations chez quelques architectes à l'international. Encore, elle s'est engagée sur les pistes délicates de l'obsolescence de la discipline architecturale ou des modalités d'évaluation des projets architecturaux. Chacune de ces pistes a été creusée pour faire progresser l'enquête, et servir de terreaux aux éventuelles recherches qui souhaiteraient prendre appui sur cette introduction fondatrice pour en pousser plus loin les premières hypothèses. Loin de moi l'idée cependant d'affirmer que l'enquête ait pu aboutir à des résultats stimulants sur la question des relations entre animal et architect(ur)e.

En effet, l'architecture vernaculaire et, plus largement encore, tout le champ de l'édification et de l'aménagement territorial regorgent d'exemples plurimillénaires témoignant de la manière dont animalités et humanités ont

coévolués en tous sens au sein d'établissements « plus qu'humains » fondés, formés et structurés sur cette cohabitation elle-même. Pourtant, côté théorie architecturale, le constat d'absence dans la littérature disciplinaire historique est renforcé par la présence apparente de verrous et de freins empêchant son émergence contemporaine. Et, côté pratique, si tout porte à s'intéresser attentivement aux quelques pratiques « animalistes » qui seraient déjà à l'œuvre ici et là, rien n'invite à croire en revanche que ces expérimentations puissent être amenées à se développer à l'avenir – un doute encore renforcé par la difficulté à trouver des exemples d'architecture ou d'urbanisme désanthropocentrés, fut-ce au sein des populations les plus militantes sur la question écologique ou des métropoles illustrant l'intérêt d'une cohabitation massive avec d'autres animaux.

De même, tandis que la situation de défaunation généralisée de la biosphère invite à une vive et radicale réaction, les règlementations en faveur de la protection animalière s'avèrent à l'occasion incapables de ne pas générer de situations plus contreproductives encore d'un point de vue environnemental, ravivant malgré elles la dissension entre éthiques environnementales et animales et désespérant en toute logique même les architectes les plus engagés sur ces deux sujets (de la biodiversité et de l'animal). Quant à « l'inhumanité » de nos mégalopoles et de nos villages, de nos modes de vie et de nos paysages – entendant donc par inhumanité « l'absence de conditions de possibilités de co-évolution avec l'animal non-humain » –, c'est à l'évidence d'une intrication profonde qu'il s'agit. Cette intrication à produit des rapports entre forme sociétale et forme géographique solidement ancrés, puissamment enracinés dans les esprits autant que sur la Terre, dans les structures et les infrastructures paysagères qui strient nos contrées. Il est simple d'argumenter, par écrit, que l'architecture est autre chose qu'un simple mode d'expression culturel, passif et tardif à la fois (Rollot, 2022d), et défendre l'idée que l'architecture est un « outil » au service, éventuellement, d'un ailleurs. C'est bien plus difficile de croire sincèrement que l'architecture puisse faire quoique ce soit, seule, face à de tels ancrages géo-culturels. Outre qu'il n'y a déjà quasiment plus d'animaux autres que domestiques – puisque « 70% des oiseaux sur Terre sont des poulets et 60% des mammifères du bétail » d'élevage (Clavel, Pelletier, 2020 : 104) –, nous sommes de toute façon loin des animaux et nous avons perdu, depuis quelques générations déjà, l'habitude de *coévoluer* à leurs côtés. Quoique la consommation carnée baisse sensiblement et que les mentalités s'ouvrent au sujet du sorts réservés aux animaux dans les entreprises humaines, dans les faits, très peu seulement semblent considérer l'animal en tant qu'être vivant ayant une valeur intrinsèque *in-estimable* (inquantifiable et non marchande) – signe parmi d'autre que l'écologie profonde au cœur de la philosophie biorégionaliste est encore bien loin de devenir dominante dans notre société. Quels seraient, pourtant, les architectes et les architectures d'une société convertie à l'écologie profonde ? La question est fascinante (et c'est en partie l'objectif de ce travail

d'introduction à l'animal que de commencer à y répondre). Tout reste encore à faire à ce sujet (en matière d'ouverture des esprits et des imaginaires).

Rappeler enfin la façon dont les modes de vie sont influencés par l'espace qu'ils pratiquent – c'est-à-dire rappeler qu'habiter, c'est aussi être habité (ou, comme le synthétise Lyotard, que « nous habitons un lieu, un milieu quand notre manière d'être se forme à leur fréquentation » (2000 : 200)) –, c'est dire la manière dont l'architecture peut aussi être vue comme un outil de transformation du monde, ni coercitif, ni figé, mais actif et directionnel malgré tout. Une architecture, en appui par exemple sur les théories biophiliques (Wilson, 1984), pourrait-elle alors contribuer à nourrir notre sensibilité au monde habité et contrecarrer la « crise de la sensibilité » à l'œuvre ? Une extrême diversité de méthodes, de valeurs, de réalisations, de types de pratiques architect(ural)es pourrait-elle favoriser la sociodiversité et la biodiversité du même ton ? Un savoir-faire architectural capable de favoriser la coexistence quotidienne avec les animaux pourrait-elle contrecarrer l'inhumanité de nos établissements trop uniquement humains et permettre l'invention de réelles zoöpolis-zoopolis ? Une « troisième voie », capable de sortir du pur disciplinaire et du simple *welfarisme*, saura-t-elle fleurir au sein des milieux de l'architecture pour leur permettre de considérer les projets comme de réels outils de libérations radicales ? Toutes ces questions devront rester en attente de développements théoriques et pratiques ultérieurs ; je les envisage comme des invitations, des pistes à suivre. En effet, comme invite à le considérer le sous-titre de ce travail, ces premiers résultats constituent à peine plus qu'une longue « introduction » au sujet de l'architect(ur)e et de l'animal : ils ont pour raison d'être majeure de former le socle théorique, éthique et épistémologique sur lequel d'autres recherches pourraient éventuellement prendre pied. En quoi la piste animale pourrait-elle poser autrement l'antique rapport de l'architecture à la corporéité, et concourir aux capacités disciplinaires en matière de prise en compte de l'altérité et de la complémentarité de corps vivant acceptés dans leurs diversités (plurispécifiques) ? En quoi cette même piste animale pourrrait s'ajouter aux tendances holistiques actuelles en matière d'évaluation écologique de l'architecture (en considérant non seulement l'animal hébergé par l'édifice, mais aussi toutes les vies animales et les écosystèmes impactés en amont par le coût et la provenance de la construction, sa durée de vie, etc.) ? Les manières de poursuivre sont aussi nombreuses que stimulantes et j'aurai à cœur de m'y investir moi-même dans les années à venir.

*David Hancocks, Animals and architecture (1971 : 194)*

## *L'enseignement-recherche par-delà l'espoir*

*« Il reste de l'espoir tant que demeurent des incertitudes »*

*Gion A. Caminada (cité par Curien, 2018 : 14)*

Si Geord Peschken a raison de croire que l'origine du temple dorique n'est autre que le grenier – surelevé pour protéger les récoltes des rongeurs, insectes, oiseaux et autres opportunistes – (Peschken, 2014), alors c'est une immense part de la discipline architecturale qui trouve ses propres fondements dans l'antique relation interspécifique entre communautés animales humaines et non-humain. C'est pourtant peu de dire qu'il est difficile de croire en la venue d'une architecture désanthropocentré dans un monde ayant déjà du mal à accorder l'architecte et ses citoyens, la discipline architecturale et la société qui l'engendre, les édifices architecturaux et les sentiments du « grand public ». Comment un tel monde, fondé sur des politiques étatiques assimilant les mouvements animalistes à des courants terroristes (Gatet, 2022) pourrait-il sérieusement voir advenir une architecture animaliste ? Je persiste pourtant à *vouloir* voir en la discipline architecturale un outil capable d'inventer des spatialités hospitalière à la coévolution interspécifique plus intéressante que les ridicules « hôtels à vache » actuellement mis en avant en guise de considération animale dans l'élevage, avec ses matelas hydrauliques pour bovins et ses « gratteurs à vache» (Koolhaas, AMO, 2016 : 112). Sans quoi, d'ailleurs, pourquoi continuer l'enseignement-recherche en architecture ? Dire cela n'est pas un « espoir » mais une volonté propre. Je n'attend rien de l'avenir – ni d'être confirmé par le réel, ni que ce dernier démentisse mes hypothèses. Donna Haraway a raison d'affirmer qu'il ne devrait être question *ni d'espoir ni de désespoir* pour faire face aux enjeux anthropocénique (Haraway, 2020 : 12). Plutôt, « tout savoir est un noeud compact dans un champ de lutte pour le pouvoir », écrivait la philosophe quelques décennies auparavant (Haraway, 1988 : 109). Puisse le savoir contenu dans ces page servir de nœud, de prise, dans le champ des luttes biopolitiques contemporaines !

# · *bibliographie des ouvrages cités* ·

# A


Adams, Carol J. (2016), *La Politique sexuelle de la viande, une théorie critique féministe végétarienne.* Lausanne, éd. L'Âge d'homme.

ADEME (2016) *Enquête Collecte 2017*, estimations IN NUMERI RSD.

Adorno, Theodor W., (2001) *Minima moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Paris, Payot.

Afeissa, Hicham-Stéphane (2021) *Manifeste pour une écologie de la différence*. Paris, éditions Dehors.

Airparif (2020) « Des pesticides dans l'air. Nouveaux résultats », 3 juillet 2020. [en ligne]

Aït-Touati, Frédérique, Arènes, Alexandra, Grégoire, Axelle (2019) *Terra Forma. Manuel de cartographies potentielles*. Paris, B42.

Albouy, Vincent, Darrouzet, Eric (2020) *Architectes du monde animal.* Paris, Quae.

Amir, Fahim (2022) *Révoltes animales*. Paris, Divergences.

Anders, Günther (2002) *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*. Paris, L'encyclopédie des nuisances / Ivrea.

Anders, Günther (2010) *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?* Paris, Allia.

Anonyme (2021) « Quel parti voulons-nous construire ? Destituer l'architecte », *lundi matin*, 17 mai 2021 [en ligne]

Ateliergeorges, Mathias Rollot (dir.) (2018) *L'hypothèse collaborative. Conversatino avec les collectifs d'architectes français*. Marseille, Hyperville.

APUR (2018) *Guide environnemental du Plan local d'urbanisme*, 2018.

Aureli, Pier Vittorio (2022) *Less is Enough. Sur l'architecture et l'ascétisme*. co-édition Les Presses du réel / Caryatide.


# B


Baldin, Damien (2014) *Histoire des animaux domestiques (XIXe - XXe siècle)*. Paris, Seuil.

Bailly, Jean-Christophe (2018) *Le Versant animal*. Paris, Bayard.

Banham, Reyner (1969) *L'architecture de l'environnement bien tempéré*. Orléans, HYX, 2011.

Baratay, Eric (2020) « Des animaux et des humains : interactions d'hier et d'aujourd'hui. De la révolution industrielle à nos jours : la civilisation des animaux », *Université Virtuelle Environnement et Développement Durable* [en ligne].

Bar-On, Yinon M., Phillips, Rob, Milo, Ron (2018) « The biomass distribution on Earth », *PNAS*, 115 (25) 6506-6511, 2018

Barbier Sorba, Jeanne (2021) « L'approche par la sensibilité n'a jamais été le vecteur d'une transformation politique », *Socialter*, 1er mars 2021.

Barnosky, Anthony D., et al. (2011) «Has the Earth's Sixth Mass Extinction Already Arrived ?», *Nature*, 2011, Vol. 471, n°7336, pp.51-57.

Barrau, Aurélien (2018) *Sur son visage sombre, un air d'enfant en pleurs*. Dijon, Les Presses du Réel.

Barrau, Aurélien (2021a) « Face à la catastrophe écologique, ne pas être radical a-t-il encore un sens ? », Conférence à l'École polytechnique [en ligne].

Barrau, Aurélien (2021b), *Il faut une révolution politique, poétique et philosophique. Entretien par Carole Guilbaud*. Paris, Zulma.

Bauman, Zygmunt (1993) *Modernity And Ambivalence*, Wiley.

Beauté, Julie (2021a) « Vers des esthétiques situées. Perspectives enchevêtrées sur les villes plus qu'humaines », dans *La Beauté d'une ville*, Paris-Marseille, Arsenal/Wildproject, pp. 442-449.

Beauté, Julie (2021b) « Les Zoocities et le voisinage multispéciste : des barrières à la bonne distance ? », *Métropolitiques* [en ligne].

Beauté, Julie, Rollot, Mathias (2021) « Fabuler l'invisible. Inventaires paysagers des indisponibles », *Traces et lectures d'un paysage,* revue *Amplitudes*, n°4, Cirey-sur-blaise, éditions Châtelet-Voltaire.

Beer, Christian et al. (2020) « Protection of Permafrost Soils from Thawing by Increasing Herbivore Density », *Scientific Reports*, 10 : 4170.

Bello-Marcano, Manuel, Celka, Marianne, Rollot, Mathias (2022), « Contributions à une théorie architecturale interspécifique », dans M. Bello Marcano, M. Celka & M. Rollot, (dir.) *L'Architecture à l'épreuve de l'animal, Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère*, n°14, mai 2022.

Bello-Marcano, Manuel (2020) «Revenons à nos moutons. L'arche, l'architecture et l'animal», dans S. Bonzani (dir.) *L'archaïque et ses possibles. Architecture et philosophie*, Genève, Métispresses, pp.247-254.

Berg, Peter, Dasmann, Raymond (1978) «Réhabiter la Californie ». *EcoRev'*, 2019/1, n°47, pp.73-84.

Berg, Peter, Mills, Stephanie (dir.) (1981) « Bioregions », *CoEvolution Quarterly*, n°32.

Berg, Peter (2020) « Apprendre à se lier à un lieu-de-vie », dans Duhem, Ludovic, Pereira da Moura, Richard (dir.) *Design des territoires, L'enseignement de la biorégion*. Paris, Eterotopia.

Berg, Peter (2023) *Peter Berg. Une anthologie*. Marseille, Wildproject (à paraître).

Berg, Peter (2021) *Cultiver une politique des lieux de vie*, dans *Les Veines de la Terre*, Wildproject, 2021.

Berger, John (2011) *Pourquoi regarder les animaux*, Genève, Héros-limite.

Besse, Jean-Marc (2013) *Habiter. Un monde à mon image*. Paris, Flammarion.

Biau, Véronique (2019) *Les architectes au défi de la ville néolibérale*. Marseille, Parenthèses.

Bimbenet, Etienne (2017) *Le Complexe des trois singes. Essai sur l'animalité humaine*. Paris, Seuil.

Blanca Lléo (2005) « Car and giraffe, Koolhaas would you say to Le Corbusier », Janvier 2005, [en ligne] : *blancalleo.com/en/car-giraffe-neutra-review/*

Blanc, Nathalie (2000) *L'animal et la ville*. Paris, Odile Jacob.

Blanc, Nathalie (2016) *Les formes de l'environnement. Manifeste pour une esthétique politique*. Genève, Métispresses.

Blandin, Patrick (2009) *De la protection de la nature au pilotage de la biodiversité*. Paris, Quae

Blandin, Patrick (2010) *Biodiversité. L'avenir du vivant*. Paris, Albin Michel

Boltanski, Luc, Chiapello, Ève (1999) *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris, Gallimard.

Bondon, Roméo, Boisjean, Elias (dir.) (2021) *Cause animale, luttes sociales*. Paris, Le Passager Clandestin.

Bookchin, Murray (1962), *Notre environnement synthétique. La naissance de l'écologie politique*. Lyon, Atelier Création libertaire, 2017.

Bonneuil, Christophe, Fressoz, Jean-Baptiste (2013) *L'Evénement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*. Paris, Seuil.

Bonicco-Donato, Céline (2019) *Heidegger et la question de l'habiter : Une philosophie de l'architecture*. Marseille, Parenthèses.

Bonzani, Stéphane (dir.) (2020) *L'archaïque et ses possibles. Architecture et philosophie.* Métispresses.

Bouchain, Patrick, Hallauer, Edith, et al. (2012), *Histoire de Construire*. Arles, Actes Sud.

Bouet, Paul (2022) *Domestiquer l'énergie solaire. Architecture, décolonisation et écologisme dans la France d'après-guerre*, 1945-1986, thèse de doctorat, dir. S. Marot, Eav&t Paris-Est.

Bourban, Michel, Broussois, Lisa (2020) « Nouvelles convergences entre éthique environnementale et éthique animale : vers une éthique climatique non anthropocentriste », *VertigO – Éthiques environnementales et Politiques: convergences et perspectives, Hors-série 32*.

Bradel, Vincent (dir.) (2014) *Urbanités et biodiversité. Entre villes fertiles et campagnes urbaines, quelle place pour la biodiversité ?* Publication de l'Université de Saint-Étienne.

Bratman, Gregory N. et al. (2012), « The impacts of nature experience on human cognitive function and mental health », *New York Academy of Science*.

Brown, Frederick L. (2016) *The City is More than human*. University of Washington Press.

Burgat, Florence, Ciocan, Cristian (dir.) (2016) *Phénoménologie de la vie animale*. Bucarest, Zeta Books.

Burgat, Florence (2017) *L'humanité carnivore.* Paris, Seuil.

Burgat, Florence (2020) *Qu'est-ce qu'une plante ? Essai sur la vie végétale*. Paris, Seuil.

Buyck, Jennifer (2022) *Urbanisme et humanités environnementales : Eco-critique des situations, pratiques et savoirs du projet urbain*. HDR en architecture, aménagement de l'espace, Université Grenoble Alpes.

# C

Callicott John B. (1980) « Animal Liberation : A Triangular Affair », dans *Callicott J. B., In Defense of the land ethics : Essays in Environmental philosophy*, Albany, State University of New York Press, 1989, pp. 15-38.

Callicott, John B. (1988), « Libération animale et éthique environnementale : de nouveau ensemble », trad. Française : Afeissa, Hicham-Stéphane, Jeangène Vilmer, Jean-Baptiste, *Philosophie animale. Différence, responsabilité et communauté*. Paris, Vrin, 2010

Canguilhem, Georges (2003) *La connaissance de la vie*. Paris, Vrin.

Candegabe, Philippe (2016) *L'incroyable histoire de l'éléphant Hans. Des forêts du Sri Lanka au Muséum d'Histoire naturelle*. Paris, Vendémiaire.

Canizaro, Vincent B. (2007) *Architectural Regionalism. Collected Writings on Place, Identity, Modernity, and Tradition*. New York, Princeton Architectural Press.

Carabédian, Alice (2022) *Utopie radicale. Par-delà l'imaginaire des cabanes et des ruines*. Paris, Seuil.

Cardi, Julie (2022) « Bâtir avec le moustique tigre: trois villes des Bouches-du-Rhône à l'épreuve de la prolifération d'Aedes albopictus, insecte nuisant et vecteur de maladies ». *L'architecture à l'épreuve de l'animal, Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère*, n°14 [en ligne].

Carrington, Damian (2019) « Plummeting insect numbers 'threaten collapse of nature' », *The Guardian*, 10 février 2019.

Carson, Rachel (1920) « Le combat pour la vie sauvage progresse », *Richmond Times Dispatch Sunday Magazine*, mars 1920, 1938 ; dans Rachel Carson, *Le Sens de la merveille*. Paris, José Corti, 2021.

Carson, Rachel (1962) *Printemps silencieux*. Paris, Plon, 1963.

Ceballos, Gerardo, Ehrlich, Paul R., Dirzo, Rodolfo (2017) « Biological annihilation via the ongoing sixth mass extinction signaled by vertebrate population losses and declines », *PNAS*, 2017, E6089-6096.

Cederström, Carl, Spicer, André (2016) *Le Syndrome du bien-être.* Paris, L'Échappée.

Chabard, Pierre (2016) « Utilitas, firmitas, austeritas », *Criticat* 17, 2016/printemps, pp.38-53.

Champagne, Patrick (2002) *L'héritage refusé. La crise de la reproduction sociale de la paysannerie française*. Paris, Seuil.

Charbonneau, Bernard (2002) *Le jardin de Babylone*. Paris, éditions de l'Encyclopédie des nuisances.

Chauveau, Maria Mélanie (2019), « Des animaux « parents » en pays Bishnoï », dans Matignon (dir.) *Révolutions animales.* Paris, LLL, pp.75-82.

Chevassus-au-Louis, Bernard (2014) « Penser la biodiversité », dans Bradel, Vincent (dir.), *Urbanités et biodiversité*, Publication de l'Université de Saint-Étienne, pp. 33-41.

Comm'un, Collectif (2019) *Habiter en lutte. Zad de Notre-Dame-des-Landes : quarante ans de résistance.* Paris, Le Passager Clandestin.

Chopot, Antoine (2015) « Les communautés plus qu'humaines », revue *Appareil, n°16 Individuer Simondon. De la redécouverte aux prolongements,* 2015.

Church, Sarah P. (2014) « Exploring Urban Bioregionalism: a synthesis of literature on urban nature and sustainable patterns of urban living », *S.A.P.I.EN.S*, 7.1.

Clément, Gilles (2004) *Manifeste du tiers-paysage*

Clergeau, Philippe, Blanc, Nathalie (2013) *Trames vertes urbaines. De la recherche scientifique au projet urbain*. Paris, Le Moniteur.

Clergeau, Philippe (2015) *Manifeste pour la ville biodiversitaire.* Rennes, Apogée

Clergeau, Philippe (2021) « Des villes vivantes, un paysage biodiversitaire pour la ville de demain», dans *La Beauté d'une ville.* Paris-Marseille, Arsenal/Wildproject, pp. 432-441.

CNRS-MNHN (2018) « Le printemps 2018 s'annonce silencieux dans les campagnes françaises », communiqué de presse CNRS-Muséum national d'histoire naturelle, 20 mars 2018.

Coates, Gary (dir.) (1981) *Resettling America. Energy, Ecology and Community.* Andover, Brick House Publishing Company.

Coccia, Emmanuele (2016) *La vie des plantes. Une métaphysique du mélange*. Paris, Rivages.

Coccia, Emmanuele (2021a) « Métamorphoser la ville en musée de la nature contemporaine » *Stream PCA 5 : Nouvelles intelligences*, Paris, pp.85-94.

Coccia, Emmanuele (2021b) « Le monde est un jardin avant d'être un zoo », *Metal Hurlant, n°1*, pp. 47-49.

Confédération Paysanne (2020) *Cause animale, cause paysanne. Défaire les idées reçues, propositions et paroles paysannes*. Paris, Utopia.

Cormier, Andrée-Anne, Rossi, Mauro (2016), « The Problem of Predation in Zoopolis », *Society for Applied Philosophy, Journal of Applied Philosophy.*

Cochet, Gilbert, Durand, Stéphane (2018) *Ré-ensauvageons la France. Plaidoyer pour une nature sauvage et libre*, Arles, Actes Sud.

Collectif (2014) *Jardiner le Monde. Les nouveaux paysages de la biodiversité. Rencontres de Volubilis*. Marseille, Wildproject

Collectif (2021a) « Sortir de l'élevage intensif pour échapper aux pandémies », *Reporterre*, 15 janvier 2021 [en ligne]

Collectif (2021b), « Avec les architectes, pour une rénovation de qualité », pétition lancée par le collectif des architectes d'Occitanie le 7 avril 2021 [en ligne].

Collectif (2022), « Plus un chercheur pluridisciplinaire est performant, moins il est susceptible d'être accrédité par ses pairs », *Le Monde*, 11 septembre 2022.

Curien, Emeline, Boegly, Luc (dir.) (2022) *Pesmes, Art de construire et engagement territorial*. Avenir Radieux - Building Books.

Curien, Emeline (2018), *Gion A. Caminada. S'approcher au plus près des choses.* Arles, Actes Sud.

Cynorhodon (2020) *Dictionnaire critique de l'anthropocène*. Paris, CNRS Éditions.

# D


Dadour, Stéphanie (dir) (2020) *Des féminismes en architecture*. *Revue Malaquais*, n°6, Paris, ENSA Paris-Malaquais.

Dardenne, Emilie (2020) *Introduction aux études animales*. Paris, PUF.

D'Arienzo, Roberto (2017) *Métabolismes urbains. De l'hygiénisme à la ville durable / Naples / 1884-2004*. Genève, Métispresses.

D'Arienzo, Roberto, Younès, Chris, Lapenna, Annarita, Rollot, Mathias (dir.) (2016) *Ressources urbaines latentes. Pour un renouveau écologique des territoires*. Genève, Metispresses.

Darwin, Charles (2013) *La Filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*. Paris, Honoré Champion.

Dasmann, Raymond (1968) *A Different Kind of Country*. MacMillan Company, New York.

Debord, Guy (1967) *La Société du spectacle*. Paris, Buchet/Chastel.

De Carlo, Giancarlo (2022) *L'architecture est trop sérieuse pour être laissée aux architectes.* Paris, Conférences.

Delabouglise, Alexis, et al. (2021) « De l'Europe à l'Asie, le rôle clé des élevages de porcs dans l'émergence des pandémies », *The Conversation*, 10 mars 2021 [en ligne]

Demailly, Kaduna-Eve (2014) *Jardiner les vacants: fabrique, gouvernance et dynamiques sociales des vacants urbains jardinés du nord-est de l'Île-de-France*, Thèse de doctorat en Géographie, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I.

Descola, Philippe (2005) *Par-delà Nature et Culture*. Paris, Gallimard.

Despret, Vinciane (2014) *Que diraient les animaux si on leur posait les bonnes questions ?* Paris, La Découverte.

Despret, Vinciane (2019) *Habiter en oiseau.* Arles, Actes Sud.

Despret, Vinciane (2021a) « Préface », dans Thom Van Dooren, *En plein vol*. Marseille Wildproject.

Despret, Vinciane (2021b), *Autobiographie d'un poulpe. Et autres récits d'anticipation.* Arles, Actes Sud.

Devictor, Vincent (2015) *Nature en crise. Penser la biodiversité.* Paris, Seuil

Di Castri, Francesco (1982) « L'écologie : naissance d'une science de l'homme et de la nature », revue *Hérodote*, « écologie/géographie », n°26, 3e trimestre 1982.

Dirzo, Rodolfo, et al. (2014) « Defaunation dans l'anthoropocène », revue *Science*, Vol. 345, n°6195, pp.401-406, 25 juillet 2014.
Donaldson, Sue, Kymlicka, Will (2016) *Zoopolis. Une théorie politique des droits des animaux*. Paris, Alma.

Donovan, Tristan (2015) *Feral cities. Adventures with Animals in the Urban Jungle*. Chicago Review Press.

Duperrex, Matthieu (2019) *Voyages en sol incertain.* Marseille, Wildproject.


# E · F


Earth First ! (2020) *À bas l'Empire ! Vive le printemps ! Stratégie pour une écologie radicale*, Paris, Divergences.

Ellen Mac Arthur Foundation, World Economic Forum, McKinsey & Co (2016) *The new plastics economy. Rethinking the future of plastics* [en ligne]

Ernwein, Marion (2019) *Les natures de la ville néolibérale : Une écologie politique du végétal urbain*, Grenoble, éd. de l'Université Grenoble Alpes.

Fagan, Brian (2015) *La grande histoire de ce que nous devons aux animaux.* Paris, Vuibert.

Faure, Virginie, Drenthen, M. (2020), « L'Etat sauvage. Réensauvager le territoire, vraiment ? », *Society*, 129, pp.24-39.

Faure, Yann, Sciama, Yves (2021) «Origine du Covid-19 : la piste des visons chinois se renforce», *Reporterre*, 23 avril 2021 [en ligne]

Feyerabend, Paul (1988), *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. Paris, Seuil.

Feyerabend, Paul (1996) *Adieu la Raison*. Paris, Seuil.

Fiévé, Nicolas, Guillot, Xavier, (dir.) (2021), *Penser l'architecture par la ressource, Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère*, dossier n°11.

Frac Centre (-) « Ant Farm, Dolphin Embassy, 1974 », notice d'œuvre [en ligne]

Fressoz, Jean-Baptiste (2019) « Pourquoi la conscience écologique ne date pas d'hier », entretien avec Marin Schaffner, *Un sol commun. Lutter, habiter, penser.* Marseille, Wildproject, pp.53-58.

## *G · H*

Gaillard, Alice (2014) *Les Diggers. Révolution et contre-culture à San Francisco (1966-1968)*. Paris, L'Échappée.

Garutti, Francesco (dir.) (2019) *Nos jours heureux, Architecture et bien-être à l'ère du capitalisme émotionnel.* Steinberg Press.

Gatet, Antoine (2022) « Cellule Déméter. La campagne a des yeux », *revue Mille Cosmos*, n°1, pp.100-105.

Gaussuin, Bérénice (2022) « Quand les animaux peuplent les monuments historiques. Conflits de protection et valeur patrimoniale du vivant », communication au 6e séminaire annuel inter-écoles du réseau de recherche pédagogique et scientifique *Architecture patrimoine création*, ENSA Paris Val de Seine, 12 et 13 mai 2022.

Ghesquière, Emmanuel, Marcigny, Cyril (2021) *Architecture préhistorique. Habitats néolithique et mésolithique européens (10 000 - 2000 avant J.C.)*. Paris, B2.

Ghyoot, Michaël, et al. (2020) *Déconstruction et réemploi. Comment faire circuler les éléments de construction*. Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.

Giard, Maële, Faburel, Guillaume (2020), *La biorégion et sa radicalité d'écologie politique.* Lyon, Réseau des territorialistes.

Gilsoul, Nicolas (2019) *Bêtes de villes: Petit traité d'histoires naturelles au coeur des cités du monde*. Paris, Fayard.

Goldsmith, Edward (1972) *Changer ou disparaître. Plan pour la survie.* Paris, Fayard.

Gottesman, Rachel et al. (2021) *Land. Milk. Honey. Animal Stories in Imagined Landscapes*. Jerusalem, Park Books.

Guillot, Xavier (2014) « Le Réseau ERPS, cinq ans après. Bilan et projets », dans Bradel, Vincent (dir.) *Urbanités et biodiversité.* Publication de l'Université de Saint-Étienne, pp. 317-326.

Hache, Emilie (2012) *Écologie Politique, Cosmos, communautés, milieux.* Paris, éditions Amsterdam.

Hallmann, C., et al. (2017) « More than 75 percent decline over 27 years in total flying insect biomass in protected areas », *PLOS ONE*, 12(10): e0185809, 18 octobre 2017.

Hancocks, David (1971) *Animals and architecture.* London, Hugh Evelyn.

Haraway, Donna (1988) « Savoirs situés : question de la science dans le féminisme et privilège de la perspective partielle », dans *Le Manifeste cyborg et autres essais. Sciences - Fictions - Féminismes*. Paris, Exils, 2007, pp.107-144.

Haraway, Donna (2011) *Manifeste des espèces de compagnie. Chiens, humains et autres partenaires*. Paris, Editions de l'éclat.

Haraway, Donna (2016) « Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène. Faire des parents », *Multitudes*, vol. 65, no. 4, pp. 75-81.

Haraway, Donna (2020) *Vivre avec le trouble.* Paris, éditions des mondes à faire.

Harrison, Ariane Lourie (2017) « L'Architecture « post-humaine » », dans *Les Paradoxes du vivant, Stream PCA* n°4, Paris.

Harrison, Ariane Lourie (dir.) (2013), *Architectural Theories of the Environment: Posthuman Territory*. London, Routledge.

Herzog, Jacques (2020), « Letter to David Chipperfield », *Domus*, 13 octobre 2020 [en ligne].

## *I · J · K*

Ifremer (2021) « Recherches sur les fortes MOrtalités NAturelles et Les Indicateurs pour la gestion des stocks de Sardines et d'Anchois de Méditerranée », Communiqué de presse.

Illich, Ivan (1984), « L'art d'habiter », dans *Oeuvres Complètes Vol. 2.* Paris, Fayard, 2005.

Ingraham, Catherine (2006) *Architecture, Animal, Human: The Asymmetrical Condition*, Routledge.

Janara, Laura (2013) « Situating Zoopolis », *Dialogue*, 52, pp.739-747.

Jeangène Vilmer, Jean-Baptiste (2011) *L'éthique animale.* Paris, PUF.

Jensen, Derrick (2018) *Zoos. Le cauchemar de la vie en captivité*. Paris, éditions Libre.

Jonas, Hans (1998) *Pour une éthique du futur*. Paris, Rivages.

Kahn, Louis (1996) *Silence et lumière.* Paris, Linteau.

Kase, Aaron (2015) « The Last Eco-Warrior », Narratively, 22.01.2015 [En ligne]

Klein, Etienne (2020) « L'ultracrépidarianisme, l'art de parler de ce qu'on ne connaît pas », *Brut*, 3 septembre 2020.

Kleszcz, Justyna (2016) « The idea of zoopolis in contemporary architectural dimension », *E3S Web of Conferences* 49, 00056, Solina
Kingsford R. T., et al. (2009) « Major Conservation Policy Issues for Biodiversity in Oceania », *Conservation Biology*, 2009, Vol. 23, n°4, pp.834-840.

Kintisch, Eli (2015) « Born to rewild », *Science*, Vol. 350, Iss. 6265, 4 décembre 2015, pp.1148-1151.

Kolbert, Elizabeth (2015) *La 6e Extinction. Comment l'homme détruit la vie.* Paris, Vuibert.

Koolhaas, Rem (2016) « Le territoire intelligent », dans Roberto D'Arienzo et al. (dir.), *Ressources urbaines latentes*, Genève, Métispresses, 2016, pp. 89-94.

Koolhaas, Rem, AMO (2016) « Côté campagne», *Marnes, documents d'architecture,* pp. 87-115.

Koolhaas, Rem, AMO (2020) *CountrySide, A Report*. Taschen.

Kothari et al. (2022) *Plurivers. Un dictionnaire du post-développement.* Marseille, Wildproject.

## *L*

Ladwig, Bernd (2015), « Against Wild Animal Sovereignty: An Interest-based Critique of Zoopolis », *The Journal of Political Philosophy,* Volume 23, Number 3, 2015, pp. 282–301.

Larue, Renan (2015) *Le végétarisme et ses ennemis : vingt-cinq siècles de débats*. Paris, PUF.

Larrère, Catherine, Larrère, Raphaël (2011), « Éthique environnementale et éthique animale », dans Engélibert et al.(dir.), *La question animale. Entre science, littérature et philosophie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 93-106.

Larrère, Catherine, Larrère, Raphaël (2015) *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*. Paris, La Découverte.

Larrère, Raphaël (2014) « Pourquoi cette adhésion à la biodiversité ? », dans *Jardiner le Monde. Les Nouveaux paysages de la biodiversité. Rencontres de Volubilis*. Marseille, Wildproject, pp. 21-33.

Latouche, Serge (2003) *Décoloniser l'imaginaire: la pensée créative contre l'économie de l'absurde*. Lyon, Parangon.

Leber, Jessica (2008) « Trash Course », Audubon, 2008.

Le Corbusier (2015) *L'atelier de la recherche patiente*. Lyon, Fage.

Lefébvre, Florian (2022) « L'animal ornement comme sixième ordre oublié de Vitruve », dans Léa Mosconi, Henri Bony (dir.) *Paris animal,* Paris, Édition du Pavillon de l'Arsenal.

Leopold, Aldo [1949] *Almanach d'un comté des sables*. Paris, Aubier, 1995.

Leray, Christophe (2022) « Quelle école d'architecture pour quels architectes ? », *Chroniques d'architecture* [en ligne].

Lestel, Dominique (2007) *L'animalité : essai sur le statut de l'humain*. Paris, Cahiers de l'Herne.

Lestel, Dominique (2010) "Préface", dans *Milieu animal et milieu humain*. Paris, Payot Rivages.

Lestel, Dominique (2011) *Apologie du carnivore.* Paris, Fayard.

Lestel, Dominique (2017) « La cause animale entre poireaux et robots », *L'homme et l'animal. Les textes fondamentaux, Le Point Référence*, pp.94-95.

Lewandowski, Delphine (2022) « Les insectes vivants dans l'espace anthropisé. Incarnations de la dichotomie nature/culture en architecture », *L'Architecture à l'épreuve de l'animal, Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère,* n°14.

Lockyer, Joshua, Veteto, James R. (2013) *Environmental Anthropology Engaging Ecotopia. Bioregionalism, Permaculture, and Ecovillages*. New York, Berghahn.

Lopez, Fanny (2014) *Le rêve d'une déconnexion, De la maison autonome à la cité auto-énergétique*. Paris, La Villette.

Lorimer, Jamie, Driessen, Clemens (2014) « Experiments with the wild at the Oostvaardersplassen », *ECOS* 35 (3/4).

Lou Matignon, Karine (dir.) (2019), *Révolutions animales. Hommes et animaux un monde en partage*, Paris, Les Liens qui libèrent.

Lyotard, Jean-François (2000) *Misère de la philosophie*. Paris, Galilée

# *M · N*

Macias-Fauria, Marc et al. (2020) « Pleistocene Arctic megafaunal ecological engineering as a natural climate solution? », *Philosophical Transactions of the Royal Society B: Biological Sciences*, 375.

Madelin, Pierre (2017) *Après le capitalisme*. Montréal, Écosociété.

Magnaghi, Alberto (2003) *Le projet local.* Bruxelles, Mardaga

Maire, Éric (2020) « Abeille », dans *Dictionnaire critique de l'Anthropocène.* Paris, CNRS Éditions, pp.1-3.

Malghan (2022), « Efficacité », dans *Plurivers. Un dictionnaire du post-développement.* Marseille, Wildproject, pp.113-116

Maniaque, Caroline (2014) *Go West ! Des architectes au pays de la contre-culture*. Marseille, Parenthèses.

Marcuse, Herbert (1968) *L'homme unidirectionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*. Paris, Minuit.

Margulis, Lynn, Sagan, Dorion (2002) *L'Univers bactériel*. Paris, Albin Michel.

Marie, Jean-Baptiste (2020) *Architecture et Expérimentation.* ATE/Ensa Normandie, éditions des méandres

Maris,Virginie (2018) *La part sauvage du monde. Penser la nature dans l'Anthropocène*. Paris, Seuil.

Marot, Sébastien (2022) *Taking the Country's Side: Agriculture and Architecture*. éd. Poligrafa.

Marx, Karl (1963) *Le Capital. Livre 1*. Paris, Gallimard, 2008.

Masboungi, Ariella (2018) *L'urbanisme des milieux vivants. Agence TER, Grand Prix de l'urbanisme 2018*. Marseille, Parenthèses.

Masboungi, Ariella (2021) *La ville, matière vivante. L'AUC, Grand Prix de l'urbanisme 2021*. Marseille, Parenthèses.

Mathews, Freya, Rigby, Kate, Rose, Deborah (2020) « Introduction », dans Val Plumwood, *Dans l'oeil du crocodile*. Marseille, Wildproject, pp.15-24.

Mc Harg, Ian (1969) *Design with Nature*. John Wiley & Sons.

Meadows, Dennis et al. (1972) *Halte à la croissance ?* Paris, Fayard.

Mercuriali, Mathieu (2022) « Infrastructures animales », *L'architecture à l'épreuve de l'animal, Les Cahiers de la recherche* architecturale urbaine et paysagère, n°14 [en ligne].

Ministère de la Transition écologique (2021) « Energie dans les bâtiments » [en ligne] https://www.ecologie.gouv.fr/energie-dans-batiments, 11 mai 2021.

Moretti, Giuseppe (2006) *Bassins fluviaux de la conscience.* Coyote Books.

Moretti, Giuseppe (2017) *Lato Selvatico # Equinozio di primavera 2017*, n°50, 25e Anniversario 1992-2017. [en ligne : http://www.sentierobioregionale.org/LATO_SELVATICO_50_completo.pdf]

Morin, Edgar (2014) *La Méthode. 6. Éthique*, Paris, Seuil.

Morizot, Baptiste (2016) *Les Diplomates : cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*. Marseille, Wildproject.

Mosconi, Léa, Bony, Henri (dir.) (2023) *Paris Animal*. Paris, Pavillon de l'Arsenal.

Mosconi, Léa (2021) « Vers une nouvelle place du vivant dans les projets architecturaux et urbains », *Métropolitiques*, 2 juillet 2021

Mosconi, Léa, Bony, Henri (2020) « Paris Animal », conférence 11 septembre 2020, *Le Chaudron, Camondo Paris* [en ligne].

Mosconi, Léa (2017), « Les enjeux architecturaux du récit écologique », *Stream PCA*, 04, Les Paradoxes du Vivant, pp.3-17.

Mouglin, Marie (2018), « Le vrai-faux discours du chef amérindien Seattle qui est rentré dans l'Histoire », *radiofrance.fr*, 21 septembre 2018.

Mourgues, Guillaume (2018), *Zoo. Miniature des relations inter-espèces.* Mémoire de Master 2 à l'Ecole d'architecture de la ville & des territoires à Marne-la-Vallée, dir. M. Rollot.

Mumford, Lewis (2011) *La cité à travers l'histoire*. Marseille, Agone.

Muratet, Audrey (2016) « Etat de santé de la biodiversité en Ile-de-France. Apport du programme de sciences participatives Vigie-Nature ». Dossier *Natureparif*. [en ligne]

Muratet, Audrey, Chiron, François (2019) *Manuel d'écologie urbaine*. Dijon, Presses du réel.

Myers, Norman, Knoll, Andrew (2001) « The biotic crisis and the future of evolution ». *PNAS* Vol. 98 N°10, pp.5389-5392.

Myers, Ransom A, Worm, Boris (2003) « Rapid Worldwide Depletion of Predatory Fish Communities ». *Nature*, 423 (6937), pp.280-3.

Nadasdy, Paul (2016) « First Nations, Citizenship and Animals, or Why Northern Indigenous People Might Not Want to Live in Zoopolis », *Canadian Journal of Political Science / Revue canadienne de science politique* 49:1, mars 2016, 1–20.

Næss, Arne (1973) « The shallow and the deep, long-range ecology movement. A summary », *Inquiry*, 16 (1-4), pp. 95-100.

Nazaret, Arthur (2019) *Une histoire de l'écologie politique. De René Dumont à Nicolas Hulot*. Paris, Éditions La Tengo.

Nietzsche, Friedrich (1888) *Œuvres philosophiques complètes*. *Vol. 13*. Paris, Gallimard, 1968.

Norberg-Schultz, Christian (1981) *Genius loci. Paysage, Ambiance, Architecture.* Bruxelles, Mardaga.

Nussbaum, Martha (2004) *Capabilités. Comment créer les conditions d'un monde plus juste ?* Paris, Flammarion.

## *O · P · Q*

Odum, Eugene, Odum, Howard (1953) *Fundamentals of Ecology.* Philadelphie, W. B. Saunders.

Osborn, Henry Fairfield Jr. (1948), *Our Plundered Planet*.

Pavé, Alain (2019) *Comprendre la biodiversité. Vrais problèmes et idées fausses.* Paris, Seuil.

Pelletier, Philippe, Clavel, Joanne (2020) « Biodiversité », dans le *Dictionnaire critique de l'Anthropocène*. Paris, CNRS Éditions, pp.103-112

Pelletier, Philippe (dir.) (2015) *Anarchie et cause animale. Textes fondateurs*. Paris, éd. du Monde Libertaire.

Pelletier, Philippe (2016) L'anarchisme et l'animal, revue *Pour*, 2016/3, n°231, pp.89-99. DOI : 10.3917/pour.231.0089

Pelluchon, Corine (2015) *Les nourritures. Philosophie du corps politique.* Paris, Seuil

Pelluchon, Corine (2016) *Manifeste animaliste : politiser la cause animale.* Paris, Alma.

Pelluchon, Corine (2018) *Ethique de la considération.* Paris, Seuil.

Peugny, Camille (2022) « Une politique de la jeunesse, vite ! », revue *Urbanisme*, n°424, pp.59-61.

Peschken, Geord (2014) « Temple et Démocratie. La signification de l'architecture dorique », *Marnes, documents d'architecture*, pp. 289-313.

Picon, Antoine (2022), « Pourquoi je reste moderne – éloge de la séparation », revue en ligne *AOC*, 16 septembre 2022.

Piesik, Sandra (dir.) (2017) *Habiter la planète. Altas mondial de l'architecture traditionnelle et vernaculaire*. Paris, Flammarion.

Pignarre, Philippe, Stengers, Isabelle (2005) *La sorcellerie capitaliste. Pratiques de désenvoûtement*. Paris, La Découverte, 2007.

Pinson, Gilles (2020) *La ville néolibérale*. Paris, PUF.

Plumptre, Andrew J., Baisero, Daniele, et al. (2021). «Where Might We Find Ecologically Intact Communities?». *Frontiers in Forests and Global Change*.

Plumwood, Val (2021) *Dans l'oeil du crocodile, l'humanité comme proie*. Marseille, Wildproject.

Plutarque (2002) *Manger la chair : Traité sur les animaux*, traduction d'Amyot. Paris, Rivages.

Poli, Daniela (dir.) (2019) *Le comunità progettuali della bioregione urbana. Un parco agricolo multifunzionale in riva sinistra d'arno.* Macerata, Quodlibet.

Poli, Daniela (dir.) (2020) *I servizi ecosistemici nella pianificazione bioregionale.* Florence, Firenze University Press

Pons, Philippe (2017) « A Nara, les cerfs sont rois », *Le Monde*, 08 février 2017.

Porcher, Jocelyne, Neron de Surgy, O. (dir.) (2017) *Demain, encore carnivores. Quand manger de la viande pose question au quotidien*. Paris, Quae.

Porcher, Jocelyne (2003) *La mort n'est pas notre métier*. Paris, l'Aube

Porcher, Jocelyne (2011) *Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXIe siècle*. Paris, La Découverte

Porphyre (2017) « Les chiens font à l'occasion des syllogismes », *L'homme et l'animal. Les textes fondamentaux, Le Point Référence*, pp.28-29.

Pouillard, Violette (2019), *Histoire des zoos par les animaux. Contrôle, conservation, impérialisme*. Paris, Champ-Vallon.

Primack, Richard (1993) *Essentials of Conservation Biology*. Sunderland, Sinauer.

# R

Raffles, Hugh (2016) *Insectopédie.* Marseille, Wildproject.

Regan, Tom (2013) *Les Droits des animaux.* Paris, Hermann.

Reichholf, Josef H. (2016) « L'expression de la bauté versus l'adaptation darwinienne », dans Burgat, Florence, Ciocan, Cristian (dir.) (2016) *Phénoménologie de la vie animale*. Bucarest, Zeta Books.

Robichaud, Andrew A. (2019) *Animal City. The Domestication of America*. Harvard University Press.

Rochard, Hugo, About, Cédissia, Frascaria-Lacoste, Nathalie, Jacob, Philippe, Simon, Laurent, Pech, Pierre (2018) « Politiques urbaines et biodiversité en ville : un front écologique ? Le cas de la MGP, Métropole du Grand Paris », *VertigO vol. 18,* n°1, mai 2018. [en ligne]

Roche, Daniel (2008) *La Culture équestre de l'Occident xvie–xixe siècles. Tome 1. Le cheval moteur. Essai sur l'utilité équestre*, Paris, Fayard.

Roche, Daniel (2009) « Histoire sociale de la culture équestre: Entretien avec Daniel Roche», *Sociétés & Représentations*, 28, 239-252.
Roche, Philip, Geijzendorffer, Ilse, Levrel, Harold, Maris, Virginie (dir.) (2016) *Valeurs de la biodiversité et services écosystémiques. Perspectives interdisciplinaires*. Paris, Quae.

Roger, François, et al. (2021) « Origine du virus de la Covid-19 : la piste de l'élevage des visons », *The Conversation*, 21 janvier 2021 [en ligne]

Rollot, Mathias (2014) *Saint-Dizier 2020. Projet de ville.* Cirey-sur-Blaise, Châtelet-Voltaire.

Rollot, Mathias (2016) *Éléments vers une éthique de l'habitation*. Thèse de doctorat en architecture, Paris 8 - Ensaplv – Gerphau, sous la dir. de Chris Younès et Stéphane Bonzani, soutenue à Paris le 18 mars 2016.

Rollot, Mathias (2017) *Critique de l'habitabilité.* Paris, Libre & Solidaire.

Rollot, Mathias (2018a), *Les Territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste*. Paris, éditions François Bourin.

Rollot, Mathias (2018b) « Petite philosophie du souffleur à feuilles », *Strabic* [en ligne]

Rollot, Mathias (2020a) « Des bêtes en ville », *AMC* [en ligne].

Rollot, Mathias (2020b) « Des finesses projectuelles, vers des disciplines situées ? », dans Alain Guez (dir.) *Petites lignes ferroviaires, des infrastructures recyclables*, Paris, éditions Recherches, pp.193-196.

Rollot, Mathias (2020c), « Le biorégionalisme comme ré-ensauvagement intérieur », conférence lors de la Journée d'étude « *Le Sauvage* », Camondo, Toulon. [en ligne sur Youtube et sur HAL : hal-03031029].

Rollot, Mathias (2021a), « L'architecture localement bio- et géo-sourcée de Christophe Aubertin : régionaliste, biorégionaliste ? », dans Nicolas Fiévé et Xavier Guillot (dir.), *Penser l'architecture par la ressource, Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère* [En ligne]

Rollot, Mathias (2021b) « Pour une monumentalité écologique », dans *La Beauté d'une ville*, Paris-Marseille, l'Arsenal/ Wildproject, pp.522-533.

Rollot, Mathias (2021c) « Mon rêve d'architecture… Nara, ville symbiotique », exposition « Rêves d'architectures », ENSA Nancy, janvier 2021.

Rollot, Mathias (2022a) « Urgence écologique: quel impératif éthique pour la recherche architecturale ? », dans Emeline Curien & Cécile Fries-Paiola (dir.), *Humains, non-humains et crise environnementale : pour des architectures et des territoires du vivant, Rencontres Interdisciplinaires Mutations 2*, Actes du colloque d'octobre 2019, ENSA Nancy.

Rollot, Mathias (2022b) « Les trois paradigmes de l'architecture », dans *Connaître, penser, enseigner*, *Cahiers du LHAC*, n°4.

Rollot, Mathias (2022c) « De l'autonome à l'a-moral. Réponse à Jacques Herzog », *AMC*, septembre 2022 [en ligne].

Rollot, Mathias (2023) « L'émergence d'une architecture animaliste », dans Mosconi & Bony (dir.), *Paris Animal*. Paris, Pavillon de l'Arsenal.

Rollot, Mathias, Schaffner, Marin (2021) *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*. Marseille, Wildproject.

Rose, Deborah Bird, Van Dooren, Thom (dir.) (2011) « Unloved Others : Death of the Disregarded in the Time of Extinctions », n° spécial, *Australian Humanities Review*, n°50.

Rose, Deborah Bird (2019) *Vers des humanités écologiques*. Marseille, Wildproject.

Rouadjia, Anna, « Le paradoxe de la gestion des espaces verts : entre volonté de maîtrise et laissez-faire », *VertigO*, Hors-série 28, avril 2017 [en ligne]

Rouillard, Dominique (2011) « L'autre animal de l'architecture », dans Jennifer Buyck, Xavier Dousson (dir.) *Cahiers Thématique de Lille Agriculture métropolitaine / Métropole agricole*, ENSA Lille / LACTH, pp. 105-119.

Rouillard, Dominique (2022) « « Là où on nous attend le moins ». L'animal comme fiction d'investigation architecturale", *L'architecture à l'épreuve de l'animal, Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère, n°14* [en ligne].

Rouget, Patrice, (2019) « L'abattoir, une institution humaniste », dans Matignon, Karine Lou (dir.) *Révolutions animales*. Paris, Les liens qui libèrent, pp.44-56.

Routley, Richard (1973), « Is There a Need for a New, an Environmental, Ethic ? », *Proceedings of the XV World Congress of Philosophy*, n° 1, Varna, Bulgarie.

Ruskin, John (2008) *Les Sept lampes de l'architecture*. Paris, Klincksieck.

## *S · T*

Sabloff, Annabelle (2001) *Reordering the Natural World. Humans and Animals in the City.* University of Toronto Press.

Sale, Kirkpatrick (2020) *L'art d'habiter la terre. La vision biorégionale.* Marseille, Wildproject.
Sanbonmatsu, John (2011) *Critical Theory and Animal Liberation*. New York, Rowman & Littlefield.

Sarfati, Alain (2018) «Vers une disparition programmée de l'architecture ?», *Chroniques d'architecture* [en ligne].

Schoentjes, Pierre (2022) *Nos regards se sont croisés. La scène de la rencontre avec un animal*. Marseille, éditions Le Mot et le reste.

Selosse, Marc-André (2017) *Jamais seul. Ces microbes qui construisent les plantes, les animaux et les civilisations*. Arles, Actes Sud.

Selosse, Marc-André (2021) *La Symbiose. Structures et fonctions, rôle écologique et évolutif*, Paris, Vuibert.

Servigne, Pablo, Stevens, Raphaël (2015) *Comment tout peut s'effondrer, Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*. Paris, Seuil.
SFA (2020) « L'enseignement du projet en danger », *Bulletin de la SFA* n°56 [en ligne].

Shipman, Pat (2011) *The Animal Connection: A New Perspective on What Makes Us Human*, W. W. Norton & Cie.

Shiva, Vandana (2022) *Monoculture de l'esprit*. Marseille, Wildproject.

Simon, Anne (2021) *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*. Marseille, Wildproject.

Singer, Peter (1975) *La libération animale*.Paris, Payot, 2012

Smil, Vaclav (2014) *Making the Modern World. Materials & Dematerialization*, John Wiley & Sons.

Smith, Felisa A., et al. (2018) « Body size downgragind of mammals over the late Quaternary », *Science*, vol. 360, n°6386, p.310-313.

Soubelet, Hélène (2019) « Modification des écosystèmes et zoonoses dans l'Anthropocène », Fondation pour la recherche sur la biodiversité [en ligne].

Starhawk (2016), *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*. Paris, Cambourakis.

Steel, James (2005) *Architecture écologique. Une histoire critique*, Arles, Actes Sud.

Stengers, Isabelle (2019) *Résister au désastre, entretien avec Marin Schaffner.* Marseille, Wildproject.

Stépanoff, Charles (2021) *L'animal et la mort*. Paris, La Découverte.

Strong, Kenneth (2015) *Un boeuf dans la tempête, Une biographie de Tanaka Shozo, écologiste japonais*. Marseille, Wildproject.

Stuppia, Paolo (2021) « L'alternative biorégionaliste », *Métropolitiques* [en ligne].

Stuart, Simon, Chanson, Janice, et al. (2004) « Status and trends of amphibian declines and extinctions worldwide », *Science*. 3 décembre 2004, 3, 306 (5702), pp.1783-6.

Stuart, Simon, Hoffman, Michael et al. (2008) *Threatened Amphibians of the World*. IUCN / Lynx Ed.

Tassin, Jacques (2020) *Pour une écologie du sensible.* Paris, Odile Jacob.

Thomas, Keith (1985) *Dans le jardin de la nature*. Paris, Gallimard.

Till, Jeremy (2009) *Architecture Depends*. Cambridge, MIT Press.

Tilloi-d'Ambrosi, Dimitri (2017) *L'Empire romain par le menu.* Paris, Arkhê.

Tillon, Laurent (2022) *Et si on écoutait la nature ?* Paris, Payot.

TIPG (2021) *For the love of Pets. Contemporary architecture and design for animals*, The Images Publishing Group.

Tittensor et al, (2014) « A mid-term analysis of progress toward international biodiversity targets », *Science*, 346, 241-244.

Tordjman, Hélène (2021) *La croissance verte contre la nature. Critique de l'écologie marchande*. Paris, La Découverte.

Touam Bona, Dénètem (2021) *Sagesse des lianes. Cosmopoétique du refuge, 1*. Paris, Post-éditions.

Tsing, Anna Lowenhaupt (2015) *Le Champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme.* Paris, La Découverte.

Turkle, Sherry (2015) *Seuls ensemble. De plus en plus de technologies de moins en moins de relations humaines.* Paris, L'échappée, 2015.

# *U · V · W*


Uexküll, Jakob von (2010) *Milieu animal et milieu humain*. Paris, Rivages.

Valo, Martine (2022) « « La transition écologique n'est pas amorcée en France » : le constat sévère de l'Autorité environnementale », *Le Monde*, 06 mai 2022.

Van Andruss et al. (dir.) (1990) *HOME! A Bioregional Reader*. Philadelphie, New Society Publishers.

Van Dooren, Thom (2021) *En plein vol. Vivre et mourir au seuil de l'extinction.* Marseille, Wildproject.

Van Dooren, Thom, Rose, Deborah Bird (2012), « Storied-places in a Multispecies City », *Humanimalia*, Vol. 3, 2, pp.1-27.

Violeau, Jean-Louis (2005) *Les architectes et mai 68.* Paris, Recherches

Viveiros de Castro, Eduardo (2009), *Métaphysiques cannibales.* Paris, PUF.

Vogt, William (1948) *Road to survival.*

Von Essen, Erica, Allen, Michael P. (2016) « A Rabble in the Zoopolis? Considering Responsibilities for Wildlife Hybrids », *Journal of Social Philosophy, Vol. 47* n°2, 2016, 171–187.

Vrignon, Alexis (2017). *La naissance de l'écologie politique en France. Une nébuleuse au cœur des années 68.* Rennes, PUR.

Wainwright, Tom (2018) *Pet-tecture*. Phaidon.

Wallenhorst, Nathanaël (2021) *Mutation. L'aventure humaine ne fait que commencer*. Paris, Le Pommier.

Watson, Julia (2020) *Lo-TEK. Design by Radical Indigenism*. Taschen.

Wiens, John (2016) « Climate-related Local Extinctions Are Already Widespread among Plant and Animal Species », *PLoS Biol.* 14 (12)

Wilson, Edward (1984), *Biophilie.* Paris, José Corti, 2012.

Wischermann, Clemens, Steinbrecher, Aline, Howell, Philip (2019) *Animal History in the Modern City. Exploring Liminality*. Londres, Bloomsbury.

Wolch, Jennifer, West, Kathleen, Gaines E, Thomas (1995) « Transspecies urban theory », *Environment and Planning D: Society and Space*, Vol. 13, pp.735-760.
Wolch, Jennifer (1996) « Zoöpolis », *Capitalism Nature Socialism*, n°7.

Wolch, Jennifer, Emel, Jody (dir.) (1998) *Animal Geographies. Place, Politics and Identity in the Nature-Culture Borderlands*. London, Verso Books.

Wolch, Jennifer, Owens, Marcus (2017) «Animals in Contemporary Architecture and Design», *HUMaNIMALIA* 8:2.

Wilcox, C., Van Sebille, E., Hardesty, B. D. (2015) « Threat of plastic pollution to seabirds is global, pervasive, and increasing », *PNAS*, 31 août 2015.

Wright, David (1979) *Manuel d'architecture naturelle.* Marseille, Parenthèses, 2004.

WWF (2000) *Living Planet Report 2000.* Loh, Jonathan et al. (dir.) WWF, Gland, Suisse [en ligne].

WWF (2016) *Rapport Planète Vivante 2016 : risque et résilience dans l'Anthropocène.* Strand, H. et al. (dir.) WWF, Gland, Suisse. [en ligne].
WWF (2018) *Rapport Planète Vivante 2018 : Soyons ambitieux*. Grooten, Monique et al. (dir). WWF, Gland, Suisse.

WWF (2020) *Rapport Planète vivante 2020 / Living Planet Report - 2020: Bending the curve of biodiversity loss*. Almond, R. et al. (dir). WWF, Gland, Suisse [en ligne].

# *Y · Z*

Younès, Chris (2018) *Architectures de l'existence. Ethique, esthétique, politique*. Paris, Hermann.

Younès, Chris (dir.) (2007) *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence.* Paris, Cerf.

Zask, Joëlle (2020) *Zoocities. Des animaux sauvages dans la ville*. Paris, Premier parallèle.

Zhong, Estelle, Morizot, Baptiste (2018) «L'illisibilité du paysage: Enquête sur la crise écologique comme crise de la sensibilité », *Nouvelle revue d'esthétique*, 22, 87-96. [en ligne]

Zimov, Sergey (2005) « Pleistocene Park: return of the mammoth's ecosystem », *Science*, Vol. 308, 5723, 6 mai 2005, pp.796-798.

Zimov, Sergey et al. (2012) « Mammoth steppe: a high-productivity phenomenon », *Quaternary Science Reviews*, Vol. 57, pp.26-45.

*imprimé avec le soutien de l'équipe CRESSON (UMR CNRS AAU)*
*par le Centre d'impression numérique Rhône-Alpes à Grenoble*
*en dix exemplaires au début de l'année 2023*

En appui sur de premières interventions et articles de recherche publiés par le passé sur le sujet, ce mémoire de recherche inédit vise à présenter et consolider un nouveau champ de travail dans mon parcours. Fondé sur l'hypothèse d'une possible réconciliation entre architecture, éthiques animales et éthiques environnementales, ce travail de recherche entend proposer la figure de l'animal à la fois comme réponse à la crise biodiversitaire actuelle et comme catalyseur métamorphique pour la discipline architecturale, ses codes et ses normes, ses imaginaires et ses finalités, ses méthodes et ses éthiques. Pour ce faire, la recherche convoque des savoirs issus de la philosophie, de l'anthropologie, de l'éthologie et de l'écologie urbaine pour relire à nouveaux frais les concepts de *zoöpolis*, d'établissements humains ou encore d'architecture animaliste et leurs possibles conséquences sur l'architecture comme art de transformer la biosphère à destination de l'ensemble des êtres vivants y cohabitant. La recherche prend au sérieux la mise en difficulté supplémentaire que ces nouvelles orientations éthiques constituent pour la discipline architecturale – déjà largement obsolescence et perturbée par des sociétés *modernes-liquides* largement contradictoires avec ses principes ancestraux. La conclusion du travail est double, oscillant entre improbabilité de voir advenir un réel « désanthropocentrisme » des principes architecturaux d'une part, et opportunité stimulante de considérer une pluralité de disciplines architecturales pour favoriser les diversités (sociales et biologiques) d'autre part. En cela, la recherche tend à constituer un socle de réflexions et précautions, méthodes et ouvertures introductives à un sujet qui n'émerge que difficilement dans les milieux architecturaux.

Mathias Rollot · Habilitation à diriger des recherches à l'Université Bordeaux Montaigne · École doctorale Montaigne Humanités · Soutenue publiquement le 4 mai 2023 devant un jury composé de : Catherine Deschamps, J. Kent Fitzsimons, Xavier Guillot, Nicolas Tixier, Nathanaël Wallenhorst, Chris Younès.